

# **Trente ans de cavale**

**Gilles Bertin**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

A photograph of a man with dark, wavy hair, wearing a dark t-shirt and a leather jacket. He is looking slightly to the right. The entire image is bathed in a strong red light, creating a moody and intense atmosphere. The background is dark and indistinct.

GILLES BERTIN  
TRENTE ANS  
DE CAVALE  
MA VIE DE PUNK

Robert Laffont

**Gilles Bertin**

# **Trente ans de cavale**

Ma vie de punk

Robert Laffont (2019)

Direction éditoriale de Jean-Manuel Escarnot

© Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris, 2019

ISBN 978-2-221-20359-0

Dépôt légal : février 2019

# TABLE:

## *Prologue*

*Barcelone, 18 novembre 2016*

*Toulouse*

*Au commissariat central*

*Palais de justice*

*Barcelone, été 1988*

## **1981-1988. Les années dingues**

*Bordeaux*

*Les punks se cherchent un nom*

*Leeds, nous voilà !*

*23 octobre 1982 – Sur scène !*

*Sex and Drugs and Rock and Roll*

*Prison de Gradignan, septembre 1983*

*Iñaki*

*¡ Deprisa, deprisa !*

*Je replonge*

*Sur la route avec Camera Silens... pour la dernière fois*

## **Le casse de la Brink's**

*Fronton du Stadium, Toulouse, 1987*

*Rien ne va plus !*

*La vie champêtre*

*Petit braqueur deviendra grand*

*Virée shopping à Paris*

*J-1*

*Lundi 26 avril 1988*

*Mardi 27 avril 1988*

*Foutre le camp*

*Espagne, été 1988*

*Cecilia*

## **Mes trente ans de cavale**

*Atterrissage difficile*

*Rebondir à Barcelone*

*Punky – la chute*

*Lisbonne, second souffle*

*Pour la gloire*

*La mort en face*

*Noir c'est noir*

*Too punk to die*

*Adieu Portugal !*

*Cecilia n'est pas là*

*El Tío Cuco*

*Mon pauvre ami !*

*Tiago*

*Les indignés sont dans la rue*

*L'heure de payer l'addition*

## **ANNEXES**

*Souvenirs de plaidoirie*

*Playlist (par Jean-Manuel Escarnot)*

*Copyrights*

*Remerciements*

## **Notes**

*À Nathalie et Cecilia*

*À Loris et Tiago*

*À la mémoire  
de Jean-Manuel Escarnot,  
sans qui ce livre  
n'aurait pas été tout à fait le même*



# Prologue

*Barcelone, 18 novembre 2016*

La nuit a été courte, j'aurais aimé qu'elle ne finisse jamais. À quatre heures ce matin, le téléphone portable sonne le glas dans une nuit sans sommeil. Cecilia dort encore à mes côtés, ou elle fait semblant. Je me lève sans attendre, me retourne vers elle et aussitôt l'émotion m'envahit. Premières douleurs. Ces dernières semaines ont été éprouvantes ; pas question, cependant, de me laisser submerger par la tristesse. La décision de me rendre à la justice, nous l'avons prise tous les deux, nous devons l'assumer. Facile à dire. Petit-déjeuner, douche, puis les adieux. Et cette douleur oppressante dans la poitrine. Cecilia, debout dans le salon, veut m'aider encore et toujours.

— Tu n'as rien oublié ? Argent ? Portable ?

— Non, ne t'inquiète pas.

Mon sac est prêt depuis trois jours. Je l'ai fait et défait tant de fois cette année, au gré de rendez-vous manqués ou plus souvent repoussés avec mon avocat, Christian Etelin. Il ne contient que le strict nécessaire pour entrer en prison. Sous-vêtements, serviette, pull chaud et quelques livres pour tromper l'ennui des premières heures en cellule. Les traits tirés, Cecilia m'interroge à nouveau :

— Tu vas dire au revoir à Tiago ?

— Laisse-le dormir, je t'assure...

— Tu ne peux pas partir sans lui dire au revoir.

J'ai peur d'entrer dans la chambre de Tiago, notre fils de cinq ans, et de ne plus en sortir. J'ai peur de m'allonger à ses côtés, de sentir son petit corps tout chaud, de le serrer contre moi et de ne plus pouvoir m'en séparer... *Mi pajarito*. J'ouvre doucement la porte afin de ne pas le réveiller, je le trouve visage enfoui dans l'oreiller, position qu'il adopte lorsqu'il est en colère. Je me penche vers lui. Il ne dort pas et il a probablement tout entendu depuis mon réveil. Je l'embrasse, je résiste de toutes mes forces à l'envie de me jeter dans son lit et de ne plus jamais en bouger.

— Au revoir, mon Tiago. Fais de beaux rêves.

— *Adiós*, Papito.

Je referme la porte. Seule l'adrénaline peut me faire avancer dorénavant. Mécaniquement, je réunis mes affaires. Un regard autour de moi pour vérifier que je n'ai rien oublié. Vidé, je prends Cecilia dans

mes bras et l'embrasse longuement, mon corps est rigide, l'intérieur est à vif. Un mur protecteur s'est élevé à mon insu, il m'empêche de m'affaler et de me mettre à pleurer.

Je me retrouve dehors, Cecilia est au balcon, je lui fais un dernier signe de la main qui se veut rassurant. Nous ne savons pas combien de temps nous allons rester séparés.

Les jambes plombées par l'incertitude, je remonte l'avenida Mare de Deu de Montserrat en direction d'Alfonso X. D'habitude si bruyant, le quartier dort encore à cette heure. Je dois procéder par étapes, sans hésitation, sans me retourner. Prendre le premier métro jusqu'à la Plaça de Catalunya, puis le train interrégional Barcelona – Latour-de-Carol, descendre à Puigcerdà et trouver un moyen de passer la frontière. Vers onze heures, je saurai à quoi m'en tenir. La fermeture de l'espace Schengen et le retour des contrôles aux frontières m'ont sérieusement compliqué la tâche. Ce qui devait être un aller simple, en train, nécessite une planification et du sang-froid. Je dois franchir cette frontière à pied, clandestinement. Marie, une amie de Cecilia, s'est gentiment proposée pour m'amener en voiture jusqu'à Latour-de-Carol ; j'ai refusé au dernier moment, ne voulant faire courir de risques à personne. Depuis une semaine, j'étudie le plan de la région sans relâche, notant toutes les routes secondaires, des Pyrénées jusqu'à la côte méditerranéenne. La solution la plus simple est, toujours, de prendre le chemin de la Vignole équipé comme un randonneur, de rejoindre Latour-de-Carol à partir de Puigcerdà, et de prendre le premier train pour Toulouse.

Lors de notre première cavale, en 1986, Iñaki, Didier et moi avons suivi cet itinéraire dans l'autre sens pour nous rendre en Espagne. Un mandat d'arrêt sur le dos à la suite d'un braquage raté dans la région nantaise, nous avons laissé femmes et enfants à Bordeaux. Trois mois plus tôt, Nathalie, ma compagne, avait donné naissance à notre fils, Loris, qui fête aujourd'hui ses trente ans. Je me souviens d'avoir effectué la traversée avec mes deux compagnons, le cœur serré en pensant à mon fils et à sa mère. Ce matin, trente années après, je fais le trajet en sens inverse.

Le thermomètre affiche zéro lorsque je descends du train à Puigcerdà, petite ville frontalière, dernière étape avant la France. Sur le quai désert, une rafale de vent glacial me gifle le visage. J'ajuste soigneusement mon écharpe autour du cou, je remonte le col de mon blouson et je me dirige vers la sortie. Malgré l'heure matinale, le bar, situé à l'intérieur de la gare, bouillonne d'activité. J'entre y prendre un café. Au comptoir, trois ouvriers s'enfilent un *carajillo soberano* bien servi : deux doigts de café, le reste de brandy. La conversation tourne autour du dernier Barça-Madrid. Comme chaque fois que leur favori perd contre le club de la capitale, la faute en revient à l'arbitre : « *i UN*

*HIJO DE LA GRAN PUTA VENDIDO AL MADRID*<sup>1</sup> ! » En Espagne, les broncas d'après-match durent une semaine, avant de remettre le couvert le lundi suivant. Consternant.

Neuf heures. Cecilia doit se trouver devant l'école, tenant Tiago par la main, la journée commence pour eux aussi. La veille, chaussé de ses bottes en plastique, Tiago s'amusait à sauter à pieds joints dans d'énormes flaques d'eau laissées par la pluie battante qui inonde la Catalogne depuis plusieurs jours. Je m'imaginais passer la frontière trempé jusqu'aux os. Bonne nouvelle, ce matin, un froid sec et ensoleillé a remplacé la pluie.

J'avale mon café et je me mets en marche, me laissant guider par la ligne de chemin de fer. Ce qu'il me reste de mémoire m'aidera, peut-être, à retrouver ce foutu chemin. En bleu de travail, un chauffeur-livreur m'indique la direction : « *i Vas por la izquierda y despues de la curva, ya lo veras*<sup>2</sup> ! » En effet, après quelques mètres j'entrevois un panneau minuscule : *Cami de la Vinyola – Recorrido turistico*. En dessous, une flèche : FRANCIA.

Au même moment, un véhicule s'engage au loin, à trois cents mètres face à moi. Il est trop tard pour faire demi-tour. Aucun doute, ce sont eux. En trente ans de cavale, depuis l'attaque du centre-fort de la Brink's à Toulouse, en 1988, je les ai souvent aperçus, jamais je ne me suis trompé. Ce sont des flics, je le sais. Pas de temps à perdre, imaginer une histoire crédible et surtout faire simple : « Je fais de la randonnée, je rejoins Latour-de-Carol où j'ai laissé mes amis et mes papiers. » Enfiler le costume d'un autre, je sais faire, inutile de trop en dire. Je pose mon sac à dos, je sors une bouteille d'eau, j'en bois quelques gorgées. « Soyons désinvoltes/N'ayons l'air de rien », chantait Noir Désir. Les flics approchent lentement et attendent une réaction de ma part. Une dizaine de mètres me séparent désormais du véhicule vert et blanc, probablement un Nissan Terrano. Sur le capot, l'insigne de la Benemérita, une hache croisée d'une épée. Sur les portières, « Guardia Civil Brigada Fiscal y Fronteras ». Deux hommes à l'intérieur. Au premier regard, le conducteur lève la main en guise de salut. Je l'imité. Le véhicule me croise puis prend à droite avant de s'évanouir vers Puigcerdá. Ils ne m'auront même pas contrôlé. J'ai eu chaud aux fesses.

« ATTENTION, TRAIN EN MARCHÉ ! » La voix nette et puissante d'un vigile avertit le trio d'ouvriers effectuant des travaux d'entretien sur la voie ferrée. L'accent rocailleux des gens du Sud-Ouest retentit sur la plaine, ce qui provoque l'envol désordonné d'une poignée de moineaux échappés d'un bouquet d'arbres à quelques mètres de moi. J'échange un signe de la main avec les hommes. Soyons polis, puisque la convivialité semble de mise sur ce bout de frontière. À grand renfort

d'avertisseur, le train en provenance de Latour-de-Carol s'approche lentement avant de disparaître vers l'Espagne. Je ramasse mon sac à dos et me remets en route.

J'avais en mémoire un sentier semé de pierres, serpentant à travers bois, emprunté seulement par les contrebandiers. Sans doute redessiné, le chemin, devenu une petite route goudronnée dans sa partie espagnole, traverse des champs à perte de vue de l'autre côté de la frontière, avant de franchir la voie ferrée pour enfin rejoindre une zone résidentielle, côté français. Je m'apercevrai plus tard qu'en choisissant de longer la ligne de chemin de fer, je m'éloigne du chemin de la Vignole pour me hasarder sur un passage réservé aux manutentionnaires chargés des travaux sur la voie ferrée. L'essentiel : ne pas me retrouver en face d'une patrouille de gendarmes, tout en restant dans la bonne direction.

À la sortie d'un tunnel, j'aperçois les premières habitations. Ça y est, je suis en France. Contrairement à Puigçerdà, où subsistent encore quelques entreprises et de nombreux bars, Enveigt comme Latour-de-Carol ont des airs de villes mortes. Pour le moins incongrue, ma présence dans ces allées désertes me colle le deuxième coup de parano de la journée. Je presse le pas avant d'imaginer des képis à tous les coins de rue. À quelques centaines de mètres, au bout de la rue, j'aperçois enfin la gare et toujours pas le moindre pandore à l'horizon : « Ça m'a l'air d'être dans la poche. » Le prochain train pour Toulouse est à 13 h 21, dans trois longues heures. Je m'assieds sur le banc de la gare et j'envoie un premier WhatsApp à Cecilia : « C'est bon, je suis passé. »

## *Toulouse*

Une brume inhospitalière recouvre la ville à mon arrivée à Toulouse-Matabiau. Bondé en ce début de soirée, le quartier de la gare grouille d'une faune hétéroclite et pourtant silencieuse. La foule de voyageurs paraît s'être figée sur place dans l'attente d'un train providentiel. Seuls trois parachutistes, à peine sortis de l'adolescence, se fauillent entre les gens sans que personne n'y prête vraiment attention. Je fais quelques pas et commence à douter. Me suis-je bien fait comprendre au téléphone ? Christian Etelin m'attend-il aujourd'hui, a-t-il pu se libérer ? La migraine tenace qui me tourmente depuis Latour-de-Carol s'accroît. La tête comme un manège de foire, j'entre dans la première pharmacie, je demande du paracétamol, puis j'avale un comprimé illico. De retour à la gare, où je parviens à trouver un siège, je compose sur mon portable le numéro de Christian :

- Allô ? Oui, bonjour, Bertin à l'appareil.
- Ouiiii, Bertin ! Dites-moi, où êtes-vous, là ?
- À la gare Matabiau.

— Très bien, pouvez-vous me rejoindre place des Carmes, dans un bar qui s'appelle Le Matin, ce n'est pas très loin du palais de justice, saurez-vous vous y rendre ?

- Oui, je trouverai, ne vous en faites pas. À de suite.

Soulagé, je reste un moment assis, l'année qui vient de s'écouler défile sous mes yeux. Des premiers appels, passés dans une centrale téléphonique pour ne pas me faire repérer, jusqu'à la conclusion, aujourd'hui. Quel autre avocat aurait accepté de s'occuper de mon dossier sans exiger une avance ? Pour moi, qui pensais me rendre directement au commissariat central de Toulouse, boulevard de l'Embouchure, afin de mettre un terme à ces vingt-huit ans de cavale, aller voir le procureur accompagné d'un avocat est un luxe que je n'imaginais pas pouvoir me permettre.

Je me lève péniblement, à chaque mouvement brusque la douleur au niveau du front se réveille, dans mon crâne résonne un tambour de guerre. La nuit ne s'est pas encore emparée de la Ville rose lorsque je décide de mettre le cap sur la place des Carmes.

Le marché des Carmes m'en rappelle un autre, identique, place Victor-Hugo. Didier, Iñaki et moi avions pris l'habitude d'aller y déjeuner. La serveuse, jolie jeune fille qu'on aimait taquiner en la draguant un peu, nous envoyait gentiment balader avec le sourire blasé d'une nana habituée aux compliments. Je crois me souvenir qu'elle était étudiante. Peut-être est-elle devenue médecin ou architecte, c'est tout le mal que je lui souhaite. J'interpelle un passant : « Le Matin ? C'est le bar qui fait le coin, juste au bout de la rue. »

Je reconnais tout de suite l'avocat au regard rieur, assis devant un verre de blanc, et je me dirige vers sa table. À la fin des années soixante-dix, les époux Etelin, Marie-Christine et Christian, réputés pour être des avocats militants, défendaient les anarchistes basés à Toulouse. Marie-Christine Etelin faisait partie en 1971 du groupe d'information sur les prisons en compagnie de Michel Foucault. Christian a défendu en 2004 mon ami Philippe Rose, alias Punky.

- Monsieur Berlin ! Comment allez-vous ?
- Bonjour, Maître.
- Bon... Eh bien, on va s'asseoir et parler de tout cela, non ?

À la table se trouve en outre Jean-Manuel Escarnot, correspondant de *Libération* à Toulouse. Je suis levé depuis quatre heures ce matin, les premières courbatures se font sentir le long de mon grand corps esquiné. J'aimerais exprimer ma lassitude, leur dire que je viens de passer une frontière à pied, que je suis épuisé, que je ne souhaite qu'une chose, c'est aller dormir, en prison ou ailleurs. Par chance, le

tam-tam obsédant qui me martyrise le haut du crâne depuis mon arrivée semble s'estomper. L'avocat a de nombreuses questions à me poser. Qu'est-ce qui a bien pu me pousser à revenir au bercail après trente années de cavale ? Suis-je bien celui que je prétends être ? Autant d'interrogations auxquelles je m'efforce de répondre, le repos attendra. La difficulté de se raconter, lorsqu'on a passé toute une vie à éviter de parler de soi, m'oblige à chercher mes mots, me fait hésiter. La peur d'être incompris me met mal à l'aise. Il faut pourtant y arriver. L'avocat doit comprendre avant de pouvoir me défendre. Alors, sans m'interrompre, sans tenir compte de mes errements, il m'écoute, me laisse vider mon sac. Et puis le silence. Christian Etelin demande l'heure à un client attablé à nos côtés, m'annonce qu'il est trop tard pour aller voir le procureur, que rien ne presse : « Nous verrons ça lundi ! Achetons du pain, une bonne bouteille de vin et allons dîner ! Ce soir, vous dormez à la maison. » La dernière heure passée à ne parler que de moi m'a définitivement coupé les jambes, a pompé le peu d'énergie qu'il me restait. Mon premier réflexe est d'envoyer un message à Cecilia : « Tout s'est bien passé, ce soir, je ne dormirai pas en prison. »

Malgré l'heure tardive, Marie-Christine Etelin est encore affairée à ses fourneaux lorsque nous arrivons dans la maison familiale. L'agréable odeur de viande rôtie fait rugir mon estomac et me rappelle que je n'ai rien avalé depuis ce matin. La maison, située sur une colline près de la gare Matabiau, surplombe une petite rue silencieuse à laquelle on accède par un escalier. Elle s'élève orgueilleusement sur trois étages au milieu d'un jardin en fouillis. L'intérieur, coquet et généreusement meublé, invite à la détente. Parti de Barcelone à l'aube, j'échoue sur un fauteuil et entreprends de ne rien faire. Le journaliste qui nous a suivis me demande si ça va, je dois répondre oui. Comment cela ne pourrait-il pas aller ? Je devrais croupir dans une cellule moisie à l'heure qu'il est. Il me parle de l'article qu'il compte écrire pour *Libération*, me demande si je suis d'accord pour raconter mon histoire. L'idée de relater ces années de turbulence, ces joies comme ces souffrances, m'effraie un peu. J'ai besoin de temps, la justice d'abord. Christian Etelin s'assoit à côté de nous, le dossier d'accusation entre les mains : quarante pages retraçant les faits commis il y a vingt-huit ans. À voix haute, il entame une première lecture, une plongée en apnée dans mon passé criminel : enlèvement, séquestration, vol en bande organisée, association de malfaiteurs. Ce sont autant de souvenirs que j'ai enfouis dans le tréfonds de ma mémoire pour échapper à la folie. Un témoignage brutal, sec et circonstancié d'une époque où nos vies ne valaient pas grand-chose, où celles des autres nous importaient peu. Trois de mes amis montés au casse sont morts depuis longtemps :

Iñaki, en 1992, Didier, en 1994, Muriel en 1995. Malgré la violence avec laquelle nous avons agi, nous n'étions pas des assassins. Pas des anges non plus. Par chance, aucune famille n'eut à pleurer un frère ou un père. Et, si l'évocation de ce passé me déconcerte, aujourd'hui, je peux encore regarder mes enfants dans les yeux et sourire avec eux. Pour l'argent dérobé, j'assume. Je paierai ma dette à la société ; enfin pas toute, j'espère, presque deux millions d'euros à rembourser, il me faudrait les sept vies d'un chat pour y parvenir. Rendez-vous est pris avec le procureur lundi. Je passerai le week-end chez eux, dans leur maison pleine de livres, de savoir et de générosité.

### *Au commissariat central*

Petit-déjeuner dans la cuisine avec Christian Etelin. Le dynamisme de mon hôte ne cesse de me surprendre. Difficile d'admettre que cet ancien professeur de philosophie a derrière lui quarante ans de barreau. Nous avons rendez-vous ce lundi dans la matinée au commissariat central de Toulouse, avec des officiers de la police judiciaire. Le procureur exige que je passe par une garde à vue avant de lui être présenté. Le cœur serré, j'envoie un dernier message à Cecilia, lui souhaitant force et courage. Pour obtenir de mes nouvelles, elle doit dorénavant passer par mon avocat. À moins d'un miracle, ce soir je dors à la maison d'arrêt de Seysses. Une demi-heure en métro jusqu'à l'arrêt Canal-du-midi avec changement à Jean-Jaurès. Le trajet se déroule en silence. Je reste concentré. À l'accueil, les deux officiers descendent nous recevoir. Incrédules, ils se demandent ce qu'un de leur client, recherché depuis vingt-huit ans, peut bien vouloir leur raconter sur une affaire dont personne ne se souvient. Sans mon avocat, ils me foudraient dehors. Nous prenons l'ascenseur et montons à l'étage. Dans le bureau exigü, des affiches de rugby indiquent au visiteur qu'on est ici entre hommes. Avec leur carrure de deuxième ligne, les deux flics ne doivent pas être longs à ouvrir la boîte à gifles, mais ne semblent pas hostiles. Concis, mon avocat leur expose ma situation de braqueur sorti des limbes du passé, et précise ce que le procureur attend d'eux. La lecture d'un poème de Bukowski en yiddish aurait produit le même effet. Les deux armoires à glace se regardent, consternées. Visiblement, je les emmerde.

— Mais pourquoi vous n'êtes pas resté chez vous, vous n'étiez pas bien, en Espagne ?

— C'est un peu plus compliqué que cela.

— Je comprends bien, mais nous n'avons pas que ça à faire, vous savez !

Les pieds sur le bureau, *L'Équipe* à portée de main, un des pit-bulls chargés de mon interrogatoire ne donne pourtant pas l'impression d'être submergé par les tâches à accomplir, je préfère néanmoins la mettre en veilleuse. Je suis maintenant en garde à vue :

— Alors, nom et prénom...

Mon audition est une pure formalité : situation de famille, motifs de mon retour, résumé des trente dernières années, que je relate tant bien que mal. Nous convenons que le coup était plutôt réussi et la somme dérobée loin d'être négligeable. Lorsque je termine, j'ai même droit à un café serré avec un sucre. Puis, direction le sous-sol du commissariat, où l'inspecteur, décidément pas revanchard pour un sou, me laisse avec ses collègues en uniforme, me souhaitant courage et bonne chance pour la suite. Interloqué, je me retourne, le saluant à mon tour. Si l'on m'avait dit qu'un jour j'allais recevoir les encouragements d'un officier de police judiciaire, j'aurais certainement crié au fou. À cet instant, je prends réellement conscience de ma condition de « gardé à vue ». Je dois retirer mes lacets, mes lunettes et ma ceinture, vider mes poches et laisser mon sac à dos. Je signe le registre de garde à vue, en utilisant, pour la première fois depuis trente ans, mon vrai nom. J'appose un gribouillis infâme sur la feuille qu'ils me tendent, je m'en excuse, essayant d'expliquer que sans lunettes je n'y vois pas grand-chose. À leur regard je me rends compte que cela ne va pas les empêcher de dormir. Je me retrouve en cellule, la porte se referme. Au suivant.

La nuit précédente, la brigade des stupés était descendue dans les quartiers, raflant tous ceux qu'elle pouvait, du consommateur au revendeur. C'est accompagné de ces derniers que j'effectue le trajet jusqu'au palais de justice après trois petites heures de garde à vue. La moyenne d'âge dans le fourgon ne doit pas dépasser les vingt-cinq ans, ce qui fait de moi un vieux croûton, celui à qui personne n'adresse la parole. Ça tombe bien, je n'ai pas envie de causer. Bizarrement, je ne ressens aucune appréhension, je sais à quoi m'attendre : d'abord le procureur, qui devrait demander mon incarcération, puis le juge des libertés et de la détention, qui en décidera. Le plus dur sera ces longues heures d'attente dans la geôle.

### *Palais de justice*

Un par un, menottés dans le dos, nous descendons du fourgon. Péniblement, j'essaie d'éviter que mon pantalon privé de ceinture ne me tombe sur les genoux. Ma dignité en prend un coup. Me voilà de



nouveau en cellule : sept mètres carrés sans aération qui sentent la pisserie et la vieille chaussette. Je résiste à l'envie de vomir le repas avalé à la va-vite une heure plus tôt. D'un signe de la tête, je salue mon compagnon de galère : un jeune Noir pris en flagrant délit avec 200 grammes de coke. Le pauvre bougre entame son quatrième jour de garde à vue et me tient des propos délirants que je n'écoute qu'à moitié. En l'observant, je fais un rapide calcul mental. Il est possible d'imaginer que, avant d'être pris en flag, il a passé deux jours sans dormir, ce qui arrive souvent lorsqu'on est jeune, consommateur de cocaïne, et qu'on aime faire la fête. Ajoutez à cela quatre jours et quatre nuits en compagnie de poulets qui veulent vous faire cracher le morceau. Le résultat fait peur à voir. Le gamin est exténué, de rares moments de lucidité interrompent son délire paranoïaque. Je reste sur mes gardes au cas où il péterait les plombs ; par chance, ils l'emmènent rapidement. Mon répit est de courte durée, puisque le pauvre gars est aussitôt remplacé par un gremlin surexcité raflé par les stupés la nuit précédente. Il jure au nom d'Allah que s'ils l'ont coincé avec de l'herbe et de la coke, elles n'étaient pas à lui, il ne faisait que rendre service à un ami :

— Je ne suis qu'un ravitailleur, pas le revendeur, nardinamouk !

— Oui, c'est clair, lui dis-je en pensant exactement le contraire.

— J'te jure, j'ai rien fait ! Le flic, il m'a dit : t'as toutes les chances de sortir ce soir.

— Mais ouais, t'en fais pas, ça va passer comme une lettre à la poste.

Évidemment, ni le juge ni le procureur ne vont croire à son histoire. À son tour de filer vers la maison d'arrêt. Il ne reste plus que moi. Combien de temps ai-je passé dans cette foutue cellule ? Quatre ou cinq heures au moins. Une première visite chez le procureur me confirme qu'il va demander l'incarcération, invoquant entre autres la possibilité d'une fuite à l'étranger, ce qui fait bondir mon avocat : « Mais pourquoi s'enfuirait-il s'il vient de se rendre à la justice ? » Dialogue de sourds et retour en cellule. Je me réconforte en pensant aux deux bouquins qui m'attendent dans mon sac à dos : le cinquième tome du cycle d'Uthred, *The Burning Land* de Bernard Cornwell, et le douzième tome du *Trône de fer*, *Un festin pour les corbeaux*, de George R.R. Martin ; de quoi adoucir l'âpreté des premiers jours en détention.

Devenu familier, le bruit caractéristique des clés ouvrant les verrous d'une porte me fait néanmoins sursauter. Le rituel bien assimilé est toujours le même : demi-tour mains dans le dos, passage des menottes, puis quelques pas jusqu'à la porte donnant sur un long couloir étroit. Ensuite, une centaine de mètres jusqu'à l'ascenseur ; pas facile de marcher sans lacets à ses chaussures, sans ceinture à son pantalon. Malgré le ridicule de la situation, personne n'a l'air de trouver ça drôle.

À l'étage, encore une cinquantaine de mètres jusqu'au bureau du juge. Première surprise : Marie-Christine Etelin est présente. Celle qui, en 1974, défendait l'anarchiste catalan Salvador Puig Antich, condamné à mort par le régime franquiste, a tenu à être là. Le journaliste Jean-Manuel Escarnot est également de la partie. Christian Etelin me glisse à l'oreille que le correspondant de *Libération* à Toulouse est venu présenter son passeport : une adresse en France étant la condition pour une éventuelle remise en liberté sous contrôle judiciaire. La pression monte d'un cran, j'ai presque peur de décevoir, de ne pas être à la hauteur de l'esprit de solidarité des gens qui m'entourent. Sans doute est-ce le manque d'habitude, je n'ai pas souvent eu l'occasion d'être solidaire ces trente dernières années ; vivre dans la clandestinité, c'est aussi se mettre à l'abri de toutes sortes de sentiments pouvant vous mettre en danger, et à force de s'en protéger on finit par les oublier.

À partir de ce moment, tout va très vite. Le juge, femme d'une cinquantaine d'années, en chemise blanche et pantalon, énumère les faits qui me sont reprochés. Puis vient la lecture du compte rendu de garde à vue. Elle m'explique, enfin, que nous sommes ici pour décider de mon incarcération ou de ma remise en liberté, et que cette décision lui appartient. J'avais bien compris que nous n'étions pas ici pour parler chiffons, mais je n'en dis rien. Le procureur prend la parole, usant de la même rhétorique que lors de mon précédent passage dans son bureau. Il ajoute néanmoins que, selon le compte rendu de mon audition, je serais « en situation de faiblesse psychologique et l'incarcération serait aussi un moyen de [me] protéger de [moi]-même [...] de prévenir une éventuelle tentative de suicide ». Il frôlait déjà l'absurdité avec sa première argumentation concernant mon éventuelle fuite à l'étranger, il entre cette fois tête baissée dans la cinquième dimension du grand n'importe quoi. Une incarcération « humanitaire » dans une cellule de neuf mètres carrés à partager avec un, voire deux codétenus : du foutage de gueule pur et simple. Assis à ma gauche face au juge, mon avocat, Christian Etelin, n'a aucun mal à démonter une à une les allégations du procureur. J'observe le magistrat et sa greffière écouter attentivement la plaidoirie tranquille de celui en qui j'ai placé ma confiance. S'il existe des gens remarquables, ce sont bien les époux Etelin. Ce couple d'avocats, souvent médiatisé pour de retentissantes affaires judiciaires, a également passé les cinquante dernières années au service des plus faibles et des laissés-pour-compte, plaidant leurs causes dans les prétoires. Un engagement au service du droit des personnes, ça force le respect. Pour terminer, le juge me demande si je souhaite m'exprimer. Maladroitement, je tente d'expliquer que je me suis rendu pour permettre à mon fils et à sa mère de mener une vie normale, que je suis

las de tricher et de mentir, que je n'ai plus grand-chose à voir avec le délinquant sociopathe que je pouvais être il y a trente ans. Je fais court. À quoi bon répéter ce que Christian Etelin a déjà commenté : la maladie et ses souffrances, la menace de la cécité et la perte de mon œil gauche ? J'ai hâte qu'on en finisse. S'exposer ainsi devant un auditoire, même réduit, est un exercice difficile, auquel je devrais sans doute m'habituer dans la perspective d'être jugé en cour d'assises. Mais à cet instant, je voudrais me faire oublier, qu'on m'envoie en prison ou ailleurs, mais qu'on ne me demande plus de parler de moi. Le juge clôt l'audition et réclame du temps avant de prendre sa décision. Déjà debout, je tends machinalement mes mains croisées dans le dos au fonctionnaire de police attendant les menottes. Mon excès de zèle le fait sourire :

— Pas la peine, me dit-il. Nous allons dans la salle à côté. Et puis, vous n'avez pas l'air bien dangereux.

J'acquiesce en souriant à mon tour. Il est vrai que sans lacet, sans lunettes et sans ceinture, une fatigue tenace se lisant sur mon visage émacié, je n'ai rien d'un fauve. Au passage, Marie-Christine me demande si j'ai pris mes médicaments. Est-ce un appel du pied au juge, encore présent, afin de lui rappeler ma condition de malade, ou veut-elle simplement s'assurer que je les ai avalés avant de rejoindre la maison d'arrêt ? Sans doute un peu les deux. Je lui demande de ne pas s'en faire, que ça va aller, et je file dans la salle contiguë. L'attente est longue. Les deux fonctionnaires en uniforme se demandent ce que peut bien fabriquer le juge, s'interrogent sur le nombre d'allers-retours qu'ils auront encore à faire, la geôle étant pleine à craquer. La porte s'ouvre, retour dans le bureau du juge. Tout le monde est là ? Non, Christian Etelin est absent. La greffière lève les bras au ciel en pestant. On se regarde, léger malaise. Pressé d'en finir, le juge décide quand même de rendre sa décision :

— Monsieur Bertin, compte tenu du verdict de la cour d'assises en 2004, les peines n'excédant pas les deux ans de prison ferme, et considérant que vous avez assez souffert, je vous laisse en liberté sous contrôle judiciaire avec obligation d'aller pointer au commissariat deux fois par mois. Vous avez de la chance, venez signer ici.

Je me lève un peu groggy, j'appose une signature approximative sur l'ordonnance de remise en liberté sous contrôle judiciaire. Je me retourne vers Marie-Christine et Jean-Manuel, nous échangeons sourires et félicitations. Sans eux, le mandat de dépôt était inévitable. Je cherche des yeux Christian, toujours absent. Je le remercierai plus tard. Libre ou presque, je pense à Cecilia, à Tiago et à Loris. Je pense aux amis que je vais retrouver et à ceux qui sont morts. Je pense que j'ai quand même une sacrée chance d'être là.

Le retour au calme qui suit la bourrasque émotionnelle des cinq derniers jours me permet de mettre un peu d'ordre dans mes pensées en pagaille et de bénéficier à nouveau d'un peu de solitude. Ma première initiative est de demander sur Internet un extrait d'acte de naissance à la mairie du 11<sup>e</sup> arrondissement de Paris puis une carte d'identité. Je profite de la quiétude retrouvée pour me mettre à l'écriture sans savoir encore où cela me mènera et pour flâner le matin sur les bords du canal du Midi. Je me surprends, lors d'une balade en ville, à ne plus sentir mon cœur battre comme un forcené à la moindre rencontre avec les forces de police. J'apprends à ne plus me méfier du badaud que j'aurai l'infortune de croiser plus d'une fois dans la journée, le suspectant aussi sec d'être un flic en civil. Enfin débarrassé de la parano fiée à la clandestinité, je reprends goût aux joies simples de la vie en société. Ces agréables moments de citoyen lambda vont cependant vite tourner en eau de boudin, lors de mes premières démarches. L'administration a horreur du vide. Elle veut des cases cochées. Sans adresse, sans situation de famille, sans profession, vous n'existez pas. Pour elle, aujourd'hui, je suis un fantôme.

Une mention faite au répertoire civil, inscrite sur mon acte de naissance et me déclarant mort ou disparu, me plonge dans un imbroglio judiciaire dont je vais avoir, j'imagine, peine à émerger. Anéanti, le rêve d'intégration rapide. Je passe du statut de clandestin avec de faux papiers à celui de mort sans papiers du tout. Mes premiers rapports avec l'administration française sont proprement délirants :

— Vous avez une pièce d'identité ?

— Non, j'ai été déclaré disparu, je ne peux pas refaire ma carte d'identité.

— Comment ça, disparu ?

— Oui... bon... j'ai passé de longues années à l'étranger et...

— Vous avez bien dû travailler durant toutes ces années ?

— Bien sûr, mais...

— Dans ce cas, vous devez avoir un numéro de Sécurité sociale ?

— Sans doute, mais je ne m'en souviens pas...

— Écoutez, je ne comprends rien à cette histoire de mort-vivant disparu puis revenu, vous n'existez pas, je ne peux rien faire pour vous, merci et au revoir.

Je suis peut-être libre, mais sans existence officielle, les prochains mois promettent d'être surréalistes. Comment la justice pourra-t-elle juger un homme dont elle a elle-même décidé lors d'un précédent jugement qu'il était mort ? L'avenir le dira.

Intitulée « Fin de cavale d'un punk qui voulait "vivre à fond" », mon histoire s'étale sur deux pages dans le numéro de *Libération* du 23 novembre 2016. Devant l'insistance du journaliste, j'ai accepté qu'une photo où l'on me voit de dos illustre cet article, qui ne tombe

pas dans le mélo gluant et évite le piège d'une ode au braquage de banque. Les premiers messages de soutien et d'amitié arrivent les jours suivants au bureau de Christian Etelin : quelques lettres touchantes d'inconnus me témoignant leur solidarité, mais aussi de proches d'alors, quelque peu abasourdis par la nouvelle de mon retour. Des producteurs de programmes de télévision spécialisés dans le sensationnel et le racolage en tout genre ne manqueront pas de pointer le bout de leur nez, flairant le bon coup médiatique. Leurs lettres finiront systématiquement dans la corbeille à papier. Puis, un premier coup de fil arrive, celui de Philippe, mon vieux compagnon de route, sept ans de placard au compteur et qui n'a rien perdu de sa verve de titi parisien pur jus :

— Putain, grand, c'est pas vrai ! J'étais sûr que t'étais pas mort.

— Salut, vieille canaille, ça va ?

— Comment ça, si ça va ? Mais je revis, là, mon frérot. Attends, là, quand j'ai lu l'article, j'suis tombé sur le cul. J'en reviens toujours pas. THIEEEEEERRY, C'EST LE GRAND !

— C'est bon, Phil, rameute pas tout le quartier, quand même.

— Non, mais attends là, fais pas ton timide, mon frère aussi est content qu'tu sois de retour... THIEEEEEERRY !

— Laisse ton frère tranquille, dis-moi plutôt comment tu vas.

— Attends, là, j'ai vu Loris, demain on descend à Toulouse pour te voir.

— Tu as vu Loris... Euh... Il m'en veut pas ?

— T'en vouloir, mais tu yoyotes de la touffe ou quoi !? Il t'adore, ce même... Écoute, faut que j'me casse à l'hosto, là... Reste collé au portable demain, OK ?

— OK, vieux frère, à demain.

Nous nous donnons rendez-vous le lendemain avec les Etelin chez Naïma, petit restaurant de la place des Carmes. Loris et Punky descendent de Bordeaux en voiture ; Cecilia et Tiago montent en train de Barcelone. Je recolle les morceaux, j'avais fini par ne plus y croire.

Ça y est, j'aperçois la haute silhouette de mon fils aîné, dépassant de deux têtes celle de mon ami. Je ne l'ai pas vu depuis vingt-huit ans.

### *Barcelone, été 1988*

Comme convenu, Punky a pour mission de se rendre à l'aéroport chercher Loris encore bébé, sa mère Nathalie, et sa grand-mère maternelle Pierrette, emmener toute la famille jusqu'au centre-ville et patienter devant le magasin El Corte Inglés. Selon notre plan, j'attends au volant d'une voiture qu'ils sortent de l'aéroport et prennent un taxi,

puis j'enquille derrière eux pour vérifier qu'ils ne sont pas suivis. Aucun problème à la sortie. Je laisse passer le taxi en me tenant à bonne distance sans le perdre de vue. Après quelques centaines de mètres seulement, deux véhicules collent systématiquement aux basques du taxi jaune et noir transportant ma famille. Je m'approche lentement, maintenant une distance suffisante pour ne pas me faire retapisser. Rapide coup d'œil. Avec quatre hommes à l'allure de chiens de chasse dans chaque véhicule, ça sent la flicaille espagnole à plein nez. Je double et j'accélère plein gaz jusqu'au centre-ville. Arrivé au Corte Inglés, j'achète au vol un tabloïd allemand, avec l'intention de me fondre dans la masse des Teutons, en grand nombre à cette époque de l'année. Mes cheveux blonds et ma dégainée de touriste feront le reste. Au point de rendez-vous, en voyant mon journal grand ouvert et ma tête des mauvais jours, Nathalie comprend très vite que quelque chose ne tourne pas rond et poursuit sa route avec Loris dans les bras. Garés en double file à quelques mètres de nous, les flics aperçus sur la route de l'aéroport ont sûrement l'ordre de nous suivre, mais de ne pas intervenir. Punky sent la patate, mais, sans perdre son calme, il emmène ma famille dans un troquet du Barrio Chino, avant de s'évaporer dans les ruelles bondées. Tandis que j'assiste à leur départ, je me joins à un groupe de blondinets se dirigeant vers les Ramblas.

C'est la dernière fois que j'ai vu Loris et Nathalie.

Grand gaillard d'un mètre quatre-vingt, Loris a les yeux bleu clair de sa mère et la timidité de son père. Je le serre dans mes bras. Élevé par ses grands-parents maternels et son oncle Thierry, le frère de Nathalie, il s'exprime posément, répond poliment à toutes les questions, il est beau comme un dieu, sa mère aurait été fière de lui. Je lui présente son petit frère, Tiago, tout aussi timide que le grand, ces deux-là vont s'aimer, j'en suis sûr, je le sens. Avec mon vieux pote, l'émotion est palpable. Celui que plus personne n'appelle Punky s'est toujours refusé à me croire mort. Il y a quelques années encore, il me souhaitait un bon anniversaire via Facebook. Cecilia, émue, m'avait transmis son message, sachant pertinemment que je ne pourrais y répondre. Aujourd'hui, je ne sais pas quoi leur dire, alors je me tais. Je savoure le moment, tout simplement.

## 1981-1988. Les années dingues

Nous vivions alors une époque formidable.

La guerre froide laissait planer sur le monde la menace d'un conflit nucléaire. Des bruits de bottes se faisaient entendre de l'autre côté du Mur, quelque part à la frontière polonaise. Aux États-Unis, Reagan se préparait à livrer l'ordre économique mondial à ces chiens de Wall Street. En Grande-Bretagne, Margaret Thatcher s'apprêtait à bouffer du mineur gréviste. Et, dans notre douce France, pays des droits de l'homme, la peine capitale n'ayant pas encore fait l'objet d'un débat parlementaire, les derniers condamnés à mort de la République attendaient qu'on les raccourcisse d'une tête... Bienvenue en 1980. Musique !

*A cheap holiday in other people's misery*

*I don't wanna holiday in the sun*

*I wanna go to the new Belsen*

*I wanna see some history*

*'Cause now I got a reasonable economy<sup>3</sup>*

En 1977, les troupes de choc du mouvement punk mettent le feu à une scène rock en pleine décrépitude. Auteur d'un coup de force sans précédent, cette première vague compte déjà ses morts et ses blessés. Les Sex Pistols nous proposent dans « Holidays in the Sun » de passer des vacances à Berlin-Est dans la misère d'un autre peuple ; ils seront les premiers à battre en retraite, laissant derrière eux un champ de bataille. Aucune des vieilles gloires du rock ne peut résister aux coups de boutoir de cette nouvelle génération de musiciens nihilistes. La presse musicale, encore entre les mains de vieux hippies réactionnaires, essaie tant bien que mal d'éteindre l'incendie, mais elle se voit rapidement débordée sur ses flancs par une légion de fanzines et de radios libres autogérés, bien décidés à maintenir vivante cette micro révolution. Plus rien ne sera jamais comme avant. Partout dans le monde, des petites frappes sans Dieu ni maître fourbissent leurs armes. Dans les caves et les garages, ils reprennent, sans réel talent, mais animés d'une envie furieuse, les trois mêmes accords ayant propulsé les Stooges, les Ramones et les Sex Pistols dans l'histoire du rock and roll. Ainsi se prépare une seconde offensive qui persiste encore de nos jours. Notre groupe Camera Silens en sera – pas en première ligne, soyons honnête, mais pas loin.

En arrivant ce matin chez Benoît, avec un matelas pour unique bagage, je viens retrouver ma nouvelle famille, des frères pour la vie. Il y a d'abord Grand Claude, Sid Vicious version manouche, ex-parachutiste en cavale pour désertion, fraîchement débarqué de Rouen la Normande pour terroriser la jeunesse bordelaise. Pseudo-punks, petit-bourgeois BCBG, rockers en carton, tous vont apprendre à le craindre. Gare à celui qui ne saura pas défendre son Perfecto ou planquer son portefeuille. Dans la piaule se trouve également Philippe, Punky, parfois surnommé la Sardine pour sa capacité à se faufiler, à passer entre les mailles du filet, à se sortir des situations les plus rocambolesques. Ensemble, nous ferons les quatre cents coups pour le meilleur et plus souvent pour le pire. Le Schné, notre premier glorieux batteur, aussi discret et réservé dans la vie que pléthorique derrière sa batterie, est là lui aussi. C'est lui qui va tenir la baraque durant les premiers concerts de Camera. Et puis enfin Benoît, guitariste et propriétaire des lieux, avec qui je vais naviguer sur les eaux tumultueuses de ces années punk : « Ça va tanguer, Benoît, accroche-toi ! » Il va même faire mieux, le Benoît : il va remettre à flot le navire dans la tempête de mes conneries, maintenir le cap envers et contre tout et, par deux fois, éviter le naufrage. Si l'on se souvient encore de Camera Silens aujourd'hui, c'est surtout grâce à lui.

Dans l'unique pièce de l'appartement règne un bordel absolu, en parfaite résonance avec notre état d'esprit du moment. Disques, magazines, cartons, guitares et pots de peinture s'empilent aux quatre coins de la piaule, rendant difficile chacun de nos mouvements, surtout avec nos matelas posés sur la tête :

— Salut la zone ! beugle Grand Claude, comme s'il était encore à Djibouti avec ses potes de la Légion étrangère.

Disons-le tout net, l'endroit, aussi sinistre qu'un disque des Cure sous acide, ferait passer la chambre d'un foyer Sonacotra pour un palace saoudien. Comble de malchance, un immeuble inhabité, situé à quelques mètres seulement de notre seule fenêtre, s'oppose obstinément à ce que le soleil pénètre chez nous. Benoît, aux pinces, essaie tant bien que mal de redonner un peu de couleur aux murs.

— Alors, l'artiste, ça avance ?

— Moyen, pas assez de matos... Mais si vous pouviez vous cotiser pour acheter de la peinture, je dis pas non.

N'est pas peintre en bâtiment qui veut, et Benoît, par ailleurs plein de ressources lorsqu'il s'agit de faire la foire, connaît, à l'évidence, de sérieuses limites dans ce domaine. Il apparaît clairement qu'une seule couche de peinture ne pourra jamais suffire à cacher les traces d'humidité et la saleté des lieux. La couleur choisie par Benoît est



également loin de faire l'unanimité :

— Tu peins en rose ? Mais t'es folle ou quoi ? dit Punky tout en tortillant des fesses.

— C'est pas rose, c'est rouge clair et il y a qu'une seule couche, abruti !

Dubitatif, Punky passe une main sur une des parois et de la moisissure visqueuse se retrouve instantanément collée sur ses doigts :

— Laisse tomber la peinture, c'est à l'eau de Javel qu'il faut repeindre !

— Et faut chauffer la turne, on se les gèle, ici !

Nous n'avons pas une thune, nos estomacs sont vides, nos membres frigorifiés, mais qu'importe. Nous avons vingt ans, aucun avenir – *No future* – et le sentiment d'être libres calme notre faim et décuple notre énergie. J'installe mon matelas à côté de la fenêtre. Grand Claude jette le sien dans la salle de bains comme un animal marquant son territoire. Toute l'assemblée se regarde en pensant la même chose : avec le Grand dans les chiottes, plus question d'utiliser ni douche ni toilettes sans piétiner du Normand à chaque envie pressante. Plutôt risqué quand on connaît la bête. Nous protestons, mais qu'à cela ne tienne, le bonhomme a réponse à tout :

— On a qu'à pas se laver !

— Et pour pisser ?

— Les bars, ça sert à quoi ?

— À aller chier, tout le monde le sait, s'agace le Schné.

Grand Claude rumine ce qui doit être une insulte en manouche, mais laisse son matelas où il est. Pour détendre l'atmosphère et se faire pardonner, le Schné lui balance une boule en papier en pleine tête. Comme s'il n'attendait que ça pour libérer son trop-plein d'énergie, le Normand se précipite vers lui en hurlant. Tous deux roulent à terre, s'empoignent comme de jeunes chiens fous, grognant et riant en même temps. Tout le monde se marre en regardant le spectacle. Quelle belle paire de branleurs ils font ! Grand Claude et le Schné : l'exubérance et la discrétion. Quelques années plus tard, lors d'une période bien plus sombre, le premier sauvera la vie du second au mépris de la sienne. Une balle dans le poumon, une autre dans le mollet. Grand Claude tombé à terre. Je lui prendrai la main en attendant les secours, la serrant de toutes mes forces pour le tenir éveillé.

Le lendemain, encore essoufflé d'avoir grimpé les escaliers en courant, je pose, pas peu fier, ma nouvelle acquisition sur le lit :

— Voilà la bête... Vous êtes prêts ? Attention les yeux !

La basse surgit de son étui, magnifique, élancée telle une déesse noire comme l'anarchie. C'est une Guild B-301, achetée chez Gaby

Musique, le magasin où se fournissent tous les musiciens de Bordeaux. Un type en or, ce Gaby. Toujours prêt à rendre service. Vous avez besoin d'une sono pour un concert ? Il vous la prête sans rechigner : « Vous me la paierez plus tard... On met ça sur l'ardoise... Pas de problème. » Une perle, je vous dis. Benoît prend l'instrument dans ses mains, en tire quelques notes :

— Ouais, elle est classe... C'est pas le top, mais ça va.

— Comment ça, c'est pas le top ? C'est le même modèle qu'utilise Ali McMordie, le bassiste des Stiff Little Fingers. Seule basse sur le marché en dessous de 1 000 balles et avec de la gueule ! La prochaine fois, tu mets la différence et j'achète une Rickenbacker... En attendant, celui qui va bouffer des pâtes à l'eau pendant six mois, c'est mézigue !

Un poil contrarié, je me tourne vers notre batteur :

— Qu'est-ce que t'en dis, le Schné ?

Toujours aussi loquace, ce dernier opine du bonnet en souriant, ce qui de sa part est déjà une démonstration d'enthousiasme effréné. Inutile d'insister, il n'en dira pas plus aujourd'hui. Mais me voilà rassuré, j'ai fait le bon choix. Il ne me reste plus qu'à apprendre à jouer. Le trio est désormais formé : Benoît à la guitare et au chant, le Schné à la batterie, et moi à la basse et au chant. Il nous faut maintenant trouver un local où poser nos amplis, notre petite sono et commencer à répéter sans relâche. Les studios, s'ils existent, doivent être hors de prix. Un garage ou une cave suffirait, mais qui accepterait qu'une bande de punks blouson clouté et cheveux en bataille, vienne vociférer leur révolte chez eux, même dans le débarras ? Que des rats grouillent dans la cave, ils peuvent comprendre, mais des punks ? Nous devons passer Bordeaux au peigne fin, en parler à toutes nos connaissances.

Après avoir galéré de Caudéran à Gradignan en repassant par le centre-ville, de locaux humides, où toucher l'un de nos amplis nous exposait à une décharge d'électricité en pleine poire, en cabane perdue dans la campagne, où un froid polaire menaçait notre intégrité physique, nous finissons par atterrir chez un couple d'amis, Jean-Pierre et Cathy. Pour la première fois, nous disposons d'un local insonorisé où nous pourrions bosser sérieusement. On y crève de chaleur l'été, mais on ne va pas se plaindre, surtout après s'être gelé les roubignoles tout l'hiver dans une taule moisie. Il ne nous reste plus qu'à trouver un nom de guerre, car c'est bien de guerre dont il s'agit : nous contre le reste du monde. FUCK 'EM ALL !

*Les punks se cherchent un nom*

Marquée par des actes de violence politique, l'Europe vit depuis le

début des années soixante-dix ce que les Italiens appellent *gli anni di piombo* (les années de plomb). De nombreux groupes armés d'inspiration marxiste, anarchistes et même fascistes font le choix des armes et rivalisent dans la propagande par les faits et l'action directe. Des organisations militaires indépendantistes en Irlande du Nord, au Pays basque ou en Corse s'opposent également par les armes aux États « oppresseurs ». La lutte armée comme moyen d'action s'étend sur l'Europe, du nord au sud, d'est en ouest. Aucun pays n'y échappe. Difficile dans ces circonstances, lorsqu'on est jeune et révolté, qu'on habite en Euskadi<sup>4</sup>, à Belfast » à Milan, à Berlin, à Athènes ou à Paris, de ne pas se sentir concerné. La fascination qu'exercent ces groupes armés sur la jeunesse rebelle et les punks de notre espèce est patente. Le chanteur des Clash, Joe Strummer, n'a-t-il pas arboré un t-shirt frappé des sigles de la Fraction armée rouge et des Brigades rouges lors du festival Rock Against Racism en 1978 ? Il en remet une couche dans le film *Rude Boys*, où nous le voyons laver ce même t-shirt dans le lavabo de sa chambre d'hôtel. Le P38, brandi par les autonomes italiens durant les manifestations, a décidément plus de gueule à nos yeux que les pavés vite oubliés de la révolte étudiante de Mai 68.

Notre culture politique ayant l'épaisseur d'une feuille de papier à cigarette, nous organisons régulièrement des expéditions dans une librairie près de la place Gambetta. Nous allons y barboter tout ce qui pourrait combler notre retard en la matière. Même Grand Claude tient à participer à l'opération « appropriation de biens culturels », mais autant confier à un gorille la confection de cocottes en papier ; il reviendra bredouille, sa discrétion légendaire lui ayant valu de se faire virer de la librairie au bout de quelques secondes seulement. Sur les conseils de Benoît, je m'intéresse tout particulièrement à la collection Maspero. Ça tombe bien, les ouvrages se trouvent au fond, dans un coin à l'abri des regards. Je peux en acheter un et en chouraver trois, ça me semble honnête, de toute façon, je n'ai pas le choix. Je prends entre autres *Ni Dieu ni maître. Anthologie de l'anarchisme* de Daniel Guérin, *Œuvres* de Pierre Kropotkine, *Textes des prisonniers de la Fraction armée rouge et dernières lettres* d'Ulrike Meinhof, *Le Sable aux souliers* de Baader de Peter Schneider, des récits sur les événements de Kronstadt, quelques résumés des œuvres de Bakounine, de Malatesta, de Proudhon, etc.

Je n'ai cependant pas attendu d'avoir lu ces ouvrages pour avoir une conscience de classe. Dans mon esprit, c'est clair, j'appartiens à la classe ouvrière, même si je suis le dernier des branleurs et que je n'ai jamais foutu les pieds dans une usine. Mon père ayant longtemps été militant du Parti communiste, le sentiment d'appartenance au monde ouvrier est avant tout culturel chez moi. Lorsque j'étais enfant, j'attendais avec impatience *L'Humanité dimanche*, parce qu'à la

dernière page se trouvait une histoire de Pif le chien et Hercule le chat. Je me souviens que Youri Gagarine était mon héros et j'écoutais Jean Ferrât (non, là, je déconne). Je me souviens également des joutes verbales entre Georges Marchais et Jean-Pierre Elkabbach, qu'on regardait, mon père et moi, comme un combat de boxe, encourageant notre favori à chaque « Taisez-vous, Elkabbach ! ». C'est donc assez naturellement que nos débuts sont marqués par la colère contre l'ordre établi. Encouragés par nos lectures, nous utilisons la musique comme moteur de subversion. Notre premier morceau, « Semaine rouge », se situe dans cette ligne et s'inspire de l'insurrection populaire de 1914 en Italie, qui s'est achevée par la mort de plusieurs anarchistes. C'est aussi dans un livre sur la Fraction armée rouge que nous trouvons le nom de notre groupe : Camera Silens, du nom des cellules d'isolement sensoriel où l'on a emprisonné les membres de la RAF (Rote Armee Fraktion).

Les jours se suivent et se ressemblent chez les prolos du punk : au réveil, la gueule de bois déprimante de ceux qui ont bu comme des éviers jusque tard dans la nuit ; puis les premiers souvenirs confus de la soirée de la veille avec la désagréable sensation d'avoir, cette fois encore, pulvérisé des records de défonce et multiplié les conneries. Comme d'habitude, Benoît se sentira obligé de refaire, dans la journée, la tournée des bars et des soirées dans lesquelles nous avons échoué, de s'excuser de notre comportement de sales punks dégénérés : « Promis, juré, nous n'irons plus jamais vomir chez vous ! » C'est durant l'une de ces matinées, transi de froid, l'estomac désespérément vide avec un mal au crâne de proportions cosmiques, que j'apprends ma toute première ligne de basse. Les mains gelées, pourtant affublé de gants en laine, je répète l'intro de « Fast Cars », des Buzzcocks, jusqu'à épuisement. Les trois premières notes jouées à la vitesse du son, juste avant que les guitares ne viennent grignoter la basse, sont une vraie tuerie. La difficulté est de jouer debout, la basse sur le haut des cuisses, les bras tendus à l'extrême. Une véritable prouesse physique. N'est pas Dee Dee Ramone qui veut. Nous sommes assidus aux répétitions et les progrès se font rapidement sentir, on a la niaque ! Le Schné, aux baguettes, fait office de chef d'orchestre et nous oblige à nous surpasser pour le suivre. On ne joue pas dans la même catégorie, lui et nous, même un dur de la feuille l'entendrait. Il a une technique à faire pâlir de rage tous les batteurs de Bordeaux, un vrai métronome. Où a-t-il appris à jouer de cette façon ? Aucune idée. Le Schné reste un mystère pour moi. Pas moyen de savoir d'où il vient ni même pourquoi on l'appelle le Schné. Pour ne pas me retrouver largué, je prends des cours de basse chez Gaby Musique ; j'y apprend les gammes et les arpèges, ce qui me permet de combler mon retard. Benoît, de son côté, ne souhaite pas prendre de cours de rattrapage ; selon lui, il joue assez

bien comme ça. De toute façon, pour être à la hauteur du guitariste des Cockney Rejects, pas besoin de savoir jouer comme Jimmy Page.

— Ouais, mais tu pourrais nous gratifier d'un p'tit solo de temps à autre, non ?

— J'en fais bien assez comme ça, des solos.

— Ouais, mais bon... fais un effort quand même...

— NON !

À ce jour, nous avons quatre morceaux à notre répertoire : « Semaine rouge », « Réalité », « Camera Silens » et « Squat ». Nous reprenons également deux morceaux : « Borstal Breakout » de Sham 69, et « Rockers » des UK Subs. Dans un hypothétique concert, nous pouvons tenir une demi-heure à tout casser. Même pour faire la première partie d'un groupe de baloches, ça fait pas bézef. Benoît n'a pas l'air inquiet :

— On peut faire traîner... Dire un petit speech pour annoncer les chansons, je sais pas...

— Mouais, tu t'en occupes alors.

— Euh... j'avais pensé que toi, Gilles...

— Non mais tu rigoles ou quoi ? J'ai déjà du mal à prendre la parole devant trois personnes sans faire un malaise, alors un discours...

— C'est toi, le chanteur principal.

— Et toi le soliste ! On les attend encore, tes solos !

— Terminée la récréation ! Faut composer ou faire plus de reprises, lance le Schné, un brin irrité.

« On n'a pas besoin de talent, on bosse ! » Joe Strummer avait raison : ce n'est pas le talent qui nous étouffe, mais à force de travail on finira par y arriver. Chaque répétition dans notre local de la rue Binaud est une petite fête, il n'est pas rare d'y voir des potes se joindre à nous pour rouler des joints ou taper un bœuf. D'autres viennent aussi pour répéter, comme les deux Ramones, le grand et le petit. On les appelle comme ça à cause de leur dégaine : blouson en cuir et cheveux longs, la même allure déglinguée que leurs cousins new-yorkais. Ils s'habillent comme les Ramones, n'écoutent que les Ramones et jouent comme les Ramones : pied au plancher ! Le grand R sera le premier de notre petite famille à tomber au combat, victime d'une surdose d'alcool et d'amphétamines. Le grand R, Patrick de son vrai nom, était aussi le frère de Jean-Marc, notre ami, futur manager de Camera Silens et par la suite celui de Noir Désir. S'il existe un paradis pour les punks, j'espère que Patou y repose en paix.

L'été, on se retrouve dans la petite cour qui surplombe le local, pour y parler jusqu'à la tombée de la nuit. Il nous arrive même d'acheter un gramme de poudre de temps en temps. Nous le faisons de manière festive, pour nous retrouver quelque part entre rêve et réalité, là où il

fait bon vivre. On se moque les uns des autres, cela nous rassure ; le mélange d'opiacés et d'amitié nous aide à supporter notre existence. Puis, à la tombée de la nuit, lorsque le silence autour de la table se fait trop insistant, Jean-Pierre, le propriétaire des lieux, évoque une petite faim soudaine pour nous foutre gentiment à la porte. L'excuse nous fait sourire : l'héroïne a bien des propriétés, mais pas celle d'ouvrir l'appétit. Visiblement, il souhaite se retrouver seul avec Cathy. Sur le chemin du retour, nous nous arrêtons à La Gironde, un bar du quartier Saint-Pierre, pour écluser quelques bières et refaire le monde. La fête de la Musique est sur toutes les lèvres. Il paraît que le 21 juin, jour du solstice d'été, n'importe quelle formation musicale pourra se produire dans la rue sans être inquiétée par les flics : du jamais-vu !

Jusqu'en 1980, travailler trois mois dans l'année pouvait vous rapporter un an de chômage, une aubaine pour des feignasses de notre genre. Comme les voyages forment la jeunesse, nous allons profiter de l'argent du chômeur pour voir du pays.

*Leeds, nous voilà !*

Dehors, la neige. Des flocons gros comme des boules de pétanque dégringolent sur le nord de l'Angleterre et Leeds en prend plein la gueule. À l'intérieur, la rumeur. Elle passe de crête en crête, de cheveux verts en cheveux rouges, de punk en punkette, s'amplifiant sans cesse pour arriver jusqu'à nous : *THEY ARE THERE !* Une horde de skinheads se seraient rassemblés à l'entrée du Queens Hall, prêts à en découdre. Ces deux tribus urbaines écoutent la même musique, mais au début des années 1980 leur rivalité atteint des sommets. Authentiques prolos cockneys, les skinheads supportent mal l'accoutrement sophistiqué des punks et les deux clans se foutent sur la gueule. Ce 20 décembre 1981, il serait même question d'une tentative de passage en force pour pénétrer dans l'enceinte abritant le Christmas on Earth Festival, le plus grand rassemblement punk de ces dernières années. N'ayant entrevu, depuis notre arrivée, qu'une poignée de crânes rasés dans les rues londoniennes, notre fine équipe de punks provinciaux, toujours avide de sensations fortes, se précipite vers la sortie avec Grand Claude à sa tête suivi d'un Punky plus téméraire que jamais, Benoît et moi légèrement en retrait au cas où il pleuvrait des baffes. À la porte, la montée d'adrénaline ressentie quelques secondes auparavant retombe aussi sec. À peine une douzaine d'autres à bière se tiennent devant la porte, l'air de se faire royalement chier, pendant que l'un d'entre eux négocie leur passage avec le service d'ordre. Le plus âgé, dans les quarante piges, les grolles en charpie, feu au plancher

XXL et visage entièrement tatoué, semble sortir tout droit d'un roman de Dickens. La misère victorienne renouvelée par Margaret Thatcher, grande faiseuse de pauvres devant l'Éternel. Incrédules, Punky et Grand Claude dévisagent la meute pouilleuse comme s'ils se trouvaient au zoo face à la cage aux fauves :

— Non, mais t'as vu la binette au neusk<sup>5</sup>... Les tatouages de fou ?

— Ouais... De la cour des miracles en veux-tu en voilà !

Depuis quelques jours, le bruit courait que le National Front allait s'infiltrer à l'intérieur de l'enceinte pour y casser du punk. La sécurité avait donc reçu l'ordre de refouler tout ce qui pouvait ressembler de près ou de loin à un skinhead. Ils ne feront pas d'exception avec ces pauvres bougres, plus terrifiants que réellement méchants, et les laisseront grelotter dehors par moins dix degrés. Avec quatorze groupes à l'affiche, les lumières éteintes, le marathon punk pouvait enfin commencer. Devant un public massé au bord de la scène, les Charge ouvrent le bal sans déclencher d'enthousiasme chez les teigneux des premiers rangs.

— Tu connais les Charge, Benoît ?

— Jamais entendu parler, vivement les UK Subs !

Une semaine que Benoît, Claude et moi sommes à Londres, où nous logeons chez Punky dans un squat à Vauxhall. L'immeuble est entièrement occupé par des punks venus de tous les pays d'Europe, dont quelques Français, certains originaires de la région bordelaise. Rien à voir avec les endroits glauques et crasseux auxquels nous sommes habitués en France. L'édifice est alimenté en électricité, en eau chaude, les plus démerdards ont même trouvé le moyen de se faire installer une ligne téléphonique. Les occupants touchent une allocation-chômage payée toutes les semaines. En Angleterre depuis plusieurs mois, Punky et sa compagne, Chris, dealent du speed pour arrondir leurs fins de mois. Ce festival est donc une bonne occasion pour notre ami de se refaire :

— Ça va les affaires, Punky ?

— Au poil, j'ai pas encore eu le temps de mater un seul groupe !

C'est au tour des Californiens de Black Flag, emmenés par un furieux Henry Rollins, de prendre la scène d'assaut. Encore méconnus en Europe, ils prennent la punkitude britannique par surprise en lui balançant dans la figure un avant-goût de massacre à la tronçonneuse, prémices de la déferlante punk hardcore à l'américaine qui surgira en Europe au début des années quatre-vingt-dix. Ça commence à chauffer. De la main, Punky nous fait signe de le rejoindre dans les toilettes : il est l'heure de prendre un petit remontant, la journée va être longue.

— Tiens-moi ça et bouge pas !

Il me tend un miroir rectangulaire sur lequel il dépose un gramme de speed qu'il partage en quatre traits à peu près identiques.

— Hé, remets-en un peu sur le mien ! Il fait de la peine, dit Grand Claude.

— Fais pas chier, Grand, c'est pareil !

— Magnez-vous le cul, je vais pas passer une plombe avec le miroir dans les mains ! je hurle.

En pleine montée de speed, alors que la fatigue du voyage n'est déjà plus qu'un vague souvenir, Benoît m'attrape par le bras et me signale un rassemblement autour de Grand Claude, à quelques mètres derrière nous.

— Tu as vu Claude ? Ça va être leur fête !

En me retournant, j'aperçois effectivement, au milieu d'un groupe de punks ébahis, la silhouette de notre ami moulinant dangereusement des bras.

— J'étais justement en train de me demander si c'était une bonne idée de lui filer du speed.

Cependant, en le voyant embrasser une tête blonde, dont je ne saurais dire dans l'obscurité s'il s'agit d'une fille ou d'un garçon, puis secouer comme un prunier un Iroquois effarouché, j'abandonne l'idée d'aller y mettre mon grain de sel.

— Y a pas de souci, il fait connaissance ! C'est sa manière à lui de tresser des liens d'amitié.

Nous l'observerons gesticuler encore quelques instants, histoire d'être sûrs que cette amitié naissante ne dégénère pas en distribution gratuite de coups de boule. Pas question de se faire virer du concert. La perspective de se retrouver dehors sous la neige en compagnie de la troupe de skins primitifs, qui plus est le jour de Noël, n'entre absolument pas dans nos plans. Anti-Nowhere League vient de quitter la scène. Trop occupé à veiller sur Grand Claude, je n'ai pu assister qu'à une partie de leur prestation. C'était pourtant un des poids lourds de la soirée. Animal, le chanteur mi-ours mi-humain, et son groupe de déménageurs ne font pas dans la dentelle. Labourant avec application le cerveau des fans à coups de décibels assassins, ils rivalisent dans la puissance sonore avec leur homologue Motörhead. Les plus résistants, ceux qui ont assisté au show à côté des enceintes de façade, vont mettre au moins une semaine à s'en remettre. Les lumières s'éteignent de nouveau. Le public gronde. Bambi, la jolie punkette aux yeux de biche que nous draguons à tour de rôle depuis notre arrivée, trépigne d'impatience, le sourire jusqu'aux oreilles. Après cinq heures de pogo, la spectaculaire crête iroquoise rouge d'au moins vingt centimètres de haut qu'elle arborait ce matin en a pris un sérieux coup dans la musette. Je me tourne vers elle, mais devinant ma question, elle répond sans attendre :

— The Damned !

— Comment le sais-tu ?



— Écoute...

Le cantique, d'abord susurré, va en s'amplifiant... *Sensible's a wanker...* CAPTAIN'S A WANKER NA NA NA NAAAH NA NA NA NAAAH !

— Mais ils chantent quoi, bordel ?

— Que Captain Sensible est un branleur.

— Pourquoi ?

— *Shut up and enjoy*<sup>6</sup> !

Les Damned, légende vivante pour les punks de la deuxième génération, déboulent sur scène sous une pluie de crachats, comme il se doit. Pas le moins du monde impressionné, Captain Sensible, leur guitariste, déguisé ce soir en bonne femme, aura tôt fait de tempérer l'agressivité ambiante par un sonore « *STOP SPITTING MOTHERFUCKERS !* » et il ajoutera un ironique, mais définitif « *RESPECT THE STARS and SHUT THE FUCK UP*<sup>7</sup> ! ». Délire dans la salle. Cinq mille paires de bras se lèvent sur l'intro de « New Rose ». Un mouvement de foule, causé par les retardataires des derniers rangs, se propage jusque sur la scène. Moment de panique. Les plus fragiles, la plupart imbibés d'alcool, devront être évacués en ambulance. Avec Dave Vanian le chanteur vampire, Rat Scabies le batteur tonitruant, digne successeur de Keith Moon, et Captain Sensible le roi bouffon, qui ne cesse de provoquer le public, nous assistons au concert d'un des plus grands groupes de rock and roll de tous les temps, rien que ça ! La foire d'empoigne qui suit les premiers accords de guitare m'oblige à jouer des coudes et des pieds pour ne pas me faire écraser comme un vulgaire mégot. Bambi disparaît dès les premiers instants sans laisser de traces, engloutie par la foule compacte de têtes ébouriffées. Je ne la reverrai plus ce soir, tant pis. Pris d'un besoin urgent de prendre l'air, je cherche du regard comment m'arracher à la multitude surexcitée sans y laisser quelques dents. Seules les pitreries de Captain Sensible entre deux morceaux me permettent de progresser dans ma retraite. Je m'extrais de la cohue mouvante et gluante au prix de moult efforts, alors que le concert arrive à sa conclusion. La tête comme une enclume et avec l'envie urgente de me soulager la vessie, je me dirige vers les toilettes, où je retrouve mes trois compagnons hilares :

— Alors, ce concert ? demande Benoît, enthousiaste.

— Excellent ! Ça fait trois quarts d'heure que je me bats comme un chiffonnier avec les Rosbifs pour me sortir de la mêlée, à part ça, tout va bien !

— Et Bambi, où est-ce que tu nous l'as mise ? me lance Punky.

— Je l'ai perdue dans la bataille !

— Roooooo ! C'est pas vrai !

— Enculé, va !

Les six autocars affrétés par l'organisation pour ramener à Londres

toute notre clique de fêtards libertaires prennent place devant le Queens Hall. Comme une guirlande multicolore, la longue file de punks débraillés s'engouffre en bon ordre dans les véhicules. Le silence et la discipline dans lesquels se déroule l'opération impressionnent. En France, il aurait certainement fallu appeler une unité de gardes mobiles à la rescousse pour faire grimper à coups de matraque tout ce beau monde. Grand Claude semble fasciné, le légionnaire qui dort en lui refait surface :

- Putain, c'est beau !
- Quoi ? dis-je en bâillant.
- Tout le monde en rang, sans broncher, ça me rappelle...
- Tu n'es pas fatigué, Grand...
- Non !
- ... de dire des conneries, je veux dire.

J'esquive les deux premières baffes, avant de me laisser faire en riant. Après quelques bourrades et une tentative de strangulation, il m'embrasse bruyamment, ce qui fait rire tout le monde. Avec Grand Claude, tout commence par des beignes et se termine par des effusions. Dans quelques jours nous rentrons à Bordeaux. Nous ferons le voyage de retour chargé comme des mules : nos sacs sont remplis de disques, de Doc Martens et de fringues. Grand Claude reste à Londres encore quelque temps avec ses nouveaux amis. Il finira son aventure anglaise en prison pour un vol de casse-croûte, broutille qui lui vaudra quand même de passer six mois à l'ombre. Punky, quant à lui, voyagera au Mexique. Au programme : peyotl, rite chamanique, lecture d'Antonin Artaud et de Carlos Castaneda, de quoi se façonner d'autres souvenirs, loin de la grisaille londonienne.

*23 octobre 1982 – Sur scène !*

La scène, il n'y a que ça de vrai ! Aujourd'hui, nous jouons chez nous, devant notre public, une douzaine de personnes au total... *POUR LA GLOIRE !* L'agitation bat son plein ce matin au Chiquito, le bar de la place Victor-Lucien-Meunier dont nous avons fait, depuis quelques mois, notre quartier général. Jacky, le jovial patron à la moustache de Gaulois, que nous venons d'interrompre en pleine partie de poker aux dés, manque de bras pour servir et a dû appeler une de ses filles à la rescousse. Le Schné prend les commandes : café et croissant pour tout le monde, pas question de se mettre à picoler de si bonne heure, la journée va être longue. Peu habitué à nous croiser en dehors des heures d'apéro, Pat le Boucher, client habituel du rade et grand amateur de houblon, attrape Benoît par le cou en l'étranglant à moitié :

— Mais qu'est-ce que vous foutez là, les punks ? Z'êtes tombés du lit, où quoi ?

— Non, on a un concert ce soir...

— Un concert ! T'entends ça, Jacky, les punks y font de la musique !

Ce soir, nous jouons à la salle des fêtes du Grand Parc pour la finale du tremplin organisé par Rockotone et FR3 Bordeaux, raison pour laquelle nous nous sommes réunis tôt ce matin chez Jacky. Inscrits à ce tremplin un peu par hasard, nous avons d'abord trouvé l'idée absurde et franchement ringarde : « Un tremplin ? Avec des groupes de baloche ? Pourquoi ne pas s'inscrire à un concours de pétanque aussi, pendant qu'on y est ? » Cependant, les possibilités de se produire sur scène étant rares, nous avons finalement décidé de laisser notre orgueil de punk au placard à balais et de ne pas rater l'occasion de montrer ce que nous valons. Le contingent d'amis qui nous suit depuis nos premières répètes, et qui nous accompagnera fidèlement dans tous les coins de France, se regroupe lentement devant le Chiquito. La plupart d'entre eux, les inséparables Patou et Caniche (les deux Ramones), les frères Siouxsie, Bidasse, Petit David, Punky et Grand Claude, sont directement passés du petit noir au ballon de rouge et trinquent cul sec à la mémoire du pape des punks rockers, Sid Vicious, notre héros à tous. Quelques voisins effrayés par le bruit se penchent aux fenêtres, prêts à bondir sur le téléphone au moindre dérapage. Plusieurs passants méfiants changent de trottoir, l'air dégoûté ; d'autres, plus curieux, observent à une distance respectable l'assemblée haute en couleur qui prend de l'ampleur. Jacky, lui, commence à se faire méchamment du mouron :

— Benoît ! Tu ne peux pas demander à tes copains de se calmer un peu ?

— T'inquiète, Jacky, on y va !

Le moment est venu de mettre les voiles. Je trouve le moyen de dissoudre le rassemblement chahuteur et indiscipliné de nos amis agglutinés sur la place en face du Chiquito :

— Hé, Claude ! On va chercher le matos, on se retrouve au Grand Parc.

— Je devais pas venir avec vous pour filer un coup de main ?

— Non, toi, tu les bouges de là, lui dis-je en désignant le rassemblement sur la place.

Bingo ! Lorsque Claude annonce à grands cris qu'il est temps de changer d'air, personne ne bronche et la place se vide instantanément. Jacky reprend quelques couleurs et en profite pour nous présenter l'addition, qu'il devra finalement rajouter à notre ardoise : « Désolé, Jacky, on n'a pas un rond. » De retour de sa boucherie, après avoir refourgué trois côtelettes d'agneau à une cliente de passage, et sur le point d'écluser son troisième demi de la matinée, Pat le Boucher prend

une dernière fois Benoît par les épaules :

— On va faire quelque chose de vous, les Punks...

— Oui, Pat.

— Bonne chance pour ce soir !

— Merci, Pat.

En route pour le local. Cathy et Jean-Pierre nous attendent sur place avec le matériel entreposé dans la cour, prêt à être chargé. Il ne nous reste plus qu'à le placer en bon ordre dans la fourgonnette louée à un pote pour la journée, comme s'il s'agissait d'un jeu de cubes : d'abord, les amplis sur les deux côtés, puis la batterie au milieu, les guitares, on cale le tout : « Merde ! la porte ne se ferme pas. » On recommence, cette fois c'est bon ; un coup d'œil dans le local pour voir si on n'a rien oublié : finito ! Sur le chemin du Grand Parc, petit détour chez Gaby Musique pour acheter des jacks et des cordes de rechange. Certains musiciens préfèrent jouer avec des cordes légèrement usagées, pas nous. Le son des cordes neuves donne plus d'attaque, claqué davantage. J'utilise d'ailleurs un jeu de cordes à un gros tirant pour ma basse afin d'obtenir un son net et dur. Une fois encore, Gaby se montre conciliant ; tout en nous reprochant gentiment d'être toujours fauchés, il note sur son carnet le montant des achats. Derniers encouragements d'usage – on va finir par croire qu'on part pour la guerre –, puis direction le Grand Parc. À l'intérieur de la salle des fêtes, face à l'endroit même où il n'y a pas si longtemps Joey Ramone nous balançait dans la gueule son cri de ralliement pour crétins épais, « Gabba Gabba Hey ! », première petite frayeur : la scène est immense. Habitué à jouer les uns sur les autres dans un local de dix mètres carrés, je n'ai pas besoin de regarder mes deux compères pour savoir ce qu'ils en pensent : sans chanteur pour occuper l'espace, il va falloir faire beaucoup de bruit pour pallier notre manque évident de jeu de scène. Ça tombe bien, le bruit, c'est notre spécialité. Mais trêve de rêverie, place à l'huile de coude. Benoît, le chef de chantier, lance la manœuvre :

— Bon, on les monte, ces amplis, oui ou merde ?

— MERDE !

Le Grand Claude, déjà passablement éméché, est peu enclin à se laisser donner des ordres.

— Ça commence bien ! dit le Schné en rigolant.

Trois autres groupes, dont Noir Désir, que nous connaissons pour avoir maintes fois croisé leur batteur et leur guitariste dans les bars de Bordeaux et avec lesquels nous avons sympathisé, participent au tremplin. Il va falloir négocier avec les deux formations restantes, les Misions et les Zec Flingo, de parfaits inconnus, la répartition de l'espace pour y entreposer notre matériel. Une nouvelle fois, la présence de Grand Claude dans notre équipe nous facilite grandement

la tâche :

— Bon toi. Oui, toi, le chevelu... tu vires ton ampli qu'on y colle le nôtre.

— Non, mais...

— Quoi ? J'ai pas entendu !

— ...

— Voilà, c'est mieux... T'as tout compris... Comme ça... Stop ! Touche plus à rien.

Un tremplin a peu de choses à voir avec un concert de rock and roll. Il s'apparente plutôt à une épreuve sportive où chaque groupe amène son équipe de supporters qui encouragent uniquement leur favori. Un jury, sorti tout droit d'une compétition de patinage artistique, décide du gagnant et des perdants, selon des critères subjectifs n'ayant souvent pas grand-chose à voir avec la musique. La formule un tantinet ridicule nous fait bien rire, mais nous ne sommes pas venus pour cracher dans la soupe. Nous allons sauter sur l'occasion pour leur montrer ce que nous savons faire, jouer à cent à l'heure volume au max, et leur mettre à tous une bonne fessée : NOUS SOMMES DES PUNKS, NOUS SOMMES EN COLÈRE ET ON LES EMMERDE ! C'est du moins ce dont on essaie de se convaincre une fois réunis tous les trois en backstage. La réalité est tout autre : on a la trouille, la trouille d'oublier les paroles, de péter une corde, de se planter au milieu d'un morceau, la liste est longue. Les punks ont la rage, mais n'en mènent pas large. Quelques bières plus tard, nous apprenons qu'un tirage au sort nous place en troisième position dans l'ordre de passage, juste avant Noir Désir. La tension monte.

— On est bien d'accord, dit Benoît. On annonce le premier morceau puis on enchaîne et on termine sur « Borstal Breakout ».

— Et on arrête la bibine, j'ajoute, ou on n'ira pas au bout.

Évidemment, mon conseil entre par une oreille et sort par l'autre. Avec Punky et Grand Claude dans les loges, difficile d'imposer le jus de pomme, aussi bon soit-il. J'attrape ma basse pour les premiers échauffements : se dégourdir les doigts, s'assouplir les poignets, se tonifier les avant-bras. Rituel que Benoît et moi accomplissons avant chaque répète. Le Schné, sûr de lui et de sa technique, reste imperturbable. Le premier groupe vient de terminer. Ses membres, apparemment peu satisfaits de leur prestation, pénètrent en pétard dans la salle où un buffet froid a été mis à notre disposition. Les insultes fusent. La tension monte encore d'un cran, où va-t-elle s'arrêter ?

Quelques années plus tard, en montant au braquage, j'éprouverai la même montée d'adrénaline : ce mélange de peur et d'excitation qu'il

faut apprendre à exploiter au mieux en temps réel, de l'émotion pure et dure en intraveineuse.

Maintenant, ça y est, c'est à nous. On se pointe à l'entrée, en attente. L'animateur de la soirée doit encore nous annoncer : LES CAMERA SILENS ! Benoît claque l'intro de « Semaine rouge »... *Here we go !* Sans doute conçue pour des représentations théâtrales, la salle a la particularité d'avoir été construite de manière à ce que public et artistes soient séparés par une fosse béante. Quelques mois plus tard, Stiv Bators, ex-leader des Dead Boys et chanteur des Lords of the New Church, y chutera lourdement et se brisera une jambe. Même si ce gouffre insolite, peu conforme au bon déroulement d'un concert de rock and roll, nuit à l'ambiance, cela n'empêche en rien nos amis d'occuper le terrain face à la scène, et d'assurer le spectacle en pogotant frénétiquement. L'atmosphère est électrique. Par contre, l'acoustique sur scène me fait penser à une gigantesque bouillabaisse sonore dans laquelle je peine à me repérer.

Heureusement, la frappe du Schné, sèche et précise, dépasse en décibels la cacophonie des enceintes retour, et devient la seule référence audible dans cette bouillie de sons assourdissante. Si les babas cool du jury entendent la même chose que moi, ils doivent regretter amèrement leurs boules Quiès. Malgré ces problèmes techniques et un jeu de scène sans doute trop statique, l'ensemble bien rodé par des heures de répétitions est plutôt convaincant. Tout semble donc se dérouler pour le mieux jusqu'au fatidique « Borstal Breakout », reprise de Sham 69, qui doit clore en apothéose notre prestation. Dernier refrain puis le final.

Notre premier concert est bouclé. Comme prévu, le Schné et moi quittons la scène sans même nous faire un signe.

— Ça s'est plutôt bien passé, me lance notre batteur en épongeant son front en sueur.

— À part le son moisi dans les retours... nickel ! Mais il est où, Benoît ?

— C'est pas sa guitare que j'entends, là ?

— Non, c'est pas vrai, mais qu'est-ce qu'il branle ?

Benoît déboule avec fracas dans les loges quelques secondes après avec les mêmes envies de meurtre que Jack Nicholson dans *Shining* :

— Mais qu'est-ce que vous avez foutu, bordel de merde ?

— On ne devait pas se tirer après « Borstal Breakout » ?

Je n'en suis plus vraiment certain.

— C'est bien ce qu'on avait convenu, dit le Schné.

— Pas du tout ! Je suis resté planté comme un con au milieu de la scène, alors qu'on devait enchaîner sur... sur... Et merde, vous en êtes sûrs ?

Plutôt comique, le malentendu nous permet d'évacuer à l'instant la

tension accumulée ces dernières semaines, il ne sera que le premier d'une longue liste de bourdes à mettre sur le compte des uns et des autres lors de nos concerts. Au milieu des rires, Grand Claude entoure de ses bras protecteurs un Benoît grognon et le cajole comme seul un ami sait le faire : « Te bile pas, Benoît, tu nous auras au moins bien fait marrer. »

Pour la première fois depuis nos débuts, nous pouvons envisager l'avenir avec un peu d'optimisme. Le public a bien réagi et le jury finit par nous accorder la seconde place, réservant la première à Noir Désir. Ces derniers, dont le style se situe quelque part entre les Doors et le Gun Club, nous céderons le prix, leur chanteur décidant subitement de quitter le groupe, il reviendra par la suite sur sa décision et Noir Désir fera la carrière que tout le monde connaît. Nous devons donc à Bertrand Cantat ces huit jours d'enregistrement offerts dans le superbe studio du Manoir, où nous mettrons en boîte, deux années plus tard, notre premier album, *Réalité*.

### *Sex and Drugs and Rock and Roll*

*Sex and drugs and rock and roll  
Is all my brain and body need  
Sex and drugs and rock and roll  
Are very good indeed<sup>8</sup>*

La première fois où j'ai touché à l'héroïne, je devais avoir dix-huit ans et le cerveau aux abonnés absents. Je traînais mes savates du côté de la Chevière, une boîte tenue par Paluche, auquel les rumeurs prêtaient un passé de barbouze au sein du SAC<sup>9</sup>. L'endroit engloutissait toutes les nuits la crème de la crème des tribus urbaines, agrémentée d'un panachage sulfureux de voyous, trafiquants de drogue, légionnaires en permission ou en cavale. C'est à la Chèvre, comme certains la nomment parfois, que j'ai rencontré pour la première fois Grand Claude, mon ami, mon frère. Quasiment à la rue, j'avais atterri pour quelques semaines chez un pote dont le frangin dealait de la poudre. Un soir, on m'a posé la question : « Tu veux tourner ? – Oui, pourquoi pas... » Le commencement de la fin.

— Gilles, on sonne, tu ouvres ou quoi ? me lance Didier de la cuisine.

— Hein ? Ah... Ouais... Je vais voir.

« Punk and Disorderly » sonne à fond sur la platine du salon. Je m'approche de la fenêtre, attrapant au passage les clés posées sur la

table, puis jette un coup d'œil en bas.

— Qui c'est ? demande Didier.

— C'est bon, c'est un client.

— Jette-lui les clés.

Voyou converti au punk sur le tard, Didier pourrait se résumer en une devise : « Sexe, drogue et rock and roll ». Son appartement sur les boulevards, à deux pas du parc Lescure, est non seulement un supermarché de la came, mais aussi le théâtre de fêtes mémorables se prolongeant jusqu'au petit matin. Dans la cuisine, les fêtards occupent le terrain à côté du frigo à bières, les plus défoncés piquent du nez devant la télé. Dans les chambres se retrouvent les couples d'un soir à la recherche d'un peu d'intimité. Notre insouciance est encore belle à voir, le cauchemar, lui, viendra plus tard. C'est en 1981, lors d'un concert des Clash au palais des sports de Bordeaux, alors que Camera Silens vient de se former, que je fais sa connaissance par l'intermédiaire des frères Boisson. Ayant eu la même adolescence difficile, tous les deux délinquants bien avant d'avoir atteint l'âge de raison, nous n'allons pas tarder à nous lier d'amitié pour rapidement devenir inséparables. C'est au retour d'un voyage éclair à Londres, où j'ai initié Didier au renouveau punk, que je m'installe définitivement dans la piaule qu'il partage avec la belle Évelyne, de laquelle il est plus ou moins séparé. Cependant, depuis quelques semaines, et ce malgré les avertissements répétés de nos proches amis, le piège à cons qui nous était tendu par la dope s'est lentement refermé. Nous sommes passés de la consommation occasionnelle et festive à la surmultipliée, de la légitime défonce à la défonce à outrance. Tombés la tête la première dans le cercle vicieux de la dépendance à la blanche, nous n'avons plus d'autre choix que d'en revendre si nous voulons en consommer sans modération. Mais pour l'instant, il ne s'agit encore que d'un business lucratif avec des horaires à respecter. Il est seize heures, le défilé commence.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Un demi pesé.

— Même les quarts sont pesés, ici. T'as les sous ?

À quatre cents balles le demi, et en dépit d'une consommation effrénée, je ne tarde pas au bout de quelques mois de deal à me faire un peu d'argent de poche. Fort de mon nouveau statut de punk à thunes, je fonce chez Gaby Musique m'acheter une Fender Precision. Le must pour les bassistes. Paul Simonon, des Clash, Jean-Jacques Burnel, des Stranglers, et feu Sid Vicious, des Sex Pistols, l'ont pratiquée avant moi, c'est donc une référence. Grand prince, j'efface également de quelques biftons malhonnêtement gagnés, l'ardoise accumulée au cours de ces derniers mois. Il était temps, Gaby commençait à tirer



salement la gueule. J'ai alors le privilège d'entrer dans le cercle très fermé des clients bons payeurs chez Gaby Musique, ce qui rehausse un chouia notre réputation dans le petit milieu des musiciens bordelais : « Tu vois Gaby, fallait pas t'en faire, Camera Silens paie toujours ses dettes. » Je négocie enfin, avec les Lieutenants du désordre, groupe punk sévissant à Gradignan, dans la banlieue bordelaise, l'achat d'un Ampeg SVT de 200 watts, sans concurrent sur le marché, que je paie cash. Me voilà équipé comme un pro pour les concerts à venir. Côté santé, c'est nettement moins glorieux. Déjeuner le matin d'une cuillère à soupe d'héroïne, même coupée avec du lait en poudre, ce n'est pas exactement le plan de remise en forme auquel nous devons nous soumettre, Didier et moi, si nous voulons vivre encore quelques années. Nous en sommes conscients. Notre état se dégrade de jour en jour, et vendre du poison gangrène l'amitié et la santé de nos potes. Grand Claude et le Schné, pourtant loin de notre consommation journalière, sont dans une situation limite. Benoît, quant à lui, a purement et simplement déserté l'appartement et son absence en dit long sur son état d'esprit. Une solution radicale s'impose, Didier a une idée :

— Une de mes amies a une baraque dans les Landes, on se casse décrocher là-bas.

— En pleine cambrousse ?

Je suis effrayé à l'idée de me retrouver malade au milieu de nulle part.

— T'as une meilleure idée ? Si on reste ici, on n'y arrivera jamais.

— D'accord, mais on passe voir un toubib avant, qu'il nous prescrive de quoi dormir.

— *Natürlich*. On se casse demain matin, alors.

Il fait encore nuit lorsque Didier et moi grimpons dans la Renault 30 aux allures de corbillard, le moral dans les chaussettes, comme si nous partions pour le bain ou pire encore. Fanny, l'amie pleine de bonne volonté et prête à tout pour sortir Didier de la merde, prend le volant. Nous voilà partis pour les Landes : à n'en pas douter, deux heures de voyage vers un tas de problèmes. Au bout de quelques kilomètres à peine, les premières sueurs froides pointent le bout de leur nez. Nous nous arrêtons devant une pharmacie pour y acheter de quoi endormir un éléphant. Retour sur la route. Fanny entame alors un long monologue sur sa vie et sur ses déboires pendant que l'autoradio crache une musique insipide, un ronronnement qui, avec l'aide du Tranxene 10 mg avalé plus tôt, finit par nous endormir pour de bon. À Baudignan, nous quittons la départementale 59 pour enfile une route de campagne, puis après dix bonnes minutes sur un chemin de terre, réveil en sursaut. Fanny, nous annonce enfin la fin du périple : « Et voilà ! Elle est pas belle, ma maison ? » La bâtisse, franchement

délabrée, aux deux fenêtres semblables à des yeux malveillants, me fait penser à un masque de carnaval destiné à effrayer les enfants.

— Elle est sinistre, je réponds, de mauvais poil. On dirait la maison Usher.

— La quoi ?

— *La Chute de la maison Usher*... Edgar Allan Poe...

— Ah oui ! Oh ! tu exagères.

— Tu as raison, celle-là, elle est bien pire.

Si l'extérieur, particulièrement lugubre, donne envie de faire demi-tour et de partir en courant, l'intérieur est encore moins réjouissant. En guise de bienvenue, un rat gros comme un lapin me passe entre les jambes avant d'aller se réfugier derrière ce qui doit être une cuisinière, ou du moins ce qu'il en reste. Il faut croire que nous aimons la difficulté.

— Autant aller décrocher dans un cimetière, marmonne Didier.

— Oh, ne voyez pas tout en noir ! s'exclame Fanny.

Nous déchargeons péniblement provisions et sacs de couchage. Une fois que nous sommes installés, Fanny, dont la bonne humeur commence à nous porter sérieusement sur les nerfs, nous souhaite bon courage et ferme la porte à clé : « Au revoir les garçons, ne faites pas de bêtises, surtout ! » Elle repassera dans une semaine. Un seul regard échangé avec Didier me suffit pour comprendre que nous n'irons pas au terme de ce séjour. Un froid glacial et les premières nausées vont avoir raison de notre volonté de pacotille et, au matin, après une nuit sans dormir, nous décidons de nous barrer coûte que coûte de la maison des horreurs. Les deux seules fenêtres sont à l'étage. Nous enjambons la première et sautons sans difficulté, en n'oubliant pas d'emporter de quoi voler une voiture : une paire de ciseaux pour la portière et un domino pour les fils.

Nous trouvons le véhicule dans une rue aux abords d'un parc, pas loin de la place principale du village. Fort heureusement, Didier n'en est pas à sa première voiture fauchée, c'est même un professionnel. Après avoir arraché les fils, il branche son domino, le contact est mis. Cela n'a pris que quelques minutes. Reste maintenant à casser le neiman, ce que nous faisons, l'un avec les pieds, le dos en appui sur le siège passager, l'autre avec les bras. Le bruit assourdissant du neiman se brisant n'a apparemment pas réveillé les voisins. Tant mieux. En sueur, nous pénétrons dans la voiture, démarrage en douceur ; notre séjour de désintoxication n'aura duré que quelques heures. Le manque de volonté pour nous arracher à l'emprise de l'héroïne est proportionnel à l'énergie que nous déployons pour nous en procurer. Nous devenons incontrôlables.

Avant de partir, nous avons laissé, par prudence, la poudre chez un couple digne de confiance ; de retour à Bordeaux, nous fonçons

directement chez eux. Nos deux amis étant absents, ce qui devait arriver arriva... Sans plus réfléchir, nous descendons les escaliers quatre à quatre pour nous retrouver sur le parking face à la fenêtre donnant sur le salon. Je fais la courte échelle à Didier, il grimpe sur le balcon, brise une vitre, entre dans l'appartement. Après quelques minutes qui semblent interminables, il ressort avec la poudre. Malades comme des chiens, nous ne pensons plus qu'à nous shooter. Retour au bercail. L'accueil à la piaule est glacé. Dans les yeux de la belle Évelyne, des reproches, de la pitié. Nous sommes pitoyables, mais nous n'en avons que faire. Puis la délivrance. La montée fulgurante nous laisse scotchés sur notre chaise. Au bout d'un instant, comme si notre cerveau éparpillé dans toute la boîte crânienne retrouvait soudain sa forme initiale, nous comprenons l'ampleur des dégâts. Maintenant, il va falloir qu'on rende des comptes :

— Je les appelle ce soir, promet Didier. On s'excuse, on s'occupe des réparations... Et encore heureux qu'ils vivent au premier étage, sinon, c'est la porte qu'on aurait dû défoncer.

— Et Fanny ? Elle va être déçue.

— Même chose, on s'excuse. Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ?

— Qu'on arrête cette merde !

— C'est clair.

Durant cette période, Camera Silens ne reste pas inactif. Une première maquette est réalisée à Toulouse au studio Deltour. Quatre titres sont enregistrés en trois jours : « Semaine rouge », « Suicide », « Camera Silens » et « Squat ». Avec le soutien d'un influent fanzine de qualité, *On n'est pas des sauvages*, et quelques concerts pas trop mal ficelés, notre petite réputation franchit doucement les frontières de la région bordelaise. Patrice Blanc-Francard, producteur de l'émission d'Antenne 2 « Les Enfants du rock », nous sélectionne pour représenter la mouvance punk dans une émission spéciale sur Bordeaux. Nous enregistrons pour l'occasion un titre live, « Pour la gloire », et une interview à Eysines, dans la banlieue bordelaise. Puis, avec un concert en première partie des Irlandais The Outcasts, organisé par Rockotone à la salle des fêtes du Grand Parc, Camera Silens clôture un cycle plutôt positif.

À quel moment ça a merdé ? La sensation d'être allé trop loin, de ne plus avoir prise sur rien. Cela vient peu à peu, d'abord des avertissements sans frais, comme ces amis qui s'éloignent et ne cherchent plus à vous revoir. L'accident d'une vieille connaissance dont on a retrouvé le corps dans la Garonne aurait dû nous secouer, nous obliger à rectifier le tir pour qu'il ne soit pas mort en vain. Il avait tout juste vingt ans. Ou encore ce jour, lorsque j'aperçois le Schné en bas de chez nous, entre deux hommes dont le plus grand lui passe le bras

autour du cou, l'autre lui tient une main enfoncée dans le dos. Didier me fait un signe de la main sans équivoque : ils sont armés et tiennent notre ami en otage. Pas la peine d'avoir bac plus cinq pour comprendre que les deux ordures sont venues pour la poudre. À hauteur de la rue Judaïque, ils prennent à gauche, en direction du cours Clemenceau. Là, tout va très vite. Grand Claude, se rendant chez nous, se retrouve face à face avec le trio. S'apercevant immédiatement que son ami est en danger, il interpelle les deux lascars : « Lâchez-le ! » Sans attendre de réponse, il se précipite dans leur direction. Deux coups de feu. Les braqueurs accélèrent jusqu'à se mettre à courir, laissant le Schné pétrifié au milieu de la rue, et Grand Claude à ses pieds, allongé sur le sol. Arrivé sur place, stupéfié par la rapidité avec laquelle tout cela s'est passé, j'attrape la main de mon ami, la serrant de toutes mes forces : « T'en vas pas, Grand, garde les yeux ouverts. » La blessure au mollet ne saigne pas, d'après sa taille, la balle est d'un petit calibre, probablement du 22. Sur la poitrine, un peu de sang... Didier arrive en courant, puis repart aussitôt appeler les secours. Un attroupement se forme autour de notre ami, la circulation est coupée. Des coups de klaxon se font entendre. Le Schné, sous le choc, reste muet. De longues minutes à attendre, durant lesquelles je ne cesse de parler, puis la sirène, l'ambulance arrive : « C'est bon, Grand, ils sont là. » Les ambulanciers emmènent notre ami toujours conscient, avec une balle au mollet et une autre dans le buffet aux urgences de l'hôpital du Haut-Lévêque. À partir de ce jour, fidèle à son sens de la dérision, Grand Claude se fera appeler l'Immortel.

Désirant à tout prix décrocher, je m'éloigne de Didier et arrête de dealer. Quelques mois après, tout le réseau tombe dans les mains de la brigade des stupés de Bordeaux. Didier, son beau-frère, et un Français dont je ne soupçonnais même pas l'existence, marié à une Libanaise et combattant des milices chrétiennes au Liban, plus une bonne vingtaine de consommateurs, se retrouvent au commissariat central de Bordeaux, rue Castéja. Plusieurs centaines de grammes d'héroïne sont saisis. Le coup de filet fait la une de *Sud-Ouest*. Et puis, tout capote pour de bon lorsque le Schné disparaît sans laisser de traces. Camera Silens se retrouve sans batteur. La grande dégringolade semble ne pas vouloir prendre fin. Isolé, accro et sans une thune, je ne vais pas tenir bien longtemps.

Un après-midi de galère, je croise Nathalie place Gambetta. N'ayant toujours pas trouvé le courage d'arrêter la dope, j'attends un dealer supposé passer à quatre heures pétantes. Je n'ai pas le temps de me demander ce que cette jolie blonde, vêtue d'une jupe swing bleu fifties peut bien foutre au milieu de tous ces junkies, que Max, un ami commun, me présente à celle qui deviendra la mère de Loris. Souffrant

tous deux de la même solitude et étant dans la merde jusqu'au cou, nous allons faire équipe le temps d'un été pour une série de cambriolages aussi pathétiques que rocambolesques. Jusqu'au jour où, surpris par une patrouille de police en possession d'un pied-de-biche alors que je sors d'un immeuble dont la moitié des portes ont été forcées, je ne cherche même pas à fuir. Reçu comme une délivrance, le flag clair et net, comme un K.-O. foudroyant à la première reprise, met un terme à trois mois d'errance. Quarante-huit heures de garde à vue et quelques beignes plus tard, j'écope de trois mois de prison ferme, tout en restant inculpé pour d'autres affaires dont je nie ma participation en bloc. Nathalie, arrêtée en même temps que moi, ne passe que quelques jours à la maison d'arrêt pour femmes. J'ai pris soin de la blanchir : elle passait par là et nous nous connaissions à peine. Les flics se foutent bien de connaître la vérité, ce n'est qu'une histoire de junkie et ils ont un coupable. Nous ne retoucherons plus jamais à l'héroïne, mais il est déjà trop tard. Nous allons payer cher cette erreur de jeunesse.

### *Prison de Gradignan, septembre 1983*

« Allez, jambes écartées, penchez-vous en avant tête en bas... Toussez maintenant ! » À poil, devant une ribambelle de matons que la vue de mon trou de balle ne semble pas gêner outre mesure, j'obtempère en serrant les dents. Aucun doute, la dignité n'a pas sa place derrière les barreaux. Après m'avoir passé la main dans les cheveux, regardé sous les bras et derrière les oreilles, le zélé préposé à la fouille au corps m'ordonne de me rhabiller. Je jette rouleau de papier hygiénique, dentifrice, brosse à dents, savon, bol et couverts pêle-mêle dans la couverture posée au sol, j'y ajoute les draps propres, je referme la couverture, pose mon packaging sur l'épaule et me laisse guider jusqu'à l'ascenseur. Au troisième étage, le maton ouvre une grille, les cellules des arrivants se trouvent sur la droite. Des hurlements suivis de trois coups sourds viennent de la gauche. Un morceau de papier apparaît entre le mur et la porte du chauffage<sup>10</sup>. De nouveau trois coups et des hurlements. Le maton va aux infos. Un détenu réclame de l'aspirine pour une rage de dents. Il devra patienter. Cette fois, des cris de bête sauvage se font entendre.

Exténué, visiblement sur les nerfs, le surveillant ouvre la porte de ma cellule, m'invite à entrer : « Magnez-vous, on n'a pas que ça à faire ! Ah ! Et le dîner est servi. » La vue du plateau-repas, une purée de pois froide et un œuf qui sent le pourri, me donne envie de gerber ; il restera intact. Je m'assieds sur la chaise et observe les lieux. Deux lits superposés, des toilettes cassées, un lavabo qui fuit, un placard sans

étagères et une table. En face une fenêtre. Sur le mur crasseux, face à la table, est écrit « MORT AUX VACHES », « J'ENCULE LA JUSTICE » et « SEUL ENTRE 4 MURS ». Le prochain qui me parle de prisons cinq étoiles, je lui fous mon poing dans la gueule.

Construite au milieu des années soixante à sept kilomètres de Bordeaux, la maison d'arrêt de Gradignan ne détient pas, loin de là, le record d'insalubrité des prisons françaises. Largement devancée, en ce sens, par la prison des Baumettes à Marseille, la prison Saint-Michel à Toulouse, ou la prison Saint-Paul de Lyon-Perrache, elle n'en demeure pas moins surpeuplée et dans un état de décrépitude avancé. Graduche, comme ses pensionnaires l'appellent parfois, a depuis sa création abrité quelques grosses pointures du banditisme et autres prisonniers célèbres. François Besse, le « roi de l'évasion », y purgera une partie de sa peine de sept ans d'emprisonnement avant de se faire la belle en 1971. La prison lui doit d'ailleurs ses quatre miradors, puisque c'est à la suite d'une longue série d'évasions que l'administration pénitentiaire en décidera la construction. Illustre braqueur de bijoux, Bruno Sulak y sera également incarcéré en 1984, avant d'être détenu à Fleury-Mérogis, où il se tuera lors d'une tentative d'évasion. Pendant ma détention, il m'arrivera également de croiser François Korber. Moins connu du grand public, Korber, proche de Jacques Chaban-Delmas et jeune politicien promis à un grand avenir, se retrouve un soir, à sa permanence électorale, en compagnie d'un cadavre troué de balles. Sale affaire. Accusé de complicité de meurtre, il est condamné à quinze ans de réclusion criminelle. Celui que dans les coursives tout le monde surnomme l'Avocat bénéficie d'une excellente réputation parmi les détenus. Ses connaissances du domaine juridique en font un interlocuteur privilégié lorsqu'il s'agit de régler un conflit interne avec l'administration pénitentiaire. Il fondera plus tard l'association Robin des lois, destinée à défendre les droits des détenus.

Ma première semaine de sevrage au ballon va être rude. Sans la moindre poussière d'héroïne dans le sang, se réveiller devient un supplice, respirer une torture, ingurgiter des aliments solides mission impossible. Tous les organes de l'appareil digestif, de l'estomac aux intestins en passant par le foie, le pancréas et la vésicule biliaire, vont se plaindre à l'unisson et convertir mon existence en gigantesque nausée. Le goût et l'odorat sont altérés au point d'avoir l'impression d'évoluer toute la journée au milieu d'un champ de cadavres. Les douleurs aux reins vont s'intensifier jusqu'à en devenir insoutenables. Transféré au deuxième étage, le calvaire va durer une semaine. Matin et soir, l'infirmière, surnommée l'Adjudant, aidée d'un maton, aussi expressif qu'un porte-clés, organise la distribution de médocs au pas de course. Il faut faire vite.

D'abord, la fiole, blanchâtre, substance incertaine qui ferait passer du vinaigre pour un pétrus, puis les comprimés, qu'il faut avaler devant eux afin d'éviter les trafics : « Ouvrez la bouche... Vous avez bien tout avalé ? C'est bon, refermez... » Un pilonnage chimique, censé me donner un peu de répit et qui me plonge dans un état de somnolence perpétuelle, à l'image de ces légumes croisés à l'infirmerie bave aux lèvres. L'idée de me métamorphoser, peu à peu, en abruti complet m'est insupportable. Heureusement, Didier, incarcéré dans une cellule du troisième étage, ne tarde pas à donner signe de vie. Par l'intermédiaire du gameleur, il m'envoie radio, bite chauffante<sup>11</sup>, café et cigarettes, grand luxe pour un arrivant. Au bout d'une semaine, visite chez le médecin :

- Alors, comment vous sentez-vous ?
- Mal, mais je ne veux plus de vos cachets.
- Eh bien, c'est un bon départ !
- Tant mieux.
- Avez-vous des pensées... suicidaires ?
- Non.
- Parfait, pensez-vous encore à la drogue ?
- Je ne veux plus jamais en entendre parler.

## *Iñaki*

Oublié, le traitement abrutissant et ressenti comme une humiliation ! Je me sens d'attaque pour affronter la cage aux fauves : la cour de promenade.

Chaque jour, matin et après-midi, la population de deux étages descend dans l'une des deux cours, une heure durant. Pour prévenir d'éventuelles ambitions d'évasion, la combinaison étage, cours et heure varie chaque jour. Du proxénète au perceur de coffres, du simple voleur au meurtrier, toute la voyoucratie de la région est représentée. Les pauvres bougres tombés pour défaut de paiement de pension alimentaire côtoient les psychopathes analphabètes au casier judiciaire épais comme une pile de bottins. Une fois lâché dans l'arène : démerdez-vous ! Tant pis si vous risquez votre peau en voulant prendre un bol d'air. À Gradignan, plus vous montez dans les étages, plus votre affaire est sérieuse, le cinquième étage étant généralement réservé aux détenus lourdement condamnés et qui attendent d'être transférés. Au premier étage sont incarcérés les détenus pour délits de mœurs : prostitution, viol, pédophilie. Ceux-là sont isolés des autres prisonniers pour leur éviter un « accident fortuit » dont personne ne saurait rien et que personne n'aurait pu voir : « J'ai rien vu, chef ! J'avais le dos

tourné quand c'est arrivé, mais quelle poisse ! »

Lors d'une promenade avec le cinquième, je fais la connaissance d'Iñaki, beau-frère et ami de Didier. Originaire de Portugaise, ce petit Basque espagnol au regard malicieux, boule de nerfs plantée sur deux troncs d'arbre, s'est enfui en 1975 des geôles franquistes pour venir se réfugier en France. À cette époque, l'État espagnol en pleine transition est soupçonné par les secteurs indépendantistes d'avoir délibérément fermé les yeux sur le trafic d'héroïne. En 1989, un rapport du procureur de San Sébastian, Luis Navajas, met directement en cause la Guardia Civil d'Intxaurre, dont plusieurs officiers seraient impliqués dans un trafic de drogue. Le rapport sera classé sans suite, le but inavoué de ce « terrorisme d'État » étant de soumettre la jeunesse d'Euskal Herria.

En s'arrachant d'Espagne, Iñaki esquivait une première fois le piège de la dope, mais finit par tomber dedans une fois installé en France. Consommateur, il s'improvise trafiquant. Il sera condamné en appel à quatre années d'emprisonnement. Didier, tombé dans la même affaire, en prendra pour deux piges, le tribunal leur ayant accordé des circonstances atténuantes étant donné leur haut niveau d'addiction. La même volonté farouche d'enterrer notre dépendance à l'héroïne va resserrer nos liens. En attendant, assis sous l'un des miradors Besse, Iñaki me raconte le Pays basque, sa jeunesse à Bilbao et les listes d'attente, sans fin, pour intégrer l'organisation militaire indépendantiste ETA. Nous évoquons l'attentat de 1973, contre le successeur désigné de Franco, l'amiral Luis Carrero Blanco, qui battit ce jour-là le record du monde de saut en hauteur en voiture blindée. L'attentat, célébré en France et en Espagne comme une victoire sur le franquisme, inspira une chanson au groupe punk Soak, originaire de Pontevedra, en Galice :

*Carrero Blanco ministro naval  
Tenia un sueño, volar y volar  
Hasta que un día ETA militar  
Hizo su sueño una gran realidad  
Volo, volo, Carrero, volo  
Y hasta las nubes llego  
Ay, Carrero... !<sup>12</sup>*

Et l'héroïne, toujours elle, les ravages qu'elle commet parmi la jeunesse des faubourgs, de San Sébastian à Bilbao... L'organisation militaire a beau coller une balle dans le genou de nombreux trafiquants notoires, ou les exécuter purement et simplement, comme cet ancien footballeur de la Real Sociedad, José Antonio Santamaria, alias Tigre, ou cet homme d'affaires, José Manuel Olarte, alias Plomos, dont les



noms apparaissent dans le rapport Navajas, rien n'y fait. L'épidémie prend de l'ampleur, emportant avec elle une partie de la jeunesse d'Euskal Herria. En France, le constat n'est guère plus brillant : l'héroïne tue encore et encore. Ceux qui survivent seront rattrapés par le sida dans les prochaines années. À la fin de la promenade, avant que nous regagnions notre étage respectif, Iñaki me regarde droit dans les yeux et conclut : « Tou, yo y Didier, on no touche plou a cette merde de la vie, entendido ? »

Je suis condamné une deuxième fois par le tribunal correctionnel à six mois de prison : trois plus six égale neuf mois de prison ferme pour deux cambriolages, ils ne m'ont pas loupé. La mauvaise idée d'être entré par effraction chez un juge d'instruction a sans doute pesé dans la balance. Transféré au centre de détention pour jeunes afin d'y purger ma peine, je dépose, sans attendre, ma candidature pour un travail : « Alors, nous disposons d'une place disponible à l'atelier métallerie-feronnerie et d'une place d'auxiliaire, que choisissez-vous ? » Traduisez : ferrailleur ou gameleur ? Mon choix est fait : ce sera gameleur. Je pourrai manger à ma faim et reprendre la bonne dizaine de kilos perdus ces derniers mois. Élément non négligeable : la porte de ma cellule restera ouverte toute la journée et j'aurai droit à une douche chaque jour. Les postes d'auxiliaire étant normalement réservés aux détenus de confiance, le gradé paraît hésiter en observant mes tatouages.

- Vous avez déjà fait de la prison, Bertin ?
- Non, je suis primaire.
- Vous êtes incarcéré pour...
- ... vol avec effraction.
- J'aime mieux vous dire qu'à la moindre incartade, je vous replace en détention, nous nous sommes bien compris ?

Faire profil bas, telle a toujours été ma politique en détention, en garde à vue et dans la vie en général. Comme les grandes gueules finissent toujours par devenir des sacs à bourre-pif, inutile de faire le malin, d'autant plus lorsqu'on est incarcéré. Le quartier dans lequel j'ai été affecté est essentiellement composé de condamnés. La plupart d'entre eux bossent à la ferronnerie et à l'atelier de peinture artistique. Rien à voir avec l'ambiance tendue du deuxième étage de la « grande maison ». Les remises de peine pour bonne conduite prennent ici tout leur sens : avec cinq piges dans la musette, hors de question de se les faire sucrer pour des broutilles. Les journées défilent au ralenti, rythmées par les distributions de repas, les heures de promenade et les rondes incessantes des matons. Ce matin, distribution du courrier : je reçois des nouvelles de Benoît, que j'ai laissé dans la panade, mais qui n'a jamais baissé les bras. Camera Silens a trouvé un nouveau batteur

en la personne de Bruno Cornet, qui sévissait jusqu'à présent dans les Brigades. La place de bassiste est provisoirement occupée par Éric Ferrer, ancien des Ejects de Montpellier. Camera Silens sera sur scène pendant le festival Boulevard du rock en compagnie des Coronados, des Snipers, et des Parisiens d'Oberkampf. Cette lettre de mon ami me redonne du courage. Le concert nous sera dédié, à Didier et moi. Le mercredi est le jour des parloirs. Seule ma mère viendra me voir, mon vieux communiste de père, plongé dans l'incompréhension et sans doute effaré par la tournure des événements, refusera toujours de me visiter.

Noël en prison. L'arrivée des colis améliore sensiblement le quotidien des détenus. Le 25 au soir, la gamelle est en fête : dinde, frites et bûche. J'en deviendrais presque populaire. La trêve des confiseurs est interrompue abruptement par le désespoir d'un jeune gitan. En pleine nuit, quelques jours avant le Nouvel An, il décide d'en finir et se taille les veines à coups de rasoir. Branle-bas de combat dans les coursives jusqu'à l'arrivée des secours : quatre-vingts détenus frappant aux portes et hurlant à la mort comme une meute de loups face à la Grande Faucheuse ; puis, toute la nuit, les plaintes de ses frères de sang. Les gitans se soutiennent dans la mort comme dans la maladie et n'ont pas honte d'extérioriser leur détresse. Au petit matin, la porte s'ouvre. Face à moi, le surveillant-chef (trois barrettes blanches) : « Bertin, debout ! Vous avez du boulot ! » Pressé d'effacer toutes traces du suicide avant le début de la journée, le maton m'entraîne jusque devant la cellule. Quand nous ouvrons la porte, l'odeur de l'hémoglobine rance nous saute à la figure et m'oblige à reculer d'un pas. Hébété, je ne cache pas l'envie de vomir qui me prend par vagues et me retourne l'estomac. Même le maton, qui en a pourtant vu d'autres, se couvre le visage de la main. La quantité de sang recouvrant le sol et une bonne partie des murs ne laisse aucun doute quant à l'issue de cette tragédie. Le gitan doit être à la morgue à l'heure qu'il est. Originaire du Nord-Est de la France, sa grande famille, déjà prévenue, a probablement levé le camp et se trouve en route vers le Sud-Ouest. L'administration pénitentiaire peut craindre le pire si les gitans perdent leur sang-froid. D'une pâleur cireuse, comme s'il s'était lui-même vidé de son sang, le maton me tend deux poches en plastique que j'enfile et fixe tant bien que mal sur mes chaussures. À l'aide d'une pelle, je ramasse le sang caillé qui jonche le sol, le sale boulot commence, « Putain, mais quel con ! Pourquoi j'ai pas choisi ferrailleur... »

À peine sorti de taule, à l'été 1984, je deviens « hurleur en chef » au sein du groupe. Éric prend la place vacante de bassiste, Bruno remplacera le Schné à la batterie. Avec Benoît, fidèle à sa guitare, notre première interview à quatre...

Le regard dissimulé derrière une paire de lunettes de soleil, chemise à jabot, costard cintré noir, le journaliste dandy se demande si ce rendez-vous avec Camera Silens était finalement une bonne idée. Alcool, tabac et saucisson, clientèle de prolétaires avinés accoudés au comptoir, Doc Martens et jeans troués au baby-foot, cette rencontre avec de soi-disant musiciens punk et leur bande au Chiquito pue le traquenard à vingt bornes. Recroquevillé sur sa chaise, la tête comme une girouette en pleine tramontane, si seulement il pouvait disparaître d'un claquement de doigts et oublier cette interview chez les fous : « Ils vont finir par me dépouiller, ces abrutis ! » Assis en face de lui, Benoît a beau essayer de détendre l'atmosphère – une blague pourrave sur sa nouvelle boule à zéro – difficile de lui faire oublier que Punky lui a déjà taxé son paquet de cigarettes et que P'tit David l'a menacé d'une serpette de jardinier. Il est nerveux, ça se comprend. « Rends-lui son paquet, Punky... David, va jouer ailleurs » Grand Claude remet un peu d'ordre. Le sosie de Nick Cave, pas mécontent de retrouver ses tiges, décide d'en finir au plus vite et pose sa première question : « Qu'est-ce que cela signifie d'être punk aujourd'hui ? » Fallait oser. Autant nous demander poliment : « Ça vous fait quoi d'être une bande de ringards ? » Nous choisissons d'en rire, en lui demandant malgré tout de ne pas trop insister sur le sujet. De plus en plus pâle, le type a pourtant du mérite ; d'autres que lui seraient partis en courant. Attentif, Benoît décide de lui filer un coup de main et change de conversation : « J'aime bien tes bottines ? Vraiment très classe ! » Étrange remarque venant de quelqu'un qui porte des Doc Martens à bout renforcé par une coque en acier, mais, visiblement requinqué par ce compliment inattendu, le journaliste se ressaisit et nous explique qu'il est envoyé par le fanzine *On n'est pas des sauvages* – ceux-là, on les connaît, ils font un sacré boulot. Il ajoute que s'il a accepté de venir c'est uniquement par passion, qu'il n'était pas obligé, qu'il apprécie notre travail. Pour finir, il nous laisse entendre que si, dans la mesure du possible, il pouvait faire son job sans risquer de se faire égorger, ça ne serait pas plus mal. Silence gêné. Un ange passe, voire deux, le temps d'aller pisser et de revenir. Et après avoir rendu un peu d'ordre dans ses papiers, il nous demande si nous sommes prêts. Cette fois c'est la bonne.

À la fois écrivain, journaliste et musicien, Patrick Scarzello sera l'un

des rares à saisir les approximations de notre discours anarcho-bordélique trempé dans du gros rouge qui tache. Du lumpenprolétariat à la bande à Baader. De l'esprit de la mouvance skinheads dans l'Angleterre de 1969 jusqu'à sa dérive fascisante des années quatre-vingt. Néo-punk, rocksteady, anarchie, bière, baston et prison, pas facile d'y voir clair dans ce méli-mélo énervé. Nous mélangeons les concepts, avant de les passer par la tritureuse et d'en faire des chansons. Ce qui caractérise Camera Silens tient en trois mots ; colère, urgence, et authenticité. Chaud devant, faites place aux punks, cassez-vous, les bouffons ! Aucune envie d'être des virtuoses. Peut-on imaginer une seconde que Jimmy Pursey, le roi prolo, puisse faire des vocalises avant de se lancer dans l'arène aux crânes rasés ? Les petit-bourgeois branchouillards et leurs déguisements pathétiques nous sortent par les trous de nez. Nous n'allons pas tarder à jeter nos sapes de punks pour ne garder que l'essentiel : nos tatouages sur la tronche. Le contingent de fous furieux qui nous suit à chaque concert pourrait très bien monter sur scène et jouer à notre place, personne ne s'en rendrait compte. Nous parlons le même langage. Nous sommes du même côté.

Cinq cafés, un paquet de dopes et demi, deux plombs chrono d'interview, et le bonhomme en redemande, pas nous : « Allez... Arrête avec tes cafés et viens boire une mousse, ça te détendra. » D'habitude si méfiant avec tout ce qui peut ressembler de près ou de loin à un journaliste, je suis bien obligé de reconnaître que celui-là en a dans le ventre. Derrière cette apparente timidité et ce look improbable d'aristocrate anglais se cache un authentique passionné de musique et un véritable stakhanoviste du rock and roll. Pas dupe, Grand Claude vire tous ceux qui tentent encore de lui taxer une dope ou des thunes : « Le premier qui le touche, je lui fais bouffer ses bollocks ! » Si le grand teigneux le prend sous son aile, il peut être tranquille, plus personne ne viendra lui casser les bûmes dans les concerts. Scarzello s'en souviendra et lui rendra un hommage poignant dans la pachydermique encyclopédie de quatre cent soixante pages, *Bordeaux Rock(s)*, écrite sous la direction de Denis Fouquet. Quelques années auparavant, il lui consacrait également une chanson intitulée « Le dernier des tailleurs de pierre », sortie sur l'album de Scarzello & Lys, *De bon matin en robe du soir...*

Grand moment d'improvisation, la séance photo qui suit avec les nouveaux membres du groupe restera dans les annales sous la mention « Le ridicule ne tue pas, mais presque ». N'ayant été prévenu qu'au dernier moment, j'ai déboulé à l'interview affublé d'un survêtement Tacchini vert petit pois ; un must parmi les voyous du cinquième étage de la maison d'arrêt, mais complètement déplacé pour un groupe de

rock and roll, aussi punk soit-il. Benoît, tout en jean, crâne rasé et Doc Martens, a l'air complètement navré :

— T'aurais quand même pu trouver autre chose à te foutre qu'un pyjama, merde !

— C'est pas un pyjama, c'est un survêt, et j'ai pas eu le temps de me changer.

— Tu fais du sport, maintenant ? Première nouvelle...

— Oh, ta gueule ! Occupe-toi plutôt de la brosse à chiottes sur la tête du nouveau.

— C'est vrai, ça, ma Brunette ! Faudra passer chez le coiffeur, mon p'tit lapin. Tu sais où on va la semaine prochaine ? À Orléans...

— Rien à secouer, je vais pas raser ma crête. Et tu peux dire au grand fourbe de chanteur que la brosse à chiottes, elle l'emmerde !

— Je t'aime aussi, mon Bruno.

— Pareil pour moi, enfoiré !

C'est donc dans la bonne humeur que Jean-Marc, intronisé manager pendant mon passage en prison, essaie tant bien que mal de nous tirer le portrait. Un vrai défi, même pour cet anarchiste fouteur de merde notoire, qui débute dans le management de cinglés en tout genre (il deviendra plus tard le manager de Noir Désir, autre belle bande de tarés, mais le talent en plus). Désormais totalement détendu, comme s'il venait de se fumer une barrette de double zéro à lui tout seul, Scarzello observe la scène en se marrant. D'abord les nouveaux : à droite, Bruno, le batteur, grand escogriffe avec une crête blonde, qui ne semble pas encore avoir tout à fait digéré la comparaison entre sa tignasse et l'objet destiné à nettoyer le fond des toilettes ; à gauche, Éric, petit bassiste énervé, toujours en train de raconter des conneries ; au milieu, Benoît et moi, bras croisés. « Attention ! Ne souriez surtout pas... Benoît, desserre quand même un peu les fesses, t'as l'air vraiment constipé, là... voilà... On ne bouge plus... » Cette photo me suivra comme un cauchemar et encore aujourd'hui, la vue de ce survêtement de carnaval me donne de l'urticaire. Je me demande si Bruno aura la même réaction en revoyant sa coupe de tifs.

— À quelle heure on répète demain ? demande Éric.

— En fin d'après-midi. Le matin, je bosse.

— Tu bosses, toi ?

— Oui, enfin bon...

— J'en connais un qui va retourner en taule, ronchonne Benoît.

— Mais non, t'inquiète, je gère de A à Z.

*Je replonge*

Mais ces longues heures passées à ne rien faire entre deux répétitions me foutent autant les jetons que les dealers d'héro de la place Gambetta. Et au milieu de la tourmente, Nathalie m'apprend qu'elle

désire un enfant. « Quoi ? Mais on est même pas capable de prendre soin de l'un de l'autre. » Mes infidélités l'exaspèrent et l'on se déchire constamment : « Comment fonder une famille dans ces conditions ? » Rien à faire, elle s'entête : « Alors j'ai le choix entre faire ce que tu veux ou... faire ce que tu veux, c'est ça ? ». Le lendemain, j'avais choisi.

L'idée me vient le matin même : « Au lieu de s'emmerder à forcer des portes, pourquoi ne pas se laisser enfermer à l'intérieur des magasins ? » La plaisanterie, lancée entre deux croissants, fait mouche. Deux heures après, sous une chaleur accablante, nous sommes en route pour le Conforama de la Bastide, de l'autre côté du pont de pierre. Hier, interview et séance de photos, aujourd'hui, casse minable dans la banlieue bordelaise ; deux vies, deux personnalités, de quoi devenir schizophrène et péter les plombs pour de bon. *NO FUTURE !* Dans une bagnole volée, Didier et Iñaki, tous deux récemment sortis de prison, Patxi, ancien des Commandos autonomes anticapitalistes récemment parachuté à Bordeaux, et moi lançons l'opération casse-croûte. L'objectif : chourer une vingtaine de magnétoscopes dans une grande surface. Pas de quoi rivaliser avec le gang des postiches, mais il faut bien commencer par quelque chose. L'astuce consiste à se présenter une demi-heure avant la fermeture du magasin entre midi et deux, traîner jusqu'à ce que les haut-parleurs invitent les clients à quitter les lieux pour la pause déjeuner, trouver le moyen de se planquer, attendre le signal et passer à l'action.

— Qui rentre à l'intérieur et qui reste dehors ? demande Didier.

— On rentre à trois et Iñaki nous attend avec la voiture à la sortie de secours de l'autre côté de la rue, je réponds.

Déguisé pour l'occasion en monsieur Tout-le-Monde, jean, baskets et pull-over, ainsi qu'une paire de lunettes pour dissimuler un tatouage aux yeux, je pénètre le premier dans l'enceinte du magasin à la recherche d'un endroit où me cacher. Didier et Patxi me suivent, entrant séparément, quelques minutes après. Au dernier étage, les chambres à coucher. J'attends d'être seul et je me glisse sous un lit. Le speaker annonce la fermeture du magasin, les lumières s'éteignent, le plus difficile est fait. Je sors de ma cachette et me penche à la rambarde. Le vigile termine sa ronde et se dirige vers la sortie. Ça ne pouvait pas mieux se passer. Rendez-vous au rez-de-chaussée avec mes deux camarades. Dans le noir, je descends prudemment les escaliers, prêt à détalier si un détecteur de mouvements vient à me repérer. Au rayon hi-fi, les magnétoscopes sont bien là, mais je suis seul. Didier et Patxi n'ont pas été foutus de se planquer correctement et ont dû rejoindre Iñaki dans l'aile gauche du magasin. Je vais devoir me taper tout le boulot en solo. Première étape, éteindre l'alarme. Rien de plus facile, tous les appareils sont reliés entre eux par un câble, lui-même relié à un boîtier noir qui se trouve en haut sur la droite. Un simple

interrupteur On/Off. Le tour est joué. « Mais quelle bande de caves ! » Je fonce vers la sortie de secours, trébuche, manque de me casser la gueule avec deux appareils sur les bras. Je me rétablis tant bien que mal et reprends ma course. Au bout d'un couloir, à travers une petite fenêtre vitrée, j'aperçois mes trois compères hilares. Il n'y a pourtant pas de quoi se marrer. À chaque passage, les trois imbéciles qui me servent de complices m'encouragent en claquant des mains ; ce n'est plus un cambriolage, mais « Intervilles », il ne manque que Guy Lux et Simone Garnier pour compléter le tableau. Au bout d'une demi-heure, passée à descendre et à remonter l'escalier les bras chargés de magnétoscopes flambant neufs, tous les appareils se retrouvent entassés de chaque côté de la porte. En sueur, j'avertis mes compères : « Vous êtes prêts ? » Un coup d'œil dans la rue, ils me font signe que c'est bon. Je pousse la porte... DRIIIIIINNNNNNG ! L'alarme se déclenche. Rien d'anormal, c'était prévu. Plus personne ne rigole, il faut dégager et vite : « *¡ VAMOS ! DEPRISA... ¡ DEPRISA !* » Un à un, les magnétos sont chargés dans le coffre. Patxi, plus habitué à jouer du 9mm dans les rues de Bilbao, ne s'en sort pas trop mal pour son premier cambriolage. Démarrage en trombe, l'opération casse-croûte est un succès.

Iñaki, tout aussi à l'aise avec les militants politiques de la gauche *abertzale*<sup>14</sup> qu'avec les voyous croisés en taule, ira refourguer, dans la journée, le matos à Mimile, ancien du mitan installé à Mérignac. Avec plus de mille balles dans les fouilles, je vais peut-être enfin pouvoir aller m'acheter le blouson bombardier que je reluque depuis des semaines dans la vitrine de Chaparral, une boutique du centre-ville. Ce soir, répète avec Camera Silens. Le prochain concert est dans quelques semaines à peine. Les nouveaux doivent se familiariser avec notre maigre répertoire, et moi, apprendre à chanter.

Le festival Chaos en France réunit à Orléans les Trotskids, Reich Orgasm, Komintern Sect, les Collabos, les Kidnap, les Subkids et Camera Silens. Premier festival à proposer des groupes punk *oï!* <sup>15</sup> français, l'événement est à n'en pas douter une excellente et courageuse initiative. Cependant, entasser dans la salle du Baron, le 24 octobre 1984 au soir, plus de deux mille crânes rasés avec un service d'ordre composé de Hell's Angels locaux est un pari aussi risqué que d'organiser un barbecue dans une mine de charbon : coup de grisou assuré. À 9 heures, les portes s'ouvrent. À 10 heures, les Anges de l'enfer, grâce à une fouille au corps musclée, remplissent un sac-poubelle de cent litres d'armes blanches, bombes lacrymogènes, matraques, poings américains : de quoi passer une bonne soirée dans un esprit de franche camaraderie. Le premier groupe n'est pas encore monté sur scène qu'une première baston annonce le début des festivités. Sans attendre, Grand Claude, toujours aussi protecteur, se

place à côté de Bruno – le seul à arborer une crête dans cette multitude de têtes pelées – et ne le lâche plus de toute la soirée. La Palme d'or du courage revient aux Kidnapp, qui décident de jouer vaillamment leur morceau phare *No SS*, malgré la présence dans la salle d'un nombre significatif de skinheads d'extrême droite à l'origine des échauffourées du début de soirée. Jets de canettes, bras tendus, *sieg heil* et tout le toutim ; l'amicale de la Waffen SS, version camembert, s'est donné rendez-vous pour foutre la merde et nous allons être servis. Coup de bol, le dernier train pour Paris doit partir avant la fin du festival. Les Skins nostalgiques du III<sup>e</sup> Reich, tous originaires de la capitale, vont foutre le camp. Merci les gars, mais ne revenez plus jamais ! Dernier groupe à monter sur scène, Camera Silens peut jouer sans problème et tirer son épingle du jeu. Notre prestation est à la hauteur de l'événement : bourrinage en mode intensif, sans temps morts ni fioritures ; ce n'est pas une soirée pour les amateurs lyriques. Pour être franc, la poésie n'a jamais été notre point fort.

Le 3 février 1986, Nathalie accouche d'un joli petit bébé prénommé Loris. Un éphémère moment de bonheur pur dans cette vie de dingue. Mais ai-je atteint la maturité indispensable pour devenir père de famille ? La réponse est évidemment non. Je me trouve ballotté dans un tourbillon de folie dont je n'ai aucune envie de sortir. Nathalie m'en voudra à jamais pour cela. Le souvenir des petits yeux de Loris pétillant de plaisir alors que je le fais sauter dans mes bras à la maternité me poursuivra toute ma vie...

*Sur la route avec Camera Silens...  
pour la dernière fois*

ONE, TWO, THREE, FOUR ! La Mosrite ravageuse de Johnny entame l'intro de « Commando », le meilleur titre, à mon avis, jamais interprété par les Ramones. Un hymne burlesque à la gloire des GI, certainement suggéré au groupe new-yorkais par Mickey Mouse qui aurait abusé de colle à rustine. Deux phrases du refrain résumant, à elles seules, l'univers absurde des quatre frangins déjantés : *Sois gentil avec maman* et *Ne parle pas aux communistes*. À ce niveau, la crétinerie devient un art. Dans le fourgon qui nous emmène à Fumel, notre prochain concert, c'est l'ambiance des grands jours. Au milieu des amplis, Grand Claude se bat avec Punky, Jean-Marc les encourage, Éric et Bruno se foutent de la gueule de Benoît qui pisse dans une bouteille. Pris d'un soudain mal au crâne, je baisse le son de l'autoradio ; les Ramones la mettent en veilleuse. À l'intérieur de la



Mercedes T1 de location, ça pue la bière chaude et l'essence frelatée, quant au volume sonore, même sans musique, il frôle le tapage nocturne un soir de 14 Juillet en plein feu d'artifice. Du coin de l'œil, j'observe Didier au volant. Avec Camera Silens, c'est également lui le chauffeur. Il est plutôt nerveux, et ses yeux ne cessent d'aller et venir entre la route et le rétroviseur ; il faut dire qu'on a de quoi être inquiets.

— Tu vois quelque chose ?

— Non, répond-il en secouant la tête.

Les flics aux fesses après une série de braquages, le temps de l'insouciance semble révolu. Les membres du groupe ne se doutent de rien, mais comme ils l'apprendront à leurs dépens, cette fois, c'est du sérieux. Branchés 24 heures sur 24 sur les fréquences de la police grâce à un scanner, nous savons, Didier, Iñaki et moi, que les polices judiciaires de Nantes et de Bordeaux sont sur nos talons à la suite d'un braquage dans une bijouterie, complètement parti en sucette. Nous avons joué notre destin à pile ou face et nous avons perdu. Je ne suis pas certain qu'à ce moment-là j'en ai conscience. Il doit s'agir d'un jeu, comme lorsque nous étions enfants et que nous jouions aux gendarmes et aux voleurs. Tout cela est très excitant, mais quelque chose me dit qu'il va falloir passer à l'âge adulte à tout berzingue si je ne veux pas passer les dix prochaines années derrière les barreaux. Finie la rigolade.

Petite ville ouvrière du département de Lot-et-Garonne, Fumel abrite une imposante usine sidérurgique, ainsi qu'une scène rock hyperactive dont les Ablettes sont le groupe emblématique. Une épaisse fumée noire s'échappe d'une des grandes cheminées qui donnent à la ville un petit air industriel en parfait contraste avec les paysages bucoliques de cette région du Sud-Ouest. Comme d'habitude, nous sommes à la bourre et passablement bourrés. La balance, prévue à six heures, devrait être terminée, à cette heure, nous aurions déjà dû passer à table. Devant la salle des fêtes, plusieurs dizaines de personnes sont rassemblées, impossible de savoir si parmi elles se cache un flic, plusieurs, ou la foutue brigade au grand complet. Punky, le seul de l'équipe à être au courant, s'approche de moi, accompagné de Didier :

— Alors, qu'est-ce que ça dit ?

— Qu'est-ce que tu veux voir ? répond Punky. Y a trop de monde, ils peuvent être partout et nulle part.

— Si les flics sont là, annonce Didier, ils bougeront pas, ou c'est l'émeute assurée.

— Et s'ils avaient voulu vous lever, ils l'auraient déjà fait, renchérit Punky.

— Demain, on ferait quand même mieux de se réveiller à la fraîche,

j'ajoute. En attendant, on va aider les autres à décharger.

Le concert de ce soir est organisé par le collectif de soutien à un membre de la famille de Freddy Skouma, célèbre boxeur, champion d'Europe des super-welters, deux fois prétendant au titre mondial et originaire du coin. La femme et les enfants de cet homme, incarcéré à tort, se verront remettre la totalité de la recette du concert, et Freddy nous fera peut-être l'honneur d'y assister. Les cordes vocales en lambeaux, à cause de la fatigue ou de la tension accumulée ces derniers jours, je passe la dernière demi-heure avant de monter sur scène à sucer des pastilles Euphon. Mélangées à de la bière éventée, elles me laissent dans la bouche un arrière-goût pétrochimique des plus désagréable, mais seul le résultat compte. Nous sommes prêts. Benoît branche sa Gibson SG sur son Marshall et sans plus attendre balance l'intro de « Semaine rouge ». C'est parti pour ce qui devrait être mon dernier concert. Une fois sur scène, j'oublie tout. Plus rien à foutre des flics. Plus rien à foutre de la prison. Plus rien à foutre d'avoir délibérément choisi de fiche ma vie en l'air et plus rien à foutre des conséquences que cela pourrait avoir sur la vie de mes proches : mes parents, Nathalie, mon fils, à peine âgé de quelques jours, Camera Silens et tous nos potes. À cet instant, je ne pense qu'à donner le meilleur de moi-même, comme Benoît, comme Éric et Bruno. Ça frappe sec, ça gratte dur, ça mouline et ça hurle. Les gens sautent, rient et reprennent en chœur nos refrains : « CHACUN POUR SOI EN AVANT ! POUR LA GLOIRE... POUR LA GLOIRE... EH ! EH ! POUR LA GLOIRE ! »

Aucune trace de Freddy Skouma, ce soir, dans la salle, mais comme si la présence du boxeur était à ce point désirée, la fête se conclut par un splendide pugilat à quinze contre quinze. Comme au rugby, le ballon en moins. Ne me demandez pas pourquoi ni comment ça a commencé, plus personne ne s'en souvient. La seule chose que je me rappelle est la sensation de déjà-vu, comme une certaine lassitude, que j'ai eue en observant les apprentis pugilistes. Tous les concerts de Camera Silens finissent irrémédiablement en foire d'empoigne, ça commence à devenir pénible.

Comme prévu, le lendemain, Didier et moi allons humer la rosée du matin et tâter le terrain, et ce, malgré une gueule de bois plus violente encore qu'un crochet du droit au menton de notre ami Freddy. Le jour vient à peine de se lever, un léger brouillard envahit les rues de Fumel encore endormi. Nous descendons jusqu'au Lot en observant les immatriculations de chaque véhicule proche de l'hôtel. Une inspection de routine, ni l'un ni l'autre ne pensons réellement que les flics nous ont suivis jusqu'ici. Tout au bout de la rue déserte, un pont, au loin, le

Lot calme et paisible, en contrebas, quelques véhicules garés sur un parking de terre battue et une douzaine de personnes faisant le pied de grue. Comme si nous venions de mettre un coup de latte dans une fourmilière, les individus, soudainement affolés, s'agitent dans tous les sens et s'engouffrent dans les voitures garées à proximité. Le regard fixé sur l'horizon, comme s'il ne s'était rendu compte de rien, Didier m'interpelle, tranquillement, sans bouger d'un centimètre.

— T'as vu ça ?

— Si j'ai vu ? Mais c'est quoi, ces flics ?

— On a vu plus discret, ouais. Allez, demi-tour tranquille, on se casse.

— Et pour revenir ?

— Je réveille la nana avec qui j'ai passé la nuit, elle a une bagnole.

— Ça sert, d'être un don Juan.

— Tu l'as dit, bouffi.

Deux jours après, à six heures du matin, Jean-Marc dort encore avec sa femme et sa gamine. Soudain, une clameur, suivie d'un vacarme assourdissant : la porte de l'appartement vient de tomber sur le sol, faisant place à une horde de flics surexcités comme des taureaux lâchés dans l'arène. L'opération se répète à nos domiciles, au local, chez Benoît, Bruno et tant d'autres. Les flics ratissent large, tout le monde est embarqué *manu militari*, les parents, les grands-mères, les voisins, les enfants, il ne manque que les animaux domestiques. Quant à nous, il y a plus d'un mois que nous ne mettons plus les pieds chez nous et de notre planque, nous assistons avec résignation à la débandade. Ça devait arriver un jour ou l'autre. Alertés par le fait qu'à midi pile, heure à laquelle nous devons appeler chaque jour d'une cabine téléphonique, personne n'était joignable, nous avons fini par apprendre la nouvelle de la bouche d'une sœur, d'un frère ou d'un ami, je ne sais plus. Beaucoup se retrouvent en garde à vue sans réellement savoir pourquoi : des amis d'un soir, des connaissances qui ne se doutent de rien et pour lesquels le choc est plutôt rude. La plupart d'entre eux sont remis en liberté au bout de vingt-quatre heures. Les flics ne nous prennent pas vraiment au sérieux : des musiciens braqueurs, vous pensez bien, dans une semaine, l'affaire est pliée. Peu importe, après cinq ans de vie commune, un album, *Réalité*, enregistré avec les moyens du bord et des concerts dans toute la France, ma vie avec Camera Silens s'arrête là. Benoît accuse le coup, mais poursuit sa route. Avec la collaboration d'autres musiciens, mais toujours avec Éric et Bruno, il enregistre un deuxième album, *Rien qu'en traînant*, assez convaincant bien que différent du précédent. Puis, en 1988, alors qu'Iñaki, Didier et moi, en cavale depuis deux années, nous trouvons quelque part en France dans la préparation d'un énième braquage, l'aventure prend fin : Camera Silens appartient au passé.

## Le casse de la Brink's

Toulouse, « la plus espagnole des villes françaises », doit cette appellation aux milliers de républicains espagnols qui, de 1939 à 1975, prirent le chemin de l'exil vers la France. Les nombreux Basques et les non moins nombreux Catalans qui s'implantèrent dans la région toulousaine apportèrent leur langue, leur culture et leurs traditions, ainsi qu'une grande vitalité intellectuelle, artistique et un esprit combatif. Donc Toulouse, c'est aussi la ville des Sections carrément anti-Le Pen (SCALP), entre autres, et une région qui entretient, depuis un demi-siècle, des liens fraternels avec le mouvement anarchiste. Ayant quelques contacts sur place, Iñaki nous propose cette destination afin de mettre quelques kilomètres entre la police et nous. Patxi, notre compagnon de cavale rompu à l'exercice, puisque fugitif depuis plus de quinze ans, y a également des amis. La décision est prise, nous nous installons dans la Ville rose.

### *Fronton du Stadium, Toulouse, 1987*

La pelote en gomme rebondit sur le mur à gauche, prend de la vitesse, frappe le mur de face et file vers la droite selon un angle impossible. Ce bougre d'Iñaki, encore bien placé, la reprend de justesse, l'amortissant au passage avant qu'elle n'aille se perdre dans les gradins. La pelote vient s'écraser devant le fronton : le point est à eux. Ses longs cheveux noirs trempés de sueur, les mains sur les genoux pour reprendre sa respiration, Bob Marley, un grand Basque filiforme amateur de reggae, me lance le regard suppliant de celui qui ne va pas tarder à cracher ses poumons sur le bitume :

— *i Joder*<sup>16</sup> ! Je n'aurai pas dû fumer ce *porro*<sup>17</sup> avant de venir.

— *À ti, lo que te passa*<sup>18</sup>, c'est que tu joues mal, un point c'est tout, lui lance Iñaki en rigolant.

— Et toi t'as du cul, rétorque son *paisano*<sup>19</sup>, au bord de l'apoplexie.

— Non, nous, on joue bien, *bueno*<sup>20</sup>, moi, parce que Didier, il fout rien, on a gagné *y punto*<sup>21</sup> !

— Bon, on dégage ? je demande. Il y a des gens qui voudraient jouer aussi.

De vrais *pelotaris*, avec des avant-bras noueux de bûcherons canadiens, s'avancent pour occuper le fronton et commencent à

s'échauffer. Nous restons un moment à les observer. Le moindre coup de *pala*<sup>22</sup> renvoie la pelote pratiquement au fond du terrain. Les échanges se font à vingt mètres du mur à une vitesse progressive : plus la balle chauffe, plus ça va vite et loin. Près du mur, c'est quasiment du tac au tac. À toi, à moi, jusqu'à ce qu'un des joueurs assène à la balle de gomme un coup tellement violent et précis qu'elle en devient imparable et marque le point. Impressionnant de force et de technique.

— Ils n'ont pas dû rigoler en voyant jouer notre bande de poitrinaires ! je plaisante.

— *Son Vascos seguro*<sup>23</sup>, observe Iñaki.

— Ton pote aussi, et faudra l'coller sous perfusion si on veut qu'il survive, regarde-le.

— Celui-là ? C'est pas un Basque ! Il est moitié jamaïcain... *i No lo ves ? i Rasta de mierda*<sup>24</sup> !

— *i Te oído cabrón*<sup>25</sup> !

Nous rangeons pelotes et *palas* dans nos sacs et quittons les lieux en silence ; les muscles se sont refroidis et la fatigue se fait quelque peu sentir. En grimpant sur mon vélo, j'aperçois les silhouettes élancées de jeunes gens qui courent le long du petit chemin qui borde la Garonne, profitant ainsi des premiers rayons de soleil de l'année. Le printemps vient d'arriver et, avec lui, son cortège de joggeurs bariolés, tels des arlequins, dont l'esthétique laisse parfois à désirer. Plus d'une année déjà que nous sommes en cavale, et l'impression d'aller droit dans le mur est si nette que j'ai le sentiment d'assister à la préparation d'un suicide collectif dont je serais l'un des acteurs principaux. Impossible, dorénavant, de repousser la peur et la dépression qui se sont emparées de moi et ne vont plus jamais me quitter.

Sur le chemin du retour, je me remémore l'année qui vient de s'écouler, les premiers mois passés dans un appartement que nous partagions, Iñaki, Didier et moi, avec un étudiant en littérature, un Iranien sans papiers et une pianiste brésilienne. Un piano droit, appartenant à cette dernière, était d'ailleurs installé dans une des chambres. Elle n'en jouait que très rarement, par pudeur sans doute. L'étudiant, propriétaire des lieux, était un grand garçon extraverti, au rire facile et à la bonne humeur contagieuse, coiffé d'épais cheveux noirs frisés dans le plus pur style afro. Avec lui, j'ai appris l'existence de Dostoïevski, dont il me parlait avec enthousiasme, mais que je n'allais lire que vingt ans plus tard, sur les conseils de Cecilia. L'appartement était un lieu de solidarité et de chaleur où se retrouvaient des gens venant de tous les horizons dans une situation d'urgence relative pour certains ou d'urgence absolue comme cela était notre cas. Nous y sommes restés quelques mois, sans trop savoir quoi faire, avant de tenter notre chance, d'abord à Barcelone puis à Valence, en Espagne.

Nous avons alors passée la frontière à pied, empruntant un petit chemin qui nous amènerait de Latour-de-Carol jusqu'à Puigcerdà, évitant le poste-frontière de Bourg-Madame, avec comme seuls bagages deux revolvers calibre 38, un 357 magnum court et un scanner nous permettant d'écouter les fréquences de la police.

En pleine transition démocratique, l'Espagne était, au milieu des années quatre-vingt, en proie à l'insécurité urbaine, au chômage et aux inégalités sociales. À peine quelques semaines nous ont suffi pour comprendre que notre espérance de vie, dans un pays gangréné par la drogue et la violence, avec une police chauffée à blanc, ne dépasserait pas l'année en cours si nous persistions à nous y installer. *Deprisa Deprisa*<sup>26</sup>, le film de Carlos Saura que nous avons visionné en boucle des semaines auparavant et dont la bande-son nous accompagnait en ce début de cavale, reflétait parfaitement cette folie sociale de l'après-franquisme. Notre soif de liberté bien enfouie au fond de nos poches, il était plus sage de faire demi-tour. Après un court séjour en Espagne, nous voilà donc de nouveau sur le chemin de la Vignole en direction, cette fois, de Latour-de-Carol ; à l'horizon, un ciel truffé de nuages noirs annonçait la tempête.

### *Rien ne va plus !*

Les cheveux en bataille, les yeux noirs de colère, Patxi balance ses soixante kilos de nerfs à vif sur une jambe puis sur l'autre, reprend sa marche avant de s'arrêter de nouveau pour hurler son indignation : *¡ME CAGO EN DIOS! ¡ME CAGO EN LA GRAN PUTA!*<sup>27</sup> Le blasphème a dû s'entendre jusqu'à San Sébastian au moins. Monté dans les tours en moins de temps qu'il n'en faudrait à un missile sol-sol pour atteindre la capitale espagnole si on lui en confiait la manipulation, notre ami basque a tout l'air d'être un brin irrité :

— Je n'ai pas besoin qu'on me dise ce que j'ai à faire, encore moins qu'on me juge, j'assume mes actes et je suis parfaitement capable de faire mon autocritique...

— Ouais, mais bon... Tu connais Iñaki.

— Et tu ne sais pas ce qu'il m'a dit ? Si tu t'en vas, tu nous laisses ton flingue... *¿ ESTAMOS LOCOS O QUÉ ?*<sup>28</sup> Tu te rends compte de ce que ça m'a coûté, de le voler à un *picolet*<sup>29</sup> ?

J'imagine, mais la question n'est pas là.

— Te bile pas avec Iñaki, tu gardes ta ferraille, *y amigos para siempre*<sup>30</sup>, d'accord ?

L'accolade est brève, mais chaleureuse. Viscéralement réfractaire à toute forme d'autorité et de hiérarchie, Patxi est un type bien,

quelqu'un sur lequel il est facile de s'appuyer en cas de besoin, et son départ est le prélude à une longue remise en question. Le constat n'est guère brillant. Tout est allé trop vite, et de mon côté, je garde l'espoir de pouvoir recoller les morceaux d'une existence bousculée par le doute et les remords, de retrouver Loris et Nathalie et de recommencer une vie ailleurs. En prenant la décision de me retirer également, je ne crains absolument pas de perdre l'amitié qui m'unit à Didier et Iñaki. Nous sommes libres et responsables de nos actes, en aucun cas liés par un contrat. Ils me souhaitent bonne chance et nous en restons là. Pas besoin d'en dire plus.

Notre ambition, avec Nathalie, est de louer une place dans un marché de Girón, dans les Asturies, avec le peu d'argent que nous possédons et de vendre des fruits et légumes. Nous laisserons Loris à sa grand-mère maternelle, puis, une fois que nous serons installés, il nous rejoindra et nous pourrons recommencer de zéro. Gijón est une ville agréable et les Asturies une région magnifique entre mer et montagne, berceau du groupe rock Ilegales, dont la chanson « Tiempos Nuevos Tiempos Salvajes » résonne dans tous les bars où nous mettons les pieds. Après avoir loué un appartement dans la périphérie, nous allons bénéficier d'un court moment de répit, sans autre préoccupation que de parcourir la région, le plus souvent sous la pluie, en écoutant Brighton 64, Parálisis Permanente et Sinistro Total. Mais l'illusion ne dure que le temps d'un hiver particulièrement coriace, où une tempête de neige paralyse la région durant une semaine. Que pouvons-nous espérer dans une ville où nous ne connaissons personne, avec quelques centaines de francs pour tout pécule ? Une fois encore, la décision de revenir sur nos pas est prise en quelques minutes. Lorsqu'on a vingt ans, l'âge où l'audace, l'insouciance et le « grand n'importe quoi » forment un seul et même mot, les choses ne traînent jamais très longtemps.

Dans le petit salon de notre appartement à Bordeaux, Loris à quatre pattes s'adonne à son passe-temps favori : débarrasser minutieusement les étagères de tout ce que nous avons passé des heures à ranger. Livres et bibelots, projetés sur le sol, viennent tenir compagnie aux paires de chaussettes et autres sous-vêtements, préalablement éjectés des tiroirs de la commode. Pour la énième fois de la journée, je m'apprête à tout ramasser et à gronder gentiment la demi-porcif en couches-culottes qui se dispose à décamper vers la cuisine lorsque la sonnette asthmatique de la porte d'entrée se met à tousser, m'interrompant dans mon élan et faisant sursauter Nathalie.

— C'est les flics !

— Les flics ne sonnent pas. Ça doit être Punky, va voir, s'il te plaît.

— Oui, c'est lui... J'ouvre ?

— Bien sûr, on l'attendait, non ?

En apprenant mon retour à Bordeaux, Punky n'hésite pas une seconde, il prend contact avec moi et, me sachant, empêtré dans la mélasse, vient directement me chercher dans l'appartement que je partage provisoirement avec Nathalie. Toujours aussi roublard, maître dans l'art d'être là où on l'attend le moins, il vient de s'installer dans une ferme près de Toulouse avec sa compagne, Chris, et un couple d'amis. L'endroit est bien évidemment squatté, mais le propriétaire semble fermer les yeux. Autant vous dire que dans cette immense bâtisse entourée de champs et de bois, avec les premiers voisins à des kilomètres à la ronde, il n'est pas loin du paradis. Une fois encore, je dois me séparer de Loris et de Nathalie, ma présence ici ne fait qu'aggraver les choses, et je leur impose une situation plus que compromettante : si les flics nous trouvent à Bordeaux, sous le même toit, Nathalie n'échappera pas à un séjour en prison. Qu'advient-il alors de Loris ? Le moment n'est pas aux atermoiements ni aux pleurnichages stériles, il faut dégager et vite.

### *La vie champêtre*

Situé à une vingtaine de kilomètres de Toulouse, dans une petite commune de Haute-Garonne à la frontière du Gers, le squat, rebaptisé la Ferme, comprend une grande mesure sur deux étages, dont le toit et les chambres du haut sont en partie délabrés, et trois édifices moins importants, dont les deux plus éloignés seulement sont occupés. Au rez-de-chaussée de la maison principale, la grande cuisine équipée d'une cheminée et deux pièces aménagées en chambres à coucher ont résisté à l'abandon et aux intempéries et sont encore habitables. La porte d'entrée s'ouvre sur une parcelle de terrain protégée, sur sa droite, par un portail rouillé à deux battants, sur sa gauche, par une barrière en bois donnant sur un pigeonnier. En face, à dix mètres de la façade, s'étend un potager, délimité par un grillage, où poussent salades, concombres et tomates ainsi que des fraises qu'on se partage comme un butin. La porte par laquelle on accède à la propriété donne sur une petite route que nous sommes les seuls à emprunter, mis à part peut-être les gendarmes, lesquels de temps en temps viennent nous rendre une petite visite de courtoisie – le moment pour moi d'aller visiter les décombres de bois moisi du premier étage, infestés de crottes de rat et d'autres joyeusetés, en attendant qu'ils déguerpissent. Nichée en bord de route, la première maisonnette est occupée par un Bibi, un grand skinhead originaire du Gers, ancien boxeur, amateur de chasse et de vie au grand air, sa compagne, Axelle, jolie petite brune,



infirmière dans un hôpital du coin, et leur berger allemand, Doogy. Le Zort, un punk 100 % hardcore, champion de skateboard lorsqu'il n'est pas bourré, toujours coiffé d'un spike<sup>31</sup> qui lui donne l'air d'un hérisson, partage avec moi l'habitation juste à côté. Punky, quant à lui, est installé avec Chris et Chaos, leur grand loup blanc ramené du Mexique, dans une petite chambre de la demeure principale.

Reconverti dans l'organisation de concerts, Punky est alors en pleine préparation du second festival de Tournefeuille, qui va accueillir les Kambrones, Parabellum, La Souris déglinguée et les Decibelios de Barcelone. Après Londres et le Mexique, l'air pur de la campagne gersoise semble lui avoir insufflé une nouvelle énergie. Chris, petit bout de femme hyperactive au tempérament forgé par une vie de nomade, et lui donnent l'impression de pouvoir surmonter n'importe quelle situation et d'entraîner les autres dans leur élan. Largués sans papiers ni argent, au beau milieu de la chaîne montagneuse du Grand Caucase en Tchétchénie, ces deux-là auraient trouvé le moyen de survivre et de se créer un cercle d'amis.

Notre vie dans ce décor champêtre ressemble à celle de n'importe quel paysan du cru : s'occuper du jardin, nourrir les animaux, couper du bois, préparer la popote, astiquer, balayer, faire du feu, sans oublier de boire un canon, tout en fumant un joint de temps à autre. Les visites sont nombreuses : Tibère le biker, Kékète le sportif, Averell le collectionneur de BD ; c'est l'occasion de mettre un couvert de plus et d'improviser une petite soirée au coin du feu. À l'automne, la cueillette du psilocybe, champignon hallucinogène dont les vertus peuvent rendre un QI de 160 aussi idiot qu'une plaquette de beurre, devient l'activité la plus répandue parmi nos amis punks de la région gersoise. Le plus souvent chargé de l'expédition, Zort, le mycologue de la bande, embarque dans sa 505 cabossée la fine équipe responsable de la cueillette pour battre la campagne. Lorsqu'il pleut, ce qui est presque toujours le cas en cette saison, son spike solidifié à grand renfort de savon de Marseille lui retombe sur le museau à la manière d'un balai à frange mal essoré ; c'est pour lui l'occasion de se laver les douilles, sous les sarcasmes de Punky, à l'aide des plaques de savon accumulées sur son cuir chevelu le reste de l'année : « Pardon ? Le Zort se lave les cheveux ? Mais il a bouffé les champignons avant de les ramasser, ou quoi ? »

Durant l'hiver, les psilocybes, une fois séchés, sont consommés sans modération à l'occasion de fêtes dantesques où Punky finit régulièrement le cul dans la bassine de sangria, avant ou après un bœuf avec les quelques musiciens présents ; tout dépend du degré d'intoxication auquel il est parvenu. Pour ma part, je me contente de fumer des joints et d'écuser des bières en priant je ne sais quel dieu païen que la soirée ne s'achève pas par une visite inopinée de la

maréchaussée, après qu'un joyeux fêtard aura décidé de garer sa voiture chez un voisin, effectuant trois tonneaux pour réaliser la manœuvre. Les journées précédentes au festival de Tournefeuille, Punky, que tout le monde appelle ici Tonton Rosco, allusion au shérif de la série *Shérif, fais-moi peur*, redouble d'activité et distribue les ordres tel le général en chef d'une armée d'alcooliques débraillés en partance pour conquérir le monde du spectacle. La ferme devient son quartier général et son entourage est sommé d'obéir au doigt et à l'œil.

— Bon, cette nuit on placarde les affiches, il ne doit pas en rester une. Pigé ?!

— *Jawohl Herr Punky !*

Au fur et à mesure que l'événement se rapproche, son visage incarnat se teinte de rouge. Le jour du festival, il ressemble à une tomate ayant poussé sous le soleil de Tchernobyl, les veines temporales prêtes à éclater sous la pression des artères comme s'il nous avait chopé la maladie de Horton. Une journée de plus et il pète une durite.

Deux mille personnes assistent au mini-festival, qui se déroule dans la salle des fêtes de Tournefeuille. Pari gagné pour l'association Vomix (Punky et sa bande plus les Kambrones), qui a organisé l'événement. La parité punks-skinheads et la perspective de se frotter au service d'ordre de Thierry la Montagne, mécano chez Harley, et à son équipe de bikers, neutralisent toute velléité de violence de part et d'autre. Punky exulte. Le nombre de billets vendus et sa comptabilité importent moins que l'émotion qu'il ressent en voyant la masse de gens sauter durant le concert ; il y a mis ses tripes et il a réussi.

Les semaines qui suivent le festival, la routine reprend ses droits. Punky retrouve sa couleur de peau originelle et cesse de se prendre pour un officier de la Wehrmacht ; il redevient le fêtard que tout le monde connaît. L'été venu, je m'inscris dans une agence de travail temporaire sous un nom d'emprunt et un numéro de Sécurité sociale bidon. Le garde-manger communautaire est aussi vide que le képi d'un gendarme, il me faut bosser coûte que coûte. J'effectue une mission de trois semaines dans une boulangerie industrielle, temporairement fermée pour rénovation. Lorsque, après deux semaines de labeur intensif à tirer du câble électrique, l'usine se remet en marche, une odeur de pain frais embaume la chaîne de production, où nous procédons encore à de menus travaux. Dans ces moments, il m'arrive de penser que travailler dans cet endroit qui sent bon la brioche ne doit pas être si désagréable, qu'il m'est encore possible de changer de vie si j'arrive à me contenter de peu. Mais c'est compter sans ce chef d'équipe abruti au 51 qui ne perd jamais une occasion de me hurler dans les oreilles, tuant dans l'œuf une possible réconciliation de ma part avec le monde du travail ; de ce côté, au moins, les choses sont claires.

Le week-end, je pars à la pêche avec Bibi, notre voisin. Nous allons taquiner le goujon dans un étang non loin de la ferme qui fait partie d'une immense propriété dont le gardien nous laisse pêcher sans nous demander une thune. Là encore, la sérénité du décor peut me laisser croire qu'au fond la vie vaut la peine d'être vécue, mais je finis toujours par redescendre sur terre, pris de colère contre moi-même : « MAIS RÉAGIS BORDEL ! T'AS DIX ANS DE TAULE À TE FARCIR S'ILS T'ATTRAPENT ! » Je peux retourner le problème dans tous les sens, la solution passe toujours par retrouver Didier et Iñaki, et finir ce que nous avons commencé. Le risque de terminer ma course à l'intérieur d'un sac mortuaire, avec un trou dans la tête, se précise.

Le 19 juin 1987, l'organisation séparatiste basque ETA perpétue, à Barcelone, l'attentat le plus meurtrier de son histoire. Une voiture chargée de trente kilos d'ammonal et de cent litres d'essence, stationnée sur le parking du supermarché Hipercor, explose à quatre heures et demie, ce vendredi après-midi, blessant cinquante-cinq personnes et en tuant vingt et une.

En rejoignant mes deux compagnons, je cherche un moment pour me retrouver seul avec Iñaki afin qu'il me livre son opinion sur ce que je pense être une erreur tragique de l'organisation militaire. Comme il est en général peu disert sur son passé nationaliste, et l'ayant entendu traiter le charismatique Txomin Iturbe, pourtant considéré comme un dirigeant responsable, de *campesino inculto*<sup>32</sup>, je suis curieux de connaître sa position. Bien sûr, je ne m'attends pas à ce qu'il hurle de joie en criant *GORA ETA MILITAR*<sup>33</sup> !, la mort de vingt-et-un innocents ne réjouit personne. Mais la mort de Txomin Iturbe, en février de cette même année, n'a-t-elle pas précipité l'organisation dans une spirale jusqu'au-boutiste ? Quel gouvernement va accepter, dès lors, de dialoguer avec un appareil militaire capable de commanditer un tel massacre ? Comment réagira le peuple basque ? Toutes ces questions me turlupinent d'autant plus que cet attentat semble marquer la fin d'une époque où l'action révolutionnaire armée, qu'elle soit nationaliste ou internationaliste, perd de sa légitimité et qu'en aucun cas elle ne justifie la mort de vingt et une personnes. Sûr de lui, Iñaki me rappelle alors qu'il ne soutient plus aucune des actions d'ETA depuis longtemps et que nous sommes d'accord sur un point : cet attentat est un tournant dans la lutte du peuple basque pour l'autodétermination. L'unique certitude, après un tel désastre, est que la France et l'Espagne vont tout mettre en œuvre pour en finir avec la lutte armée, refuser toute négociation et annihiler tout espoir de trouver une solution politique au conflit. Il me rappelle également que la guerre sale est surtout le fait des services secrets espagnols et que le Bataillon basque espagnol ainsi que les divers GAL<sup>34</sup> sont, eux aussi,

responsables d'une soixantaine d'assassinats : l'heure n'est donc pas à l'auto-flagellation. Quant à l'opinion publique au Pays basque, il m'explique que dans des villages entièrement dévoués à la cause nationaliste, personne ne critiquera la stratégie de l'organisation militaire, le problème vient de Madrid, fin de la discussion. Sur ce dernier point, il se trompe partiellement puisque deux personnalités nationalistes de premier plan condamnent ouvertement l'attentat : Txema Montero, député européen pour Herri Batasuna, et Txomin Ziluaga, du parti communiste indépendantiste basque.

En concluant cette discussion avec mon ami, je me rends compte à quel point ma vision romantique de la lutte armée est puérile et dénuée de fondement politique. Le souvenir d'une conversation à propos du GAL tenue à Bordeaux, alors que Patxi se trouvait encore parmi nous et que des noms de petits truands bordelais circulaient dans le milieu comme étant des tueurs à la solde du GAL, me revient en mémoire. Nous envisagions, ni plus ni moins, de les flinguer, et nous l'aurions probablement fait si la police ne nous était pas tombée dessus, nous obligeant à partir en cavale. L'idée d'abattre un individu, aussi pourri soit-il, selon une simple rumeur, me paraît inconcevable maintenant. L'attentat de Barcelone aura au moins réussi à changer radicalement ma façon de voir le monde et ses problèmes, une vision moins manichéenne où n'existeront plus les gentils révolutionnaires héros du peuple, d'un côté, les méchants fascistes grands bourgeois, de l'autre. Renvoyer tout ce beau monde dos à dos, loin d'arranger les choses, me rend plus pessimiste encore : tout me paraît absurde. Dans la merde jusqu'au cou, je n'ai pas d'autre possibilité que de continuer ma route. Peu importe où cela me mènera.

### *Petit braqueur deviendra grand*

Le projet de s'en prendre au centre fort de la Brink's voit le jour au cours de cette période où je me trouve au plus bas moralement, physiquement et financièrement. Réussir un casse dont tout le monde se souviendra et obtenir assez de pognon pour filer en Amérique du Sud avec femme et enfant représente un challenge suffisamment important pour m'obliger à me ressaisir. Après avoir connu la vie au grand air, je ne supporte plus de passer mes journées à me ramollir le cerveau devant la télé en me roulant des joints. Se maintenir en forme devient une nécessité pour moi, mais également pour Didier et Iñaki. Tous les matins, nous enfourchons nos bicyclettes et nous allons devant le fronton juxtaposé au Stadium de Toulouse sur l'île du Grand-Ramier pour une partie de pelote basque acharnée. C'est une habitude

que nous avons prise à Bordeaux, où il nous arrivait même de jouer au petit matin après une nuit blanche passée à nous enfiler des gin-tonics dans les bars du cours de l'Yser. Je m'inscris dans une salle de gym, je fais de la musculation, et deux fois par semaine, je file m'entraîner à la boxe pieds-poings avec l'équipe sanglante de la ferme. Wilfrid, le professeur, fait partie de la bande de fêtards qui sévissait dans les concerts et les nuits rock and roll de Toulouse. Il m'arrive de croiser les gants avec Tintin, le tatoueur devenu archi-célèbre dont la dextérité avec les aiguilles, alors qu'il débutait dans le métier, était déjà patente. Avec le Zort, constamment en train de faire l'andouille, personne ne se prend vraiment au sérieux durant l'entraînement. Mais au fil des mois, je peux enchaîner un uppercut gauche-droite à la vitesse du son, je pèse 90 kg et, de ma vie, je n'ai jamais été aussi affûté.

Notre passé de toxicomanes enterré six pieds sous terre dans un coin de la cour de promenade à Gradignan va pourtant ressurgir de manière inattendue avec l'arrivée du sida en Europe. Cette saloperie, qui ne semblait s'en prendre qu'à une partie de la population homosexuelle aux États-Unis, débarque sur le Vieux Continent, touchant de plein fouet héroïnomanes et hémophiles. La presse s'empare de l'affaire et une véritable psychose s'installe parmi les populations concernées. Des illuminés évoquent un châtiment divin, un fléau de Dieu. Les pauvres hémophiles, qui n'ont rien demandé à personne, doivent être contents d'apprendre que le Tout-Puissant les place sur le même plan que les camés à l'héro. La stigmatisation peut commencer. Quatre années sans toucher à l'héroïne ne nous mettent pas à l'abri d'une éventuelle contamination. Nous envisageons de nous rendre à l'hôpital pour faire un test de dépistage, mais l'idée est vite abandonnée pour rester enfouie dans ce coin de notre cerveau où l'on entasse mauvais souvenirs et traumatismes insurmontables. Le sujet devient tabou, comme la frousse pour notre santé et celle de nos proches. L'acronyme de quatre lettres et les souffrances qu'il engendre ne sont plus jamais évoqués. En l'emportant sur l'héroïne, nous avons vaincu le diable en personne, plus rien ne devait entraver notre travail jusqu'à l'ouverture des coffres, le jour J.

Installée sur la grande table du salon, la maquette du centre fort de la Brink's, sur laquelle Didier, le maître d'œuvre, effectue les dernières retouches, est un véritable travail d'orfèvre. « *i Buen trabajo, coño*<sup>35</sup> ! », s'exclame Iñaki, comme chaque fois qu'il s'enthousiasme, ce qui n'arrive que très rarement. Construite en bois de balsa prédécoupé en planches de dimensions variées, elle repose sur un socle en contreplaqué. Tout le quartier, du boulevard des Suisses jusqu'au canal latéral de la Garonne, est ainsi représenté, rues et chemins soigneusement indiqués. L'objectif, un entrepôt sans autre signe

distinctif qu'une petite porte, fait face à un parking où se trouvent garés voitures et fourgons miniatures. Didier, précis et minutieux, pousse le zèle jusqu'à placer sur la droite, au bord du canal, arbres et arbustes qu'il aura dénichés dans je ne sais quelle boutique de modélisme.

— Tu n'en fais pas un peu de trop, là ?

— Laisse-le s'amuser, me dit Iñaki, de moins en moins enthousiaste et même un poil sur les nerfs.

J'en rajoute :

— T'as pas oublié les poissons rouges, au moins... pour le canal.

— Tu vas voir qu'il va finir par nous mettre des chèvres et des vaches, *me cago en...*

Rien à faire, c'est à peine si nos sarcasmes lui arrachent un demi-sourire. Il est dans son monde. La bricole, c'est son domaine, sa cinquième dimension à lui, un espace où il est le seul à pénétrer. Autodidacte, il est le technicien du groupe, celui qui est capable de réparer n'importe quel bidule électrique ou mécanique. Iñaki a beau faire le malin, mais quand la machine à laver tombe en panne, Didier te la répare. Le sèche-cheveux qui se dégingue ? Didier te le remet en marche. Besoin d'une voiture quatre portes six cylindres en V turbo injection pour s'arracher ? Didier te la dégote en moins de temps qu'il n'en faut pour énoncer toutes ses caractéristiques. Et puis, c'est mon pote, celui qui drague tout ce qui porte jupe et talons aiguille, si elles sont en pyjama et en pantoufles, ça marche aussi. C'est une obsession. Un jour, il me dit : « Tu sais comment je fais pour ne plus penser à l'héroïne ? Dès que l'idée me vient à l'esprit, je pense, aussi sec au temps perdu où je ne me suis pas fait de nanas... Et ça marche ! » Depuis que nous sommes en cavale, il a quand même perdu cette foutue manie de mettre la musique à fond dans la voiture pour attirer le regard des filles ; ça me rendait dingue : « Tu sais qu'on passe pour des abrutis, là ? Tu crois vraiment qu'une nana va se sentir attirée par un connard qui fout des coups d'accélérateur avec une musique de givrés à fond ? Cela le faisait rire, et je finissais toujours la tête dans la boîte à gants, pour ne pas avoir à subir le regard méprisant de ces dames. C'était le bon temps.

— Quand t'auras fini de jouer au jardinier, on pourra commencer...

— OK, OK... C'est bon, on y va, répond Didier en sursautant, comme s'il venait de se réveiller.

— Alors qu'est-ce qu'on a appris ? Didier, tu t'y colles ?

— Ouais.

— Alors vas-y, *joder* ! On va pas y passer la nuit !

— T'énerve pas, Che Guevara, je cherche mes notes. Voilà le topo... Les deux premiers employés se présentent devant la porte à 6 h 45. Ce sont eux qui ont les clés et qui ouvrent la boutique.

— Très perspicace, je pensais qu'ils traversaient les murs.  
— C'est pas toi qui étais pressé, Iñaki ? Alors ferme-la et laisse-moi finir.

— *No he dicho nada*<sup>36</sup>, continue...

— Merci. Les trois employés suivants arrivent entre 7 heures et 7 h 10. On suppose que ce sont eux qui vont se charger du premier fourgon. Entre 7 h 15 et 7 h 30, deux, voire trois employés se radinent pour embaucher. L'un d'eux, le propriétaire de la Citroën blanche emprunte systématiquement le chemin du Sang-de-Serp pour se rendre sur le parking. Les deux autres passent du côté du boulevard de Suisse qui donne directement sur la rue Ferdinand-Lassalle. 7 h 30, départ du fourgon qui, comme nous le savons, se rend au Crédit Agricole pour y prendre un paquet qui doit être les clés de la chambre forte. Entre 7 h 30 et 8 heures arrive le reste du personnel. Puis, entre 8 heures et 8 h 15, le fourgon blindé est de retour avec les clés des coffres. Ce qui se passe ensuite, on en a rien à foutre, on devrait être déjà à l'intérieur, au chaud.

— Reste à savoir comment.

— Une chose est sûre, il faut entrer avec les deux premiers, lance Iñaki.

— Et on fait quoi avec le fourgon qui part chercher les clés ? On reçoit les gars avec une cagoule sur la tête et on les laisse prendre le fourgon en leur souhaitant bon voyage ?

— Tu ne m'as pas compris. On les lève la veille au soir, on les cuisine toute la nuit, on rentre avec eux à 6 h 45, on se planque, on leur plante un flingue sur les couilles et on les laisse faire leur boulot.

— Problème ! On a trois employés qui vont se pointer pendant que les autres se préparent à sortir avec le fourgon blindé. S'ils ont le malheur de bosser dans la même salle que les deux premiers, on doit braquer tout le monde, le fourgon reste là, adieu les clés de la chambre forte.

— En supposant toujours que c'est bien ce qu'ils vont chercher, ajoute Didier, car on n'en est même pas certains.

— On a planqué pendant des semaines devant la banque, dit Iñaki. C'est toujours le même paquet et on n'a noté aucun transport de fonds avant qu'il revienne.

— D'accord, mais ça ne nous dit pas ce qu'on fait avec ces trois employés. S'ils se croisent avec les mecs du fourgon et nous dedans, c'est la Saint-Valentin.

— La quoi ? demande Iñaki.

— On s'en fout ! Ça va défourailler dans tous les sens. Mauvais plan.

— Faut les lever avant, et une fois le fourgon barré, tout le monde dedans, poursuit Didier.

— Barrage de police ?

— Gendarmerie, répond Iñaki. C'est mieux, plus sérieux.  
— Ça fait deux barrages, j'ajoute. Il y en a un qui passe par derrière, le chemin je sais pas quoi...

— Les deux premiers vivent seuls ?

— Non, en couple.

— Des enfants ?

— Non.

— *¡ Gracias a Dios<sup>37</sup> !*

— Tu crois en Dieu, toi ?

— Non, mais pas question de braquer des mômes.

— On récapitule, reprend Didier. Il nous faut deux 4L bleues et quatre uniformes de la gendarmerie pour les barrages ; un hangar pour garder le matériel et les véhicules, dont un fourgon, qui serviront au braquage ; deux paires de talkies-walkies et un scanner, le vieux ne fonctionne plus.

— Et au moins deux mecs de plus, on ne va pas pouvoir faire ça à trois, ajoute Iñaki.

— On a des nouvelles de Paco ?

— Aux dernières nouvelles, mort, répond Iñaki. On a retrouvé son corps au fond d'un puits. Deux junkies *de mierda* lui ont tendu un piège et l'ont poignardé. Les deux sont au ballon.

— Merde !

Ami de longue date de Didier et d'Iñaki, Paco, ancien Casque bleu au Liban, faisait partie de notre équipe depuis la dernière affaire. Interdit de séjour à Bordeaux par décision de justice, il vivait quelque part à la cambrousse du côté de Libourne. Je ne le connaissais que très peu, mais il me semblait droit, solide et franc : un bon voyou, en somme. Il jouissait d'une petite réputation de malfrat dur à cuire et faisait régner la terreur dans sa ville de bouseux, où il s'était mis en tête de racketter tous les dealers du coin. En voulant jouer à Al Capone, il s'était pris les pieds dans le tapis et avait fini au fond d'un trou. Nos vies, à cette époque, ne valaient pas grand-chose et j'avais inconsciemment assimilé cette notion comme partie intégrante de mon existence. Au début du mouvement punk, nous prenions le *NO FUTURE* de Jeannot le Pourri pour argent comptant. Grand Claude ne me répétait-il pas à longueur de journée qu'il ne passerait pas les vingt-cinq ans et qu'il voulait finir comme Sid Vicious ? Nous étions incapables de discerner le second degré inhérent aux provocations punk de Johnny Rotten parce que nous marchions constamment au bord du gouffre, les yeux bandés, tels des funambules. J'avais vu des mecs mourir d'overdose, le Grand s'était fait tirer dessus, le Petit David s'était noyé dans la Garonne, Pat, le grand Ramone, était parti rejoindre Sid Vicious et le Gitan en prison était mort dans un bain de sang. Nous avançons dans la vie main dans la main avec la Grande



Faucheuse, c'était comme ça. Et après la mort de Paco, les mots que j'avais tatoués sur mon épaule annonçaient la couleur : « *WHO'S NEXT*<sup>38</sup> ? »

— On réglera cette histoire plus tard, déclare Iñaki. De toute façon, ils sont au trou, y a rien qu'on peut faire. Je m'occupe de trouver les 4L bleues, je passe la commande à un mec de Bordeaux. Faudra le payer 500 francs par bagnole, mais ça évitera d'avoir à les voler. Je peux aussi faire descendre deux personnes pour le travail, peut-être trois.

— Si ça le fait pas, dis-je, je connais quelqu'un qui pourra faire le boulot.

— Qui ça ?

— Punky.

— Vraiment ?

— Ça va, je sais ce que tu vas dire... Il fera le boulot.

— Pour le reste, poursuit Didier, on monte à Paris. Je ne vois pas comment on peut trouver des talkies-walkies et des uniformes de gendarme à Toulouse.

— On y va tous les deux, dis-je.

### *Virée shopping à Paris*

Voyager à Paris comporte des risques évidents, la capitale vient de subir une vague d'attentats sans précédent depuis la guerre d'Algérie. Revendiqués par le Comité de solidarité avec les prisonniers politiques arabes au Proche-Orient, organisation proche du Hezbollah libanais, les quinze attentats ont fait treize morts et trois cent trois blessés. Paris n'étant pas Beyrouth, nous avons moins peur des terroristes que des forces de police déployées autour et à l'intérieur de la capitale. La cellule est tombée le 21 mars 1987, mais les flics, eux, sont restés. Le ministre de l'Intérieur, Charles Pasqua, veut « terroriser les terroristes ». Je ne sais pas pour les terroristes, mais en ce qui nous concerne, il y arrive plutôt bien. Placé sous le signe de la grande parano, notre séjour d'une semaine dans la plus belle ville du monde va révolutionner notre système nerveux – nous passons des journées entières sans nous adresser la parole, à deux doigts de nous foutre sur la gueule dans la chambre d'hôtel. Tension, vous avez dit tension ? « Eh ben si c'est comme ça, je te parle plus ! » De vrais gamins que l'on aurait gavés de barres énergétiques, se chamaillant pour n'importe quelle brouille. Pour des gars soi-disant fichés au grand banditisme, nous étions plus proches de Bourvil et de Funès dans *La Grande Vadrouille* que d'Al Pacino et consorts dans *Scarface*. Par précaution, nous nous arrangeons pour ne jamais marcher ensemble et pour

donner l'impression d'habiter les quartiers par lesquels nous passons. Je ne me sépare jamais de mon filet à provisions, à l'intérieur duquel j'entasse une ou deux boîtes de conserve, de la farine ou du sucre et une baguette de pain, ce qui me donne l'air d'un citoyen au-dessus de tout soupçon.

— Où allez-vous ?

— Je viens de faire mes courses et je rentre chez moi, monsieur l'agent.

— Vous avez une pièce d'identité ?

— Euh... non, vous pensez bien... pour aller faire les courses... Mais si vous le voulez, on peut aller...

— Pas la peine... Allez, circulez !

De grande taille, blonds et aussi blancs que deux tartines de Vache qui rit, ni Didier ni moi n'avons le profil d'Abou Nidal, cela représente un net avantage dans le cas d'un tête-à-tête impromptu avec les forces de police. Dans les quartiers à forte densité d'immigrés, nous pouvons balancer les sacs à provisions, certains de ne jamais avoir à subir le moindre contrôle. Malgré les recommandations de Pasqua, la police persiste à ne jamais s'aventurer dans ces endroits – la peur d'avoir trop de boulot, peut-être ? Mais il faut bien, à un moment ou un autre, sortir de notre terrain familier. La boutique que Didier nous a choisie pour faire nos emplettes se trouve en plein territoire comanche, quadrillé par une horde d'indiens en uniforme sur le sentier de la guerre. Notre destination : un magasin américain spécialisé dans la sécurité, l'espionnage et l'autodéfense.

Comme chaque fois que nous nous présentons quelque part sans y être invités, Didier appuie sur la sonnette. Les secondes d'attente paraissent toujours aussi longues qu'une éternité sous la roulette du dentiste. La porte s'ouvre enfin. Une femme élégante nous reçoit. Tailleur noir, blonde, grande et mince, la quarantaine, difficile de lui trouver un défaut. Si elle pouvait sourire, peut-être... Mais se montrer réservée doit faire partie de son job, nous ne sommes pas dans un magasin de farces et attrapes. Derrière elle, le responsable du cassage de gueule intempestif en cas de besoin. De type asiatique, polo noir à col roulé, dans les 60 kilos tout mouillé, du genre pas commode, qui vous colle un mawashi-geri direct dans les gencives à la moindre incartade.

— Bonjour, nous travaillons en province dans la sécurité, voici nos cartes.

— Bonjour messieurs, je n'aurai besoin de vos cartes professionnelles et de vos pièces d'identité que si vous pensez faire un achat, merci.

Cela ne peut mieux débiter. Même si son regard glacé vous mettrait

un gorille en chaleur en état d'hypothermie, la dame nous invite d'un geste de la main à visiter les lieux. Elle ne croit pas un mot de tout ce qu'on lui raconte, mais si elle décide de ne pas nous foutre à la porte en se bouchant le nez, nous progressons dans le bon sens. Alors que Didier se dirige vers le comptoir « radio-surveillance » et s'apprête à parler de choses compliquées avec le vendeur, je simule un intérêt soudain pour une matraque électrique 200 000 volts, de manière à garder un œil sur Bruce Lee et la blondasse. Le moindre geste en direction du téléphone et nous battons en retraite. À deux, nous pouvons encore venir à bout du Chinois mal luné pour atteindre la porte sans trop d'anicroches. Sans nous lâcher du regard, ils ne donnent pourtant pas l'impression de vouloir s'affoler. Comme le patron de bistrot se doit de supporter sa clientèle de poivrots et son lot d'inepties ressassées à longueur de journée, ces deux-là doivent être habitués à recevoir une clientèle de gens malintentionnés sur le point d'exécuter un projet malhonnête, et cela ne paraît leur faire ni chaud ni froid. Ils se méfient, c'est aussi simple que ça. Comment, d'ailleurs, ne pas rester sur ses gardes lorsqu'on ne propose à ses clients que du matériel destiné à faire très mal à son voisin ou à l'espionner ? En exposition, un large éventail de bombes lacrymogènes, matraques télescopiques ou électriques, kubotan, des flingues non mortels au gaz paralysant, quelques gadgets, comme ce stylo aérosol de défense ou ce porte-clés équipé de gaz au poivre. De quoi être inquiet, en effet. Tous ces petits objets insignifiants entre les mains d'un psychopathe, et je vous laisse imaginer les tortures qu'il va pouvoir infliger à ses victimes. Je fais quelques pas en direction du rayon « vêtements de sécurité », m'arrête devant les gilets pare-balles. De grands blousons, pesant une dizaine de kilos, aux gilets plus légers à enfiler sous une chemise, encore une fois, le choix est vaste. Je tombe ma veste et j'essaie le modèle léger de type II. Jackie Chan, jusque-là d'une discrétion exemplaire, se rapproche à pas feutrés. J'en profite pour entamer la conversation :

— Pouvez-vous me renseigner, s'il vous plaît ? Que signifie « de type II » ?

— Norme américaine. Gilet 100 % à la norme DuPont Kevlar. NIJ vouloir dire National Institute of Justice. NIJ niveau I vaut rien, niveau II-A, pas grand-chose, niveau II... Protection balistique contre 357 Magnum et 9 mm, niveau III-A, 44 Magnum, niveau III fusil d'assaut Kalachnikov, niveau IV, pas avoir.

Ce qu'aurait dû me signaler le petit homme, à propos de la structure en Kevlar, c'est qu'elle est conçue pour se déformer sous l'impact, de quatre centimètres vers l'arrière, provoquant dans le meilleur des cas fractures des côtes, éclatement de la rate et du foie, le plus souvent accompagnés d'une hémorragie interne. Mieux vaut ne pas se faire

tirer dessus du tout. Évidemment, tout cela ne peut être considéré comme un argument de vente. Allez dire à un client que gilet ou pas, il finira à l'hôpital !

— Je vais prendre trois modèles légers de type II, s'il vous plaît.

— Très bien... Taille ?

— Euh... XL... Les trois.

— Je vais chercher.

Un regard vers Didier m'indique qu'il en a terminé avec son vendeur. Tout semble se passer pour le mieux. Lestés de nos paquets, il ne nous reste plus qu'à franchir l'ultime barrière avant de respirer, à nouveau, l'air pollué des rues parisiennes. Debout, les mains croisées dans le dos, le congélateur sur pattes nous attend derrière sa caisse enregistreuse. La thermopompe en mode dégivrage lorsqu'elle comprend qu'avec le montant de nos acquisitions, elle bouclera sa journée en fanfare, trompettes et majorettes, c'est avec le sourire qu'elle nous reçoit, ses longs doigts frémissant d'envie de faire des additions à quatre chiffres. Elle prend soin de ne poser aucune question alors qu'elle recompte patiemment les cinq mille boules d'un précédent braquage que nous venons de lui remettre en espèces. Sa voix sonne à présent comme une invitation à danser : « Merci, messieurs ! » Quelques achats de plus et nous avons droit à une démonstration de claquettes en duo avec le mini Mao. Encore un dernier effort : « Voici nos cartes ! » Elle note nos noms sur le fichier destiné à la police sans prendre le temps d'en vérifier l'authenticité. De mieux en mieux. Remonté comme un coucou, Didier est sur le point de nous faire son numéro de dragueur d'autos tamponneuses à deux balles qui va tout gâcher – il se prend mon pied sur les orteils et un regard assassin. On s'expliquera dehors. Affaire conclue, ne pas oublier le ticket de caisse et la facture, comme si nous allions revenir pour nous faire rembourser. « Au revoir, madame... monsieur. » Nous sommes dehors.

— Tu m'as écrasé le pied salopard !

— La prochaine fois, tu fermeras ta grande gueule de séducteur de merde.

— On avait fini, ça coûtait rien d'essayer.

— Mais ouais...

— Qu'est-ce que tu m'as acheté, là ?

— Des gilets pare-balles.

— Moins con qu'il en a l'air, le Chinois. Dommage, ça sert à rien.

— Tu diras pas ça si tu te prends une bastos dans le buffet. On partage ?

— Ouais, prends ces deux boîtes, donne-moi un gilet. Je pars devant, on se retrouve à l'hôtel, à toute...

Mettre la main sur des uniformes réglementaires de la Gendarmerie nationale relève de l'utopie. Il existe des boutiques spécialisées fournissant police et gendarmerie, mais il est impossible d'y acheter quoi que ce soit sans carte professionnelle. Hors de question d'aller faire les marioles en se présentant chez un pourvoyeur officiel avec nos cartes d'agents de sécurité en carton. Il faut improviser, être inventif, faire preuve de créativité et de patience. Dans les Pages jaunes, nous allons dénicher plusieurs magasins destinés aux professionnels du théâtre, du cinéma et du déguisement. C'est l'occasion de visiter d'énormes entrepôts poussiéreux aux quatre coins de Paris, sans malheureusement rencontrer le moindre képi. Les centaines de costumes d'époque entreposés représentent un véritable voyage dans l'histoire, mais à moins de monter un barrage de gendarmerie déguisés en Sissi l'impératrice ou en Napoléon Bonaparte, il faut se rendre à l'évidence, nous devons trouver une autre idée. C'est au marché aux puces de Saint-Ouen que nous allons trouver, à force de persévérance, de quoi façonner quatre uniformes à peu près corrects.

Parti à l'âge de onze ans de la région parisienne, ce n'est pas sans émotion que je me replonge dans ses entrailles. Les odeurs huileuses de baraques à frites qui émanent des troquets comme l'accent fanfaron des enfants de Paname me rappellent mon enfance, les films en noir et blanc et notre quatre-pièces en banlieue. Je me sens de nouveau chez moi, et en bonne compagnie, au milieu des Raymond Buissière, Julien Carette, Arletty, Gabin et André Pousse. Les rois d'la jactance et du parler louchébem, chers à Alphonse Boudard. Arpenter ses rues comme le chineur lambda, à la recherche de la pièce exclusive, s'annonce bien plus excitant que de s'entendre énoncer les caractéristiques sans fin d'un appareil électronique ou les capacités d'absorption balistique d'un matériel synthétique. Brocanteur doit être un métier passionnant. Parcourir les villes et les campagnes, vider les greniers, fouiner dans tous les recoins pour se retrouver, parfois, en face de la perle rare, cela ressemble à un poudrage de naseaux à la coke ou je n'y connais rien. En explorant les étalages et les boutiques d'antiquités militaires à la recherche d'un képi ou d'un pantalon, c'est exactement ce que je ressens : de la bonne vieille montée d'adrénaline ! Didier est plus dubitatif.

— Didier... Didier, mate un peu ça !

— Mouais, pas la même couleur, tu l'as essayé au moins ?

— Oublie la couleur kaki, on va le teindre, un peu d'imagination, que diantre !

— Que diantre ? T'aurais pas un peu ramolli du cerveau depuis la visite au théâtre, toi ?

— Je plaisante, crétin, va au fond, qu'on puisse pas te voir, et essaie-le !

— Alors ?

— Parfait ! Faudra gommer ce sourire imbécile si tu veux mon avis, mais il te va impec !

— On le prend ?

— Bien sûr, que diable !

— Mais quel con, j'vous jure !

Grâce aux heures passées dans les librairies de Toulouse à étudier livres et encyclopédies sur la Gendarmerie nationale, j'ai une idée précise de ce que nous recherchons. Peu importe la couleur, la tenue de gala d'un officier de l'armée de terre de 1960 jusqu'à nos jours fera l'affaire. Aucune boutique d'antiquités militaires ne propose, évidemment, d'uniformes complets sur mesure, nous devons acheter un képi dans l'une, marchander deux pantalons dans l'autre, évaluer une veste dans une troisième, puis revenir sur nos pas pour échanger deux pantalons pour un moins grand dans une dernière ; ces enfoirés sont durs en affaire, mieux vaut ne pas se gourer sur la marchandise. On joue à l'extérieur, chez les champions du monde de l'entourloupe. Ce sont des durs, mais nous apprenons vite. Dans la boutique du plus mariole, Didier, excédé, va remplir sa poche d'insignes militaires et de tout ce qui lui tombe sous la main, juste pour le sport. « Qu'est-ce que tu veux, me dit-il plus tard à l'hôtel, j'avais tellement mal au cul qu'il fallait que je me soulage d'une manière ou d'une autre. »

La veille, nous avons décidé d'organiser notre retour à Toulouse en évitant la gare Montparnasse. Équipés comme nous le sommes, au moindre contrôle nous filons tout droit à Fleury-Mérogis. Les lieux publics sont farcis de flics, en uniforme et en civil. Les gares, comme l'aéroport, bénéficient d'encore plus de protection et vous donnent le sentiment de vivre dans un pays en guerre. Le matin même, après avoir pris notre petit-déjeuner dans un bistrot situé dans une rue adjacente à l'hôtel, je décide, avec l'accord de Didier, d'appeler un taxi pour rejoindre Orléans où la pression policière sera moindre.

Quand le taxi arrive, le visage de Didier passe d'un blanc lunaire au vert translucide d'une espèce de batracien exotique, pour finir proche de la décomposition. Son regard indique clairement qu'il est victime d'une hallucination : « Mais qu'est-ce que c'est que ce branquignol... ATTENTION ! » La voiture, qu'on peut qualifier tranquillement d'antédiluvienne, arrive en trombe, grimpe sur le trottoir, rebondit bruyamment en repartant sur la gauche, freine *in extremis*, et termine sa course au beau milieu de la rue, pile-poil en face de nous. Moins une et ce con nous écrasait.

— C'EST VOUS QUI AVEZ APPELÉ LE TAXI ? hurle le dingue.

— On lui dit de foutre le camp, chuchote Didier.

— Il est bourré, tu crois ?

Sans attendre notre réponse, le gazier, un Marocain tout droit sorti du bled, empile nos bagages dans le coffre de son véhicule, dont personne n'aurait pu deviner ni la marque ni l'année de mise en circulation. On aurait même pas pu se demander s'il s'agissait réellement d'un véhicule. Le chauffeur n'ayant pas jugé bon de garer sa brouette, la file de voitures en attente s'allonge dramatiquement. Les premiers coups de klaxon retentissent – la patience n'est pas une vertu en vogue dans la capitale –, « ALORS T'AVANCES, BOUGNOULE ! » J'attrape au vol le collègue avant qu'il ne se jette sur le malpoli, déjà sorti de sa bagnole, prêt à en découdre. « On va à Orléans, on est pressé..., Fissa ! » En entendant parler d'Orléans, la calculette greffée à son cerveau se déclenche, l'arrêtant net dans son élan. Il s'engouffre dans la chose innommable montée sur roues, montre son majeur au garçon boucher et met le moteur en marche. Didier plonge dans la voiture, je fais de même. Le fou furieux accélère juste au moment où l'excité le rejoint pour en faire des côtelettes de Maghrébin.

« Prudence est mère de sûreté, ressassait mon père, à condition de ne pas tomber dans l'excès. » Dans le taxi, la maxime que mon père me répétait chaque fois que j'étais sur le point de prendre une décision susceptible de me foutre dans la merde me triture les méninges à la manière d'un disque rayé. La notion de prudence excessive m'échappe totalement. Selon moi, on n'est jamais trop prudent. Comment, alors, nous sommes-nous retrouvés dans la voiture d'un cinglé pour traverser Paris et rejoindre Orléans ? Manque de bol évident. La chance est une donnée aléatoire par définition. Lorsqu'on sait qu'un des membres de la cellule de Fouad Ali Saleh tombé pour l'attentat de la rue de Rennes<sup>39</sup> était un chauffeur de taxi originaire du Maghreb, tout est dit.

La radio donne « I Should Be So Lucky », de Kylie Minogue, alors que nous arrivons à hauteur d'une grande place parisienne. Des flics positionnés des deux côtés pour ce qui doit être un barrage filtrant arrêtent un véhicule sur quatre, au hasard. Le burnomètre en zone négative, nous passons sans encombre. Sur le périphérique avant de rejoindre l'autoroute, nous reprenons des couleurs. La radio crache maintenant « Nothing's Gonna Stop Us Now », des Starship. Notre chauffeur, jusque-là silencieux, commence à nous raconter sa vie. Les Français... tous des racistes. Les embouteillages et les difficultés qu'occasionne son travail dans cette mégapole de fous. Son véhicule, toujours en panne. Son village, Aït-ben-Haddou, dans la province de Ouarzazate, sa famille restée là-bas. Didier s'est endormi. Sur l'autoroute en direction d'Orléans, c'est au tour de *Joe le taxi*, de Vanessa Paradis, d'interrompre le monologue de notre chauffeur, qui fredonne : « Joe le taxi / Y va pas partout / Y marche pas au soda / Son saxo jaune connaît toutes les rues par cœur / vas-y Joe, vas-y Joe, vas-y fonce ». Jamais rien entendu d'aussi con. L'envie de prendre

l'autoradio et de le balancer par la fenêtre me passe alors la tête. Je m'assoupis à mon tour. Une embardée suivie d'un crissement de pneus nous réveille en sursaut. La gueule enfarinée, nous cherchons à comprendre ce qui se passe : « C'est un accident ? – On est morts ? – Hein ? Quoi ? » Nous sommes au péage à Orléans. L'Einstein de Ouarzazate, en apercevant deux motards de la gendarmerie garés sur la droite, a intelligemment braqué son volant sur la gauche pour passer au plus loin. Ni une ni deux, l'un des motards se place en face de nous, lève son bras droit, la paume de sa main dirigée vers nous, son bras gauche indiquant l'endroit où nous devons stationner. Bravo l'artiste ! Magistrale démonstration de comment finir au ballon de la manière la plus idiote qui soit.

Tandis que Didier et moi descendons du véhicule, l'ami berbère sort un tas de papiers de sa boîte à gants, pour la plupart des parchemins datant de l'époque où l'Andalousie était encore musulmane. Le fonctionnaire ne prend même pas le temps de les regarder et lui demande de le suivre au poste. Didier ne perd pas une seconde avant de mettre en marche la machine à endormir l'autorité. Il assomme copieusement le second poulet de détails sur les caractéristiques des récents modèles de motos dont sont équipées les brigades motorisées. Si ce dernier avait l'intention de nous demander nos papiers, c'est râpé, le pauvre ne peut plus en placer une.

Dans un premier temps, ne rien faire, ce ne sont que des bagages, rien ne laisse deviner ce qui se trouve à l'intérieur. Ensuite, s'ils persistent à les fouiller, feindre l'ignorance en ayant l'air le plus crétin possible : « Nous pouvons vous assurer que nous ne savons pas DU TOUT de quoi il s'agit. Voyez plutôt du côté de notre chauffeur, lequel, entre nous soit dit, ne m'inspire AUCUNE ESPÈCE DE CONFIANCE... » Pas folichon, je vous le concède, mais à la guerre comme à la guerre. À cet instant, l'énergumène sort du poste situé sur le côté de l'autoroute. Toujours escorté de son motard, il agite bras et jambes.

— Il m'a mis l'amende ! Il m'a mis l'amende ! Je ne vais rien gagner, j'ai fait tout ça pour rien !

— Mince, alors !

Nous le consolons jusqu'à Orléans.

Notre équipe composée de trois, quatre personnes au plus, fonctionnait de manière horizontale, chacun accomplissant ses tâches selon ses compétences, les décisions se prenant en commun. Devant un



projet d'une plus grande envergure, avec sept bonshommes sur le terrain, il devient nécessaire de hiérarchiser notre petite organisation. Le plus aguerri d'entre nous se trouve être Iñaki. Seul à connaître tous les membres de l'équipe, il semble le mieux placé pour en prendre la tête. Respecté de tous, et précédé par sa réputation de tête de lard, il est le seul capable de mettre tout le monde d'accord en tapant du poing sur la table, même s'il n'a jamais été question d'imposer une décision. Si bien que le jour de la réunion dans le hangar loué par mes soins à Plaisance-du-Touch, pendant laquelle il est décidé de passer à l'acte le lendemain soir, c'est naturellement qu'Iñaki prend la parole pour défendre ce choix.

— D'abord, les nouveaux arrivés : Boule, Bob, Dan et Rosco. Personne n'a besoin de connaître vos vrais noms. On vous a expliqué ce que vous aviez à faire : Boule et Bob en gendarmes sur le barrage avec Gilles et Didier. Rosco se chargera à l'intérieur de surveiller les employés qu'on lui amènera au fur et à mesure de leur arrivée. Dan et moi, on épaulera les groupes. Demain, mardi, si les deux cibles sont à leur domicile avec leurs compagnes, on commence l'opération. On n'a pas toutes les infos, mais on ne peut plus attendre, on est à court d'argent. S'il y en a qui veulent faire marche arrière, c'est le moment de le dire.

Personne ne moufte. La semaine dernière, un anarchiste de salon, considérant qu'à côté de notre projet l'attaque du train postal Glasgow-Londres était une balade de santé, se débinait avec le sentiment non dissimulé d'avoir échappé à un désastre. Juste avant de s'en aller rejoindre sa révolution de carton-pâte, il nous a souhaité force et courage, comme l'aurait fait un toubib s'adressant à la famille d'un malade en phase terminale. Pas très réjouissant, surtout pour les nouveaux venus qui semblent hésiter à leur tour. En leur offrant une porte de sortie, Iñaki s'assure de leur fiabilité. Aller se frotter à la Brink's à reculons serait le meilleur moyen de commettre des erreurs dont personne ne veut imaginer les conséquences.

Arrivés ensemble, Boule et Bob semblent convaincus de la réussite de notre plan. Tous deux se connaissent de longue date et forment un duo soudé et solide dont les compétences ne sont plus à prouver. Et même si l'embonpoint de Boule contraste avec la silhouette filiforme de Bob, l'un et l'autre sont sans l'ombre d'un doute les deux faces d'une même pièce. Doté d'une voix fluette et coiffé d'un toupet blond, Dan, le troisième larron, semble sortir tout droit d'une BD de Margerin. Passionné de voitures véloce, il trouve en Didier un partenaire à sa hauteur et entretient avec ce dernier des conversations dont la teneur échappe à quiconque n'est pas initié au monde des quatre-roues sportives. C'est-à-dire tout le monde. Muriel, la compagne de Didier, ne participe pas directement au braquage, mais elle nous filera un coup

de main dans son exécution. Son air sévère de garçon manqué dissimule une gentillesse à laquelle il est difficile de rester insensible une fois percée sa carapace protectrice qu'elle nomme « ma bulle anti-cons ». Elle a toujours à portée de main un bouquin à moitié commencé et peut citer de longs passages du *Voyage au bout de la nuit* de Céline. Peu bavarde, elle sait se tenir et elle est respectée de tous. Punky, avec lequel Boule, Bob et moi partageons un appartement rue Raymond-IV, complète l'équipe qui passera à l'action demain soir.

*Lundi 26 avril 1988*

20 h 15 – Un homme de taille moyenne, plutôt enrobé, vêtu d'une blouse grise, se présente au 45 de la rue Édouard-Lurtet avec une gerbe de fleurs qu'il doit livrer à l'étage. Le gardien lui ouvre la porte. Deux hommes se joignent au premier et tous les trois s'engouffrent à l'intérieur de l'immeuble. Ils vont sonner à la porte de B.A., l'employé numéro 1, qui ouvre. Aussitôt repoussé dans son appartement, il se retrouve neutralisé, ainsi que sa compagne, avant d'être sommé de livrer son numéro de téléphone. Pendant ce temps, deux complices, vêtus de l'uniforme de la gendarmerie, attendent dans une voiture garée sur le parking faisant face à l'immeuble.

20 h 30 – Un individu trapu avec un fort accent espagnol rejoint les deux gendarmes sur le parking. Le véhicule démarre avec les trois hommes à bord pour se rendre à l'adresse de l'employé numéro 2.

21 h 00 – Deux gendarmes se présentent devant l'immeuble de J.-L. G., dispatcher à la Brink's. Un voisin, arrivé en même temps, leur ouvre la porte. Les deux fonctionnaires pénètrent à l'intérieur du bâtiment en faisant le salut réglementaire. Tout en regardant les boîtes aux lettres, ils attendent que le voisin disparaisse, puis sonnent à la porte du rez-de-chaussée : « Gendarmerie nationale ! » La porte s'ouvre. Le deuxième employé se retrouve à son tour neutralisé. Un des gendarmes reste en observation derrière la porte, un œil sur le judas, au cas où le raffut aurait alerté le voisinage.

21 h 10 – Un gendarme se dirige vers le téléphone, compose le numéro de l'employé numéro 1, et après avoir brièvement annoncé que tout était en ordre, tend le combiné à numéro 2 : « Tenez ! C'est pour vous. » Numéro 1 et numéro 2 échangent quelques mots, avant que le gendarme ne reprenne le combiné et raccroche.

21 h 30 – Départ de l'homme en civil du domicile de J.-L. G.

21 h 35 – Début des interrogatoires des deux employés de la Brink's. Ces derniers, tout en exécutant un schéma des lieux, révèlent aux individus les informations nécessaires pour pénétrer dans l'agence et

neutraliser le système d'alarme. De brefs échanges téléphoniques sont effectués entre les deux appartements afin de confronter les informations recueillies par les kidnappeurs.

22 h 15 – La compagne de l'employé numéro 1, remet les clés de la voiture familiale aux hommes cagoulés, puis elle prépare les instruments de toilette et l'uniforme de son époux.

23 h 15 – Une Renault Nevada se gare à proximité de l'immeuble. L'employé numéro 2 et sa compagne sont aussitôt embarqués à bord du véhicule pour être emmenés dans le hangar de Plaisance-du-Touch. À la même heure, l'employé numéro 1 et sa compagne sont en route pour la même destination à bord d'une Renault Espace.

23 h 50 – Arrivée des deux véhicules au 76, rue des Landes, à Plaisance-du-Touch. Dans le hangar sommairement aménagé, les deux femmes sont conduites à l'intérieur d'un fourgon Mercedes.

00 h 10 – Les deux employés de la Brink's sont de nouveau interrogés séparément dans un appentis construit dans un angle de la bâtisse. Autour d'une table, trois hommes cagoulés écoutent un scanner réglé sur les fréquences de la police. Au moindre détail non concordant, les deux employés se retrouvent confrontés et sommés de s'expliquer à leurs interlocuteurs. Finalement satisfaits, les ravisseurs leur permettent de se détendre en les autorisant à fumer une cigarette. Ils rejoindront ensuite leurs épouses dans le fourgon Mercedes, et resteront sous la surveillance d'un homme cagoulé.

2 h 30 – Les sept hommes cagoulés se retrouvent attablés pour une ultime réunion. Un des malfaiteurs prend la parole à voix basse. Malgré cette précaution, son accent trahit son origine espagnole :

– *Bueno*, on avait raison. Le premier fourgon à sortir de l'agence va chercher les... les... *como se dice*<sup>40</sup> ? Les clés, si les clés de la chambre forte au Crédit Agricole, place Jeanne-d'Arc. *Entendido*<sup>41</sup> ? Ce qu'on sait pas, c'est que *el muchacho*<sup>42</sup> qui ouvre l'agence doit lui aussi aller au Crédit Agricole, à 6 heures, pour y prendre les clés de la Brink's. C'est B.A., *el* employé 1. *Entendido* ? *Bueno*. Il doit ensuite aller à l'agence pour y retrouver *su collega*, *el* numéro 3, et ouvrir la tirelire. *Entendido* ? Là où *todo se complica*<sup>43</sup>...

Une voix de castrat au fort accent bordelais l'interrompt :

– Oh enculé ! Comme si ce n'était pas déjà assez compliqué.

– *Te callas por favor ? que decia yo*<sup>44</sup> ?... Ah oui ! Là où ça se complique, c'est que *el* numéro 3 doit attendre à l'extérieur de l'agence avec les clés que *el* numéro 1 fasse la tournée d'inspection à l'intérieur des locaux...

– On a qu'à lui tomber dessus et l'emmener faire un tour dans le Merco, l'interrompt de nouveau Farinelli.

– *i Hostia*<sup>45</sup> ! Tu vas la boucler, l'eunuque, ou je te les coupe pour de bon ! Tu m'empêches de me concentrer avec ta voix à la con. *Me*

*cago en Dios*, j'en étais où ? Le numéro 3 attend que *su colega* termine l'inspection du local, avant de rentrer dedans. Et, non, on ne peut pas lui tomber dessus, parce qu'il EST un des trois hommes de l'équipe qui se casse en fourgon au Crédit Agricole pour les clés de la chambre forte. *Has entendido*<sup>46</sup>, l'intello ?

— *Capito*, répond une voix de trompette.

— Si j'ai bien compris, intervient un autre complice, toute l'opération dépend du bon vouloir d'un seul et même homme : l'employé numéro 1. On n'est pas arrivé, comme dirait l'autre.

— C'est jouable, lance un des gendarmes. On lui colle une ceinture d'explosif *made in* moi et s'il n'obtempère pas, on en fait un feu d'artifice.

Un cagoulé qui était resté silencieux jusque-là sursaute.

— Quoi ? C'est chaud bouillant, là ! On a des détonateurs et des explosifs ?

— Tu connais un artificier autour de cette table ?

— Euh, non.

— Bon et alors ? Elle sera BIDON DE CHEZ BIDON, la ceinture. On va y mettre de la pâte à modeler, des câbles électriques, un vieux Walkman servira de temporisateur. On n'a peut-être pas d'artificier, mais on a un as de la bricole, rétorque le gendarme, désignant son compagnon en uniforme.

— J'ai une autre idée, annonce la boule de nerfs ibérique. On va tester son degré de *cooperación* sur un contrôle de gendarmerie qu'on mettra en place vers la zone industrielle En Jacca, juste avant Colomiers. On verra bien comment il réagit. S'il hurle comme un possédé, on peut avoir de sérieux doutes sur la suite des opérations.

— Bon, on fait les deux : ceinture et contrôle, rétorque un gendarme.

— Il faut bien lui faire comprendre que s'il coopère, y a aucune raison que ça finisse mal, qu'on en veut qu'à l'argent et qu'avec son salaire de misère, il a aucune raison de jouer au héros, ajoute l'autre gendarme.

— Lui prendre le chou, quoi !

— Ouais, et je m'en charge, dit le plus grand des deux militaires.

— Pour conclure, poursuit ce dernier, s'adressant aux nouveaux venus, y aura qu'un seul barrage aux abords de la Brink's et un seul homme à intercepter : celui qui arrive à 7 heures, juste avant les deux convoyeurs du fourgon qui va au Crédit Agricole. Action !

*Mardi 27 avril 1988*

5 h 00 – De l'eau chaude, des rasoirs et de la mousse à raser sont

fournis à B.A., l'employé numéro 1, ainsi que ses vêtements de travail afin qu'il se prépare à se rendre au Crédit Agricole, place Jeanne-d'Arc, pour y récupérer les clés de la Brink's.

5 h 15 – L'employé 1 de la Brink's est affublé d'une ceinture contenant des explosifs Goma 2 et un temporisateur, qu'un des ravisseurs lui attache autour de la taille.

5 h 20 – Alors que l'employé 2 est autorisé à revoir son épouse puis installé dans la Renault Nevada, l'équipe de malfaiteurs se prépare pour l'opération. Deux hommes revêtent l'uniforme de la gendarmerie, pendant que trois autres enfilent un gilet pare-balles. Tous préparent armes et munitions.

5 h 35 – Un convoi de véhicules, composé de deux 4L de la gendarmerie, d'un fourgon Mercedes, d'une Renault Espace et d'une Renault Nevada, quitte le hangar situé à Plaisance-du-Touch pour prendre la direction de Colomiers.

5 h 45 – Dans la zone industrielle d'En Jacca, juste avant l'entrée de Colomiers, la Renault Nevada avec trois hommes à bord est arrêtée par les services de la Gendarmerie nationale pour un contrôle de routine. La vérification d'identité se déroule sans incident, le véhicule peut reprendre sa route.

6 h 00 – Le véhicule Renault Nevada se gare sur le parking d'une résidence boulevard des Suisses, où se trouve également garée la Fiat Panda appartenant à l'employé numéro 1. Ce dernier est invité à accomplir la procédure d'ouverture de l'agence en se comportant naturellement. Il se voit à nouveau signifier qu'il n'a aucune raison d'avoir peur, et que s'il agit selon les indications des malfaiteurs, tout se passera pour le mieux.

6 h 05 – La Fiat Panda, conduite par l'employé 1, se rend au Crédit Agricole, sous la surveillance de deux hommes qui la suivent à bord de la Renault Nevada. Dans le même temps, le fourgon Mercedes et les deux Renault 4L sont garés à proximité de la Brink's. Toujours sous la surveillance des deux individus, l'employé de la Brink's sort du Crédit Agricole, pour se rendre rue Ferdinand Lassalle où se trouve le centre fort de la Brink's.

6 h 30 – Ouverture de l'agence par les employés numéros 1 et 2 de la Brink's, selon la procédure habituelle.

6 h 55 – C.C., un autre employé à la Brink's, est intercepté par une fausse patrouille de la Gendarmerie nationale pour être conduit dans le fourgon Mercedes où se trouvent les autres otages.

7 h 10 – L.A., convoyeur de fonds devant se rendre au Crédit Agricole constate, à sa prise de service, la présence de la Gendarmerie aux abords de la Brink's, et la salue chaleureusement. Ces derniers répondent par le salut réglementaire.

7 h 15 – J.D., un autre convoyeur, arrive sur les lieux de son travail.

Les gendarmes ont disparu.

7 h 20 – Départ du fourgon blindé et de son équipage pour le Crédit Agricole.

7 h 25 – B.A., l'employé numéro 1, ouvre les portes aux malfaiteurs, deux hommes cagoulés et quatre gendarmes. Tous investissent les lieux pour neutraliser les membres du personnel au fur et à mesure de leur arrivée. Les employés sont maîtrisés avant d'être conduits au réfectoire, où ils sont contraints de s'allonger sur le sol. B.A. est délesté de sa ceinture explosive.

7 h 45 – L'équipage du fourgon blindé, de retour à l'agence avec les clés de la chambre forte, est rapidement maîtrisé. Les malfaiteurs se font alors ouvrir la chambre forte. N'arrivant pas à fracturer tous les chariots contenant des valeurs, ils décident, après en avoir ouvert deux, de charger directement le troisième dans l'Espace.

8 h 00 – Le signal de repli est donné par un coup de sifflet, les malfaiteurs disparaissent dans la nature. Une secrétaire de l'entreprise de messagerie Lambert et Valette, qui est située juste en face du bâtiment, assiste, par la baie vitrée de son bureau au premier étage, au départ du commando. Seul témoin oculaire, elle confiera aux policiers : « Vers huit heures ce matin, des hommes cagoulés sont sortis du hangar et se sont engouffrés dans une fourgonnette genre Renault Espace, dans laquelle ils venaient de charger un chariot en métal. L'un d'entre eux, visiblement hors de lui, a rugi un trac du style *la puta de Dios* ou *Dios y su puta*, enfin, quelque chose comme ça. Plusieurs de ces hommes sont alors sortis du fourgon pour se diriger vers des véhicules garés dans les environs. L'un d'entre eux, de grande taille, est même retourné à l'intérieur du hangar pour en ressortir quelque temps après avec un autre homme. Tous les véhicules ont ensuite filé par la rue Lassalle. »

8 h 15 – Le standard de *La Dépêche du Midi* reçoit un appel téléphonique d'un correspondant hilare qui annonce qu'un hold-up a été commis par la Gendarmerie nationale à la société Brink's.

Le spectacle de 11 751 316 francs en petites coupures rangées en huit colonnes possède les mêmes vertus euphorisantes que la meilleure des herbes jamaïcaines. Avachis sur le canapé et les fauteuils du salon, les traits tirés par une nuit de veille, nous ne pouvons nous lasser d'admirer le tableau avec le sourire imbécile caractéristique d'un fumeur de ganja écoutant le bon vieux « The Harder They Come » de Jimmy Cliff. J'attends le moment où l'un d'entre nous prendra la parole pour s'extasier : « *Yeah, brother... trop cool, really good stuff, man... Rastafari et tralala...* » Notre Donald Duck préféré interrompt la douce torpeur dans laquelle nous divaguons :

— Oh, enculé ! Mais qu'est-ce que t'as foutu, le punk, au moment de

partir, tu tapais le carton avec les gonzes dans le vestiaire ou quoi ?

— Ma parole, ta mère t'a nourri au biberon d'hélium, répond Rosco, les yeux cernés et en train de s'endormir. J'ai pas entendu le putain de coup de sifflet, voilà ce qui s'est passé.

— On a failli partir sans toi, enculé. C'est Gilles qui nous dit : « Putain ! On oublie Rosco ! »

— Attendez, vous savez pas tout, reprend Philippe, il y a le chargeur de ma Sten qui se casse la gueule par terre juste au moment où un type en uniforme et enfouraillé se pointe à la porte du vestiaire.

— Putain ! Et qu'est-ce que t'as fait ? demande Bob.

— Le mec est resté tétanisé, puis le Grand est arrivé, lui a mis la main sur le 38 et l'a désarmé.

— Véridique, je dis. Je devais être en train de faire autre chose, j'ai pas vu le mec entrer, il a dû passer par une autre porte.

— Et après ?

— Ben, j'ai essayé de refoutre le chargeur à sa place, mais il tenait pas, alors...

— T'as tenu les gonzes en respect avec un bout de ferraille rouillée ?

— Euh, ouais.

— *i Madre mia !*

— Remarque, valait mieux ça que de tirer partout, lance Didier. C'est une vraie saloperie de la Seconde Guerre mondiale, elle aurait pu partir toute seule. Faudra penser à la foutre au rencard.

— Ouais, mais quand tu penses qu'elle a pu tuer des nazis, ça fait de la peine de la jeter, j'ajoute.

— Au fait, intervient Iñaki, faudra m'expliquer pourquoi tout le monde s'est précipité dans le fourgon en partant.

— C'est le pognon qui agit comme un aimant, répond Boule en rigolant.

— J'ai pas pu m'en empêcher, ajoute Bob.

— Idem, fait Dan.

— Ça fait désordre, *joder*. On aurait dit des mouches à merde sur un tas de viande.

— En parlant de pognon, s'inquiète Bob, combien on touche ? Je vois trois colonnes plus grandes que les autres.

— On en a déjà parlé, répondit Iñaki. Si ça t'ennuie pas – le ton de sa voix signifiait « si ça t'ennuie, c'est pareil » – le Grand, Didier et moi, on va prendre deux millions et vous autres un million. La différence pour les frais. On a fait tout le boulot, je pense que c'est équitable. *¿ Vale<sup>47</sup> ?*

Tout le monde acquiesce. Toucher un bâton pour une semaine de travail, et même deux jours à peine pour Dan, représente plus de pognon qu'ils n'en verront de toute leur vie en bossant jour et nuit.

— Une dernière chose, ajoute Iñaki, pas question de s'acheter des

bagnoles de luxe et d'étaler un train de vie de sénateur.

Vers midi, nos amis bordelais préparent leurs valises. La besogne consiste, grosso modo, à entasser des liasses de Pascal, de Montesquieu et de Delacroix dans de grands sacs de sport et à les recouvrir de quelques paires de chaussettes. Activité recommandée en cas de dépression sévère. Vous pensez au suicide ? Pas de panique ! Vous prenez un sac, n'importe lequel, et vous le remplissez de billets de banque. N'ayez pas peur de humer et toucher la matière. Ne la mangez pas, l'ingestion est fortement contre-indiquée et vous perdriez du pognon. Laissez agir. Vous pouvez désormais jeter tous vos antidépresseurs à la poubelle, les hormones du bonheur reviendront instantanément jouer à la marelle dans votre petite tête dépressive.

— Contents, les gars ? je lance en guise d'adieu.

— Ouais, répond Bob en souriant, c'était pas un coup foireux ! Bien joué.

— Bon alors, on remet le couvert le mois prochain ? plaisante Didier. Cette fois, la Banque de France !

— *No problemo*, répond Boule, mais sur une jambe et au lance-pierre, c'était trop facile, là.

Quelques accolades et des promesses de fiesta en grande pompe plus tard, Boule, Bob et Dan s'engouffrent dans la BM de ce dernier pour repartir à Bordeaux. Nous n'allions plus jamais nous revoir.

## *Foutre le camp*

Le lendemain, *La Dépêche du Midi* titre en première page : « CASSE DU SIÈCLE À LA BRINK'S » et en page 12 : « QUINZE MILLIONS DE FRANCS POUR LE COMMANDO DE FAUX GENDARMES ». Dans une ville où la moindre chute de vélo sur la voie publique fait l'objet d'un article détaillé dans la feuille de chou locale, l'occasion d'en tartiner trois pages à propos d'un braquage est bonne à prendre. Un encadré intitulé « Incroyable ! Ils avaient même reproduit le VRAI numéro d'un VRAI véhicule de la gendarmerie » provoque le fou rire général dans la cuisine, où Didier nous lit à voix haute les inepties collectées, dignes d'un élève en première année de ferronnerie. Les rires reprennent de plus belle, lorsqu'en conclusion : « La gendarmerie exclut, BIEN ENTENDU, toute compromission dans cette affaire. Elle n'a PAS DU TOUT APPRÉCIÉ que son image ait été ainsi mêlée à cette affaire retentissante. » Un journaliste d'investigation (hasardeux), écrit le plus sérieusement du monde que « le casse était l'œuvre de malfaiteurs professionnels appartenant probablement au



milieu ».

Foutre le camp, en bon ordre, devient dès lors une priorité. Je repasse une dernière fois dans l'appartement de la rue Raymond-IV pour y faire le ménage. Un travail que j'accomplis soigneusement, chiffon en main, pour effacer nos empreintes, mais qui ne servira à rien tant mon amateurisme en la matière paraîtra évident aux services de police scientifique. J'oublie sur place deux journaux, *L'Équipe* et *Libération*, ainsi qu'un numéro de *Fluide glacial*. Cette négligence, due au stress et à mon incompétence, ne va pas bouleverser les suites de l'enquête – la police judiciaire sait pertinemment que nous sommes les auteurs du braquage –, mais mes empreintes digitales trouvées sur les journaux et la bande dessinée serviront de preuve irréfutable devant la cour d'assises.

La dernière tâche à accomplir avant de mettre les voiles pour l'Espagne s'annonce plus complexe, tant sur le plan humain que sur celui de l'organisation. Je dois me rendre à Bordeaux pour une visite éclair chargée d'émotions afin de remettre à Nathalie l'argent nécessaire à l'éducation de Loris et de revoir une dernière fois Grand Claude, qui va devenir père. L'expédition que j'organise avec Philippe ne pourra pas prendre plus d'une journée. Ma seule présence dans une ville où j'ai acquis une petite notoriété, pour le meilleur ou pour le pire, revient à appeler les flics et à leur dire de sabler le champagne : le chanteur préféré de la maison volaille est de retour, *at home*. Comme d'habitude, nous allons mettre au point un système compliqué de coups de fil passés dans plusieurs cabines téléphoniques, de rendez-vous bidon et de filatures pour rencontrer Nathalie, avec l'aide de Grand Claude. Ce dernier, que je viens de retrouver après ces deux années d'errance, semble s'être assagi à la veille de sa paternité.

Dans l'après-midi, après que Claude et Philippe ont inspecté les lieux, j'ai à peine le temps d'apercevoir, dans un bar miteux du quartier Saint-Pierre, mon petit bonhomme de Loris, qui commence à marcher. Le voir se balancer sur ses petites jambes en équilibre précaire, convaincu d'effectuer la plus épataante des découvertes à la moindre rencontre avec un objet inconnu, renvoie les sacs remplis de biftons arrachés à la Brink's à la catégorie de rouleaux de papier hygiénique alignés dans les rayons d'un Prisunic. Une barre de fer chauffée à blanc me tord les boyaux tandis que j'explique à Nathalie qu'elle devra m'envoyer son petit frère, Thierry, à une heure précise de la soirée, afin que je lui remette un paquet. Je tente de la rassurer, lui promettant de tout mettre en œuvre pour qu'elle et Loris me rejoignent en Espagne lorsque j'y serai installé. Sans doute me prend-elle pour un fou ou pire encore, pour un menteur. Comment lui en vouloir ? Sans plus attendre, j'attrape mon gamin, je le regarde une dernière fois, puis je sors du bar

en titubant.

Quelques heures plus tard, à l'angle du cours Victor-Hugo et de la rue Sainte-Catherine, je retrouve un Thierry ponctuel et je lui refile un sac en plastique avec l'argent, lui conseillant la prudence sur le chemin du retour. Tout juste âgé de quinze ans, le gamin, qui a acquis une certaine maturité à force de voir ses aînés se ramasser la gueule en accumulant les conneries, sait ce qu'il a à faire. Je l'observe s'en aller d'un pas décidé en direction du pont de pierre, il ne se retourne pas. Bon garçon. Je fonce aussitôt chez Grand Claude pour le remercier et lui souhaiter bonne chance dans sa nouvelle vie. Connaissant son aversion pour tout ce qui ressemble, de près ou de loin, à un boulot rémunéré, je lui laisse de quoi voir venir durant un mois ou deux. Le sachant ému, je le quitte avant qu'on se mette tous les deux à chialer comme des Madeleine. Je ne le reverrai plus. Celui qui avait été déboulé de Rouen à Bordeaux en renversant tout sur son passage, telle une boule folle dans un jeu de quilles pour enfant, capable de placer sa grande carcasse de Normand entre les bastos et ses potes, finira par retrouver Sid Vicious au Valhalla des punks, renversé par une voiture dans les rues de Toulouse. Chienne de vie.

Une semaine après, nous filons tous vers l'Espagne. Didier et Iñaki partent s'installer de leur côté à Cànoves i Samalús, dans la province de Barcelone, Philippe et moi à Lloret de Mar, dans la province de Girona.

### *Espagne, été 1988*

*You wake up late for school – man you don't wanna go  
You ask your mom, « Please ? » – but she still say, « no ! »  
You missed two classes – and no homework  
But your teacher preaches class like you're some kind of jerk  
Your gotta fight for your right to party<sup>48</sup>*

Petite ville touristique de la Costa Brava, Lloret de Mar accueille l'été des milliers de touristes venant de Grande-Bretagne, d'Allemagne et des Pays-Bas. La crème de la crème du hooliganisme anglo-saxon s'empare de la cité, inondant ses rues d'une multitude vociférante durant la nuit, et ses plages de chairs inertes s'adonnant aux joies de la calcination dans la journée. L'esthétisme kitsch de ses hôtes donne au nouvel arrivant l'impression de débarquer en pleine semaine de carnaval. Grossière erreur ! À Lloret de Mar, Mardi gras dure toute la saison estivale. Les enseignes fluorescentes indiquent le plus souvent un débit de boissons, dont l'unique fonction est de vous faire ingurgiter de la sangria *very cheap* que vous dégueulerez dans l'heure. Les boîtes

de flamenco possèdent la particularité de n'offrir aux touristes que des spectacles ridicules où le flamenco brille par son absence. Là encore, le but, à peine voilé, est de vous refourguer du whisky à la flotte et les Gipsy Kings en fond sonore. C'est dans un de ces clubs, tenu par une famille de gitans, que Phil et moi allons nous fournir en *chocolate*, haschich d'excellente qualité, bien servi et moins cher qu'en France ; nous pouvons même parfois le fumer sur place, à condition qu'il n'y ait pas d'autres clients. Après avoir commandé au patron une bouteille de gin authentique, pas de celui qu'il sert aux touristes, nous passons quelques heures à fumer des joints tout en découvrant la véritable rumba catalana, fusion de styles entre la salsa cubana et le flamenco, reconnaissable entre mille par la façon dont le guitariste percute le bois de son instrument après avoir effectué un moulinet de sa main droite. Cette technique, nommée *el ventilador*, donne la possibilité au musicien d'utiliser sa guitare comme une percussion, et de marteler le rythme caractéristique d'un genre inventé par Antonio González Batista, El Pescafla, et rendu populaire par Pedro Pubill Calaf « Peret ».

*El secreto de la máquina  
Está en el ventilador  
Que mercachifles y marineros  
Trajeron de Caribe y de Ecuador  
Juntaron rumba y flamenco  
Y le dieron nuevo sabor  
Al ritmo de los gitanos  
De Somorrostro hasta Mataró<sup>49</sup> !*

Par l'intermédiaire d'une agence immobilière du centre-ville, Philippe et moi nous sommes dégotés une petite villa, dans la zone résidentielle Mas Romeu, à cinq kilomètres du centre de Lloret. En cette saison, le voisinage est essentiellement composé de familles de touristes dont le besoin de tranquillité va de pair avec leur pouvoir d'achat, nettement supérieur à celui du centre-ville. Nous sommes à peine installés que les sauvages, Kékète, Averell, Wilfrid, le Zort et toute la clique de la ferme débarquent en force, avec leurs potes et les copains des amis de leurs potes, rendant illusoire toute volonté de passer inaperçu. Leur insouciance m'évite de m'attarder sur le sort de Loris et Natalie, déchirure béante qui me vrille la conscience. Le mot d'ordre : ne penser à rien, ensuite nous verrons bien. Personne ne se demande par quelle opération du Saint-Esprit nous nous sommes procuré l'argent pour louer une maison sur la côte en Espagne, le chant des grillons sous le soleil méditerranéen suffit à calmer les curiosités. Les soirées de folie reprennent de plus belle, et les premiers

accrochages avec nos voisins surviennent l'une de ces nuits où le vacarme produit par la meute rivalise avec le raffut du kop de Liverpool les jours de derby contre Everton. Lorsque, vers trois heures du matin, des coups sourds retentissent à la porte d'entrée, je m'imagine devoir négocier avec l'officier d'une unité antiémeute la suspension d'un assaut imminent. Mais en ouvrant la porte, point de flicaille. En face de moi, un bouledogue taillé comme un cube (de ceux qui ornent les t-shirts frappés de l'Union Jack dans les boutiques de souvenirs à Londres), prêt à me sauter à la jugulaire. Tout en reculant, je pense à Pasteur et à son vaccin contre la rage, belle invention sans aucun doute, et je tente d'articuler un mot dans la langue de Shakespeare : « Yes ? » Furax, le type m'explique dans un anglais mâtiné d'espagnol qu'il n'a pas traversé le continent européen pour se retrouver avec des gouapes de la même espèce que ses voisins du quartier d'Anfield et que si le boucan continue : « *Malo for you, do you comprendo ?* » Pour un British, le mec les a bien accrochées, nous sommes quinze, il est seul, enfin passons... « *VOS GUEULES ! ET BAISEZ LA MUSIQUE !* » J'aurais volontiers embrassé le mec de ne pas avoir appelé les flics.

Le lendemain matin, les corps dévastés par l'alcool s'étalent du salon au jardin, sans parler du chien et des bagnoles cabossées garées devant le portail. Cette maison de vacances prend l'allure d'un camp de gitans, pas du tout en adéquation avec l'obligation de discrétion que je me suis fixée en m'installant ici. Il faut agir. La solution viendra de Pepito, un petit skin teigneux d'origine espagnole, dont la famille, nous a-t-il expliqué, possède une maison dans un village du côté de Valence. Un coin perdu au milieu de champs d'orangers où, selon lui, la fiesta fait partie du patrimoine local, comme la paella et le football. « Hé ! Pourquoi ne pas aller rendre une petite visite à la famille de Pepito ? j'annonce, mine de rien, mais un peu quand même. « OUAAAAIIIS ! » hurle la meute.

— Et le chien ? lance le Zort.

— Il vient aussi.

— OUAAAAIIIS !

Appelée également la Ruta Destroy, la Ruta del Bakalao, au sud de Valence, concentre sur à peine trente kilomètres, entre mer et désert, les discothèques les plus hallucinantes de ces années quatre-vingt. Des dizaines de milliers de personnes, venues de toute l'Espagne, se retrouvent dès le jeudi soir pour une fête ininterrompue pouvant durer jusqu'à quatre jours. Lorsqu'une boîte ferme ses portes, une autre prend la relève, et ainsi de suite jusqu'au lundi matin. Les *fiesteros* commencent leur marathon au Spook Factory, en passant par le Heaven, l'ACTV, le Barraca, le Puzzle et El Chocolate, et l'achèvent du côté de la plage de la Malvarrosa, s'installant sur les terrasses des

troquets du bord de mer ou divaguant sur le sable. Le spectacle de têtes hallucinées, mâchoires dévissées et cerveaux en compote devient l'attraction touristique à ne manquer sous aucun prétexte. Plus qu'une simple zone de divertissement, la Ruta est un phénomène social et culturel, possible et imaginable seulement dans l'Espagne de l'après-franquisme. Couronnés rois de la fête, les DJ incorporent pour la toute première fois dans leur set de la musique électronique qu'ils mixent aux nouveautés importées du Royaume-Uni. Le funk et le disco disparaissent des pistes de danse pour faire place à une nouvelle sonorité sans équivalent en Europe. Des groupes tels que Bauhaus, Joy Division, The Sisters of Mercy, The Cult, Depeche Mode, The Cure, Cabaret Voltaire, Throbbing Gristle, Alien Sex Fiend, Psychic TV, The Residents ou The Cramps s'accouplent contre nature aux rythmes barbares propulsés par des DJ furieux, vous donnant l'impression de participer, sur la piste de danse, au rituel d'un ancien culte païen. De nouvelles drogues synthétiques se répandent sans qu'aucune autorité soit capable d'en admettre l'illégalité. Les pilules d'ecstasy (MDMA) et les capsules de mescaline (MDA), fabriquées en masse par des étudiants en chimie, se vendent au grand jour et leur consommation ouvre la porte à des sensations jusque-là inconnues. Avidée de liberté, la jeunesse espagnole pratique, à cette époque, l'hédonisme de masse sous le regard bienveillant d'une société en pleine construction.

El Chocolate, est la plus déjantée et la plus ténébreuse des boîtes de la Ruta. Surnommée *la Catedral de la Música*, elle ouvre ses portes au tout début des années quatre-vingt sous le nom de Chocolate Cream. Sa couleur chocolat au lait et son architecture, censées représenter soit un gâteau au chocolat, soit quelque chose de plus scatologique – tout dépend de la drogue ingérée –, ne laissent deviner en aucune façon l'orgie sonore qui se déroule à l'intérieur. Son premier DJ, Toni el Gitano, tunique noire, croix inversée sur la poitrine, a réalisé le jour de la mort de Ian Curtis, le 18 mai 1980, un simulacre de pendaison tellement réussi qu'il a failli crever pour de bon. La légende était née.

Aussi bouché que les toilettes publiques de Bombay après le passage de la mousson, le nez du Zort semble vivre ses derniers instants comme organe respiratoire. Trop souvent utilisé à contre-emploi, son appendice nasal, en pleine rébellion, refuse désormais d'obtempérer. Ça suinte, ça brûle, mais rien à faire, ça ne passe pas. Sniffer du speed dans ces conditions exige une forte dose d'opiniâtreté, et dans ce domaine, le Zort en a à revendre. Le moment est crucial. Décidé coûte que coûte à maintenir son statut d'aspirateur pro ès produits toxiques, il s'attaque avec enthousiasme à la dernière ligne droite. Le sifflement émis par l'orifice obstrué a de quoi inquiéter, mais Zorty ne s'avoue pas vaincu, c'est un sacré battant. Encore quelques centimètres, va-t-il y

arriver ? Oui... Non... Siiiiii ! « PUTAIN ! s'exclame Punky, c'est pas trop tôt. Allez, donne-moi ça que je te montre comment on fait. » Personne n'a le temps de contester à ce dernier sa dextérité à manier la paille que la ligne blanche disparaît, de même qu'une bonne partie de celle du dessus :

— J'ai pas fait exprès.

— Bien sûr que non. T'as juste dérapé un peu...

— Ou comme la fois où le patron du rade t'a chopé la bouche ouverte sous la tireuse à bière, lance Wilfrid. Tu t'es juste pris les pinceaux dans la marche, ta tête s'est retrouvée sous la tireuse, et là, manque de pot, elle se fout en marche toute seule...

— C'était vraiment pas de bol, dit Kékète en rigolant.

— Incroyable. Un phénomène paranormal, aucune autre explication.

— Et ma main dans tes ratiches, dit Philippe en se marrant, c'est du paranormal ?

— On a tous fini ?

Kékète s'impatiente.

— Non, attendez, il y a le Zort qui est en train de dégueuler, dis-je.

— Bout du con ! deux heures à sniffer, trois plombs à vomir.

— C'est bon, dit le Zort. C'est cette foutue ecstasy qui me fout la gerbe.

— Ça te donne envie de dégueuler, à toi ? interroge Pepito.

— Moi, j'ai comme qui dirait besoin d'amour, annonce Averell, ça vous le fait pas à vous ?

— Bouduuu ! s'exclame Kékète. On rentre ou ça va finir en partouze.

À l'intérieur, la chaleur poisseuse, d'une densité presque palpable, n'empêche pas la horde bouillonnante de s'agiter au rythme hypnotique d'un marteau battant le fer. BAM, BAM, BAM ! Ce que l'imaginaire fertile d'un noctambule imbibé de mescaline pourrait considérer comme une danse consiste à sauter sur place, les yeux comme des billes de porcelaine, façon Marty Feldman, tout en repoussant les vapeurs de tequila à l'aide d'un éventail, histoire de se rafraîchir le cerveau. Trois heures du matin, la soirée commence à peine. Premier tir de barrage : Zodiac Mindwarp and The Love Reaction ouvre le feu avec la reprise du classique « Born To Be Wild ». Ça chauffe. Difficile de rester statique à l'écoute de cette version *greasy* du titre des Steppenwolf remixé à coups de massue. Sur la gauche, juste après l'entrée, le bar, derrière lequel œuvre Maïte, une petite gothique au regard d'obsidienne que Philippe drague à la hussarde et en espagnol, s'il vous plaît : « *Bueno, a que hora acabas, que te paso a buscar* <sup>50</sup> » Pas du genre à raconter sa vie, le Phil va droit au but, ça passe ou ça casse.

Sur la droite, un couloir menant aux toilettes, théâtre de scènes

n'ayant pas grand-chose à voir avec d'urgentes nécessités physiologiques. En face, entourée de gradins en ciment, l'arène. Danseurs ou gladiateurs y forment une seule et même entité maléfique, vous donnant l'impression d'assister à une messe noire dans le temple d'une vieille divinité innommable. Juste derrière, la cabine du DJ : El Rey Loco. Aussitôt happé par une foule compacte comparable à des sables mouvants, je n'oppose aucune résistance. Lorsque retentit le « Sun King » des Cult, suivi du très gothique « Temple of Love ? » des Sisters of Mercy, je me laisse emporter, me demandant ce que je fous à sauter comme un malade, moi qui détestais ces groupes jusqu'à aujourd'hui. Pas le temps d'y réfléchir, le DJ fou à lier ne lâche pas le morceau, et nous balance dans la foulée « A Question of Time », des Depeche Mode, suivi du saignant « Love Like Blood », des Killing Joke, pour conclure avec « The Wait », hymne à la folie des hommes, encore interprété par Killing Joke, jamais aussi proche de la démence : « *THE WAAAAIIIIIIIT !... THE WAAAAIIIIIIIT !* » À partir de ce moment, je perds le contact avec la réalité ; corps et esprit détachés du monde, je m'agite comme un possédé, guidé par le rythme tribal du psychopathe de service aux platines. L'ecstasy, censée exacerber les sens, serait-elle en train de me rendre maboule ? Probable. Un regard vers mes potes me laisse tout de même supposer qu'il me reste de la marge avant le pétage de plombs définitif. Dans n'importe quelle autre circonstance, une âme charitable aurait déjà appelé une ambulance, avec camisolés de force et sédatifs vétérinaires, pour s'occuper d'eux. Les deux boxeurs, Wilfrid et Pepito, s'escriment avec énergie au milieu des danseurs, apportant une touche personnelle à la danse du pois sauteur en vogue par ici. Une variante intéressante, agrémentée entre deux sauts d'une gauche-droite, esquive, gauche-droite, qui en surprendra plus d'un. La piste ne se vide pas pour autant, mais prend des airs d'annexe d'hôpital psychiatrique, pavillon des forcenés, un soir de réveillon bien arrosé. Plus impressionnant encore, Kékète et le Zort se trouvent à Hawaï, surfant sur une vague mythique dont le rouleau gigantesque rappelle une mâchoire prête à se refermer sur les intrépides qui osent la défier. La difficulté est réelle, mais nos deux surfeurs, regards hallucinés, s'en sortent à merveille. Leur technique impeccable, bras à l'horizontale, jambes semi-fléchies, impressionne et fait des émules. Trois barjots, convaincus d'assister à la naissance d'un nouveau style de danse, se mettent, eux aussi, en position de « surf qui peut », pour la plus grande joie d'Averell, resté au bar et littéralement plié de rire.

À l'aube, une multitude silencieuse assiste, en terrasse, au lever du soleil, alors que l'obscur « All Night Long », de Peter Murphy, nous enveloppe de sa mélodie apaisante, telle une berceuse susurrée aux

oreilles d'esprits tourmentés par une nuit de tous les excès. « *When the night is closing / Eyes are running wild / When I hear you humming / All night long...*<sup>51</sup> » Soudain, à la fin du refrain, la voix de Jean Marais murmure : « Belle, une rose qui a joué son rôle... mon miroir, ma clé d'or, mon cheval et mon gant sont les cinq secrets de ma puissance... » Comme s'il s'agissait d'un voyage astral, mon esprit flotte en apesanteur, survole Belle un court instant, puis se pose à ses côtés : « Coucou, Belle ! C'est moi, la Bête... » Pas de réponse. Belle ne m'entend pas, et pour cause, cette dernière n'étant autre que Wilfrid qui, en train de se soulager la vessie sur un cactus, me dévisage, l'air soupçonneux : « Tu serais pas devenu un peu pédé, par hasard ? »

À l'ombre d'un palmier, la bande se recompose doucement. Les premières impressions ne laissent aucun doute sur la capacité des Espagnols à faire la nouba. Le constat de Kékète en ce sens est sans appel : « Ils sont com-plè-te-ment branques ! » Fin connaisseur en la matière, sorte de Paul Bocuse de la fiesta, diplômé en troisième mi-temps à l'école de rugby du Stade toulousain, Kékète n'en revient toujours pas : « Je n'ai jamais vu autant de cinglés au même endroit et en même temps... Et pas une seule baston ! » Sur ce point, il n'a pas tort. Les démonstrations d'amour délirantes du pays de la corrida (qui l'aurait cru) remplacent les scènes de bourrage de pif coutumières dans les macro-discothèques à blaireaux, et donnent une autre perspective à la fête. La responsable a un nom : MDMA. Pepito, lunettes de soleil, sourire béat, en est l'exemple vivant. D'habitude plutôt enclin à se foutre sur la gueule avec les teignes de son espèce, il semble ce matin l'incarnation du cool Raoul, paix et amour pour tous : « Je vous love les amis, je vous loooove ! » Averell, dans le même état, s'est amouraché du palmier, avec lequel il tente en vain de copuler, sous le regard absent d'une gothique, visage poudré de blanc, qui chevauche des papillons multicolores dans une dimension inconnue. Plus loin, devant un parterre de zombies voués à sa cause (« *i Claro hombre, que si, que si, claro que si*<sup>52</sup> ! ») le Zort disserte sur la possibilité d'une influence extraterrestre dans le jeu de guitare de la nouvelle vague hardcore. Plus que son discours, dont personne ne comprend un traître mot, son *spike* semble fasciner son auditoire. Quant à Philippe, sur le point de pulvériser son propre record du monde de nuits passées sans dormir, il paraît convaincu de l'existence d'un complot ourdi contre sa personne. Une créature machiavélique aurait placé un contrat sur sa tête. S'il en fallait un pour me casser les couilles, ce matin, ça ne pouvait être que lui :<sup>48</sup>

— T'as ton 38, grand ?

— Pardon ?

— Tu vois la nana, derrière moi ? Elle a payé des mecs pour me



flinguer.

— Qui ça, Maïte ? Ça fait deux jours que tu la dragues, elle est folle amoureuse de toi.

— Naaaaan, elle veut me tuer.

— *¿ Que dice*<sup>53</sup> ? me demande Maïte, un rien préoccupée.

— Nada, il est un *poco cansado*<sup>54</sup>, dis-je, en me retenant de placer mon index sur ma tempe.

— Qu'est-ce qu'elle dit ?

— Rien. Ça fait combien de temps que t'as pas dormi ?

— Quatre jours, peut-être cinq... Je sais plus.

— D'accord... Hum... Bon... Maïte ?

— *¿ Si ? ¿ Se puede saber que coño le pasa*<sup>55</sup> ?

— Euh... Yo, l'amener à ton appartement, lui donner un valium.  
*¿ Entiendes ?*

— Si.

— Parfait ! Lui, euh... doit dormir, hum... *muuuucho cansado*, OK ?

— *Vale, toma la llaves*<sup>56</sup>.

— Brave fille. Toi, viens on se casse, c'est l'heure de dormir.

— Tu restes avec moi ?

— Je reste avec toi.

— Avec ton flingue ?

— Mais ouiiii !

## Cecilia

La première fois, elle joue au billard. Concentrée, bien campée sur ses appuis, position de visée en chevalet plat, elle multiplie coulés et piqués sous les yeux ahuris de ses compagnons de jeu. Nous sommes au Bikini à Toulouse, bien avant le braquage de la Brink's, les Sheriff et OTH vont prendre la scène, le Bikini gronde d'impatience, mais rien ne semble la perturber. Elle enquille les boules avec maestria, laissant aux trois autres manchots le soin de compter les points. Ce morfal de Wilfrid ne la lâche pas des yeux. « Elle est venue avec Gadget », lui dit Philippe avant même qu'il ne pose la question. Plus ou moins dans l'organisation de concerts – son boulot consiste à fournir en drogue les musiciens passant par Toulouse –, Gadget traîne une réputation de dingue parmi les dingues, pas le genre de gars à qui l'on confierait sa petite sœur : « Mais qu'est-ce qu'elle fout avec ce cinglé ? » demande le boxeur.

Quelques mois plus tard, cette fois après l'affaire de la Brink's, nous allons de nouveau croiser Gadget, toujours accompagné de la joueuse de billard, place de Catalogne à Barcelone. Petite brune tirée à quatre

épingles, avec pour tout maquillage juste ce qu'il faut de rouge à lèvres, la nana nous est enfin présentée. À peine âgée de vingt ans, elle s'appelle Cecilia, paraît conçue d'une matière cristalline prête à se rompre au moindre choc, mais peut s'envoyer deux *chupitos* de tequila cul sec sans passer l'heure suivante à raconter des conneries, particularité séduisante qui la différencie de la grande majorité des gens de mon entourage, hommes ou femmes. De retour au bercail, après avoir passé quelques mois à Toulouse en compagnie de l'autre furieux, elle cherche sans trop savoir comment s'y prendre, comme la plupart d'entre nous, un moyen de tout envoyer balader. En accord avec la théorie selon laquelle plus on est de fous plus on rit, Cecilia et Gadget se joignent un temps au groupe pour la suite des festivités entre Valence et Lloret de Mar. La compagnie du petit homme fort en gueule va vite en irriter plus d'un. Affublé de lunettes aux épaisses montures, Gadget possède la faculté de réveiller la bête qui dort en chacun de nous. La moindre conversation avec l'énergumène revient à s'imaginer *illico* comment creuser un trou assez profond pour y jeter son cadavre encore chaud. Véritable machine à raconter des bobards, l'enflure doit avoir caché dans ses poches un stock de speed inépuisable. Ou alors il est atteint d'un type de logorrhée incurable. Dans les deux cas, ses jours sont comptés. Après une soirée à Girona, Wilfrid me confie qu'il ne désire rien d'autre que le pendre par les pieds et s'en servir comme sac d'entraînement. Je souris en hochant la tête. Travailler mon uppercut sur sa grosse bedaine de menteur pathologique me paraît une perspective des plus réjouissantes. Le jour où il prétexte une fête organisée par Topper Headon<sup>57</sup>, récemment sorti de prison, pour foutre le camp à Paris, personne ne le retient, pas même Cecilia.

Entre deux périple à Valence, l'été déroule son tapis d'asphalte le long des kilomètres avalés, pied au plancher, sur les autoroutes espagnoles. Motörhead et Girlschool se partagent la bande-son de nos voyages, de Pampelune à Séville, de Valence à Malaga. Lemmy et les filles s'en donnent à cœur joie : « Bomber », « C'mon Let's Go », « Emergency », « Please Don't Touch »... Derniers soubresauts d'ivresse insouciant avant le grand saut dans l'inconnu. Un soir, je pars avec Phil faire la fête à Valence et reviens le lendemain avec Kékète pour un concert à Barcelone. Avec Wilfrid, nous irons jusqu'à Formentera. Épargnée par le tourisme de masse, la plus petite île des Baléares, accessible après une traversée en bateau depuis sa voisine Ibiza, offre aux vacanciers ses eaux turquoise et ses plages de sable fin sans le spectacle grotesque de corps se pavanant le cul à l'air, arborant des strings ridicules, un classique de la Costa Brava. Sportif complet, Wilfrid me donne la leçon le matin, m'obligeant, gants en mains, à répéter le même enchaînement, jusqu'à ce que les coups partent instinctivement : « Le secret, me répète-t-il, c'est le timing, balance tes

poings, sans appel... » En guise de démonstration, il me colle deux poires en pleine tronche : « Et ne baisse jamais, jamais, ta garde », conclut-il en rigolant. L'après-midi, il m'initie à la plongée sous-marine, m'enseignant la manœuvre de Valsalva, qui consiste à se pincer le nez tout en soufflant bouche fermée, afin de soulager la pression sur les tympans. Une technique plutôt délicate que j'aurai le plus grand mal à réaliser, me contentant d'observer, en surface, mon ami ne faire qu'un avec les poissons. De retour à Barcelone, nous fonçons à l'Andy Capp, bar musical tenu par des Nantais, pour y retrouver Cecilia, devenue notre amie. Nous passons la soirée dans le barrio de Gràcia, où, patiente à l'extrême, elle nous balade de bar en bar dans un quartier qui n'est pas encore devenu le repaire à bobos friqués que nous connaissons aujourd'hui. Le mois de juillet s'achève comme il a commencé. Phil et moi ne retournons à Lloret de Mar que pour nous assurer que le pognon y est bien planqué.

Je les avais pourtant prévenus ! Au début du mois d'août, le lendemain de l'ultime tentative de regroupement familial où Philippe, à deux doigts de se retrouver menotté, a dû laisser Nathalie, sa mère et Loris dans un bar du *casco antiguo* de Barcelone et faire appel à un tiers pour ramener ma famille à l'aéroport, j'ai filé à Cànoves pour expliquer la situation à Didier et Iñaki. Me planter au milieu du jardin, avec un orchestre de *mariachi* interprétant rancheras et boleros, n'aurait pas changé grand-chose à la donne. L'ambiance dans la coquette maison de deux étages située dans le lotissement du Mirador del Montseny laisse présager un orage imminent. Ces deux dernières années à vivre les uns sur les autres, avec toute cette tension accumulée, rendent difficile une nouvelle cohabitation. Plus personne ne s'adresse la parole, c'est à peine s'ils m'écoutent. N'importe quel film muet relatant une visite au cimetière le jour de la Toussaint aurait pu illustrer le climat régnant dans la villa. Juste l'envie de hurler : « HÉ ! LES GARS, ON SE RÉVEILLE, C'EST OFFICIEL, LE MANDAT DE RECHERCHE INTERNATIONAL EST TOMBÉ, FINI LES VISITES AUX FAMILLES, TERMINÉ LES ENFANTS, TERMINÉ NOS AMIS, LA VIE D'AVANT ET TOUT LE TREMBLEMENT, ON A LES FLICS ESPAGNOLS AU CUL. » Je doute qu'un coup de gueule arrange quoi que ce soit. Si je n'avais pas passé le dernier mois à bouffer des kilomètres en voiture, avalé des drogues abrutissantes et vécu comme si la fin du monde pouvait surgir à tout moment, j'aurais probablement la même tête d'enterrement. Au lieu de ça, je suis en colère. Je viens de laisser Nathalie en carafe Plaça de Catalunya. Dans ma tête, un grand huit monte, vire et descend, m'entraînant dans une boucle d'anxiété sans fin. Je fais demi-tour sans prendre la peine de dire au revoir, qu'ils se débrouillent, j'ai passé l'info. En sortant, je jette un coup d'œil machinal aux alentours, tout est calme. Je monte dans la 205 GTI,

prends le temps de caler le « Too Fast for Love », des Motley Crüe, sur l'autoradio et démarre en trombe. Les flics, en planque dans le voisinage, assistent à la scène, mais je ne me doute de rien.

Le premier septembre 1988, au matin, j'achète *Libération* dans un kiosque du Passeig d'Agusti Font, sur le front de mer à Lloret de Mar. Sur une terrasse, face à la plage, je m'apprête à déjeuner tout en feuilletant mon journal. En page « Société », la nouvelle « José Gomez y Martin, dit Iñaki, un des cerveaux du casse de la Brink's, a été interpellé, en compagnie de Muriel Guinet, après une fusillade au péage de l'autoroute Toulouse-Lalande. Un autre membre du commando, Didier Bacheré, a été arrêté dans une villa de Cánoves, en Espagne ». Retour au kiosque, où j'achète toute la presse française et espagnole. Bien plus dégourdie que leurs homologues français, la police de ce côté des Pyrénées ne laissera rien filtrer, dans l'espoir de nous mettre la main dessus, jusqu'au 7 septembre, date à laquelle *La Vanguardia* et l'*ABC* écriront quelques lignes sur l'arrestation de membres des Comandos Autónomos Anticapitalistas en France et en Espagne. Une information réductrice, quasi mensongère, de ce que nous représentions réellement, mais je me vois mal appeler la rédaction pour leur demander de rectifier : « Euh... oui, mais bon, ce n'est pas exactement ça, vous voyez... » Rien à foutre. Ils peuvent écrire ce que bon leur semble. Les journaux sous le bras, je file à la maison. N'ayant aucune idée de l'endroit où peut se trouver Philippe à cette heure, je laisse sur la table du salon le journal grand ouvert à la page nous concernant, puis griffonne un mot : « Casse-toi d'ici, appelle la Petite. » Cette dernière se trouvant être Cecilia. Foutre le camp les cognes aux fesses devient une habitude, la routine, pour un peu je m'ennuierais. Je monte dans le grenier, j'attrape les sacs avec le pognon, j'entasse tout le fric dans le plus grand des deux, avec les deux flingues, puis je redescends tout en appelant le chien. Encore en vadrouille, Chaos, le berger blanc, ne répond pas. Pas le temps de gamberger, je grimpe dans la bagnole et m'arrache en direction de Barcelone. À Blanes, je m'arrête dans une station-service et j'en profite pour passer un coup de fil à Cecilia. L'échange sera bref. Philippe a lu le journal, il me retrouvera à l'Andy Capp dans la soirée.

## Mes trente ans de cavale

Repartir de zéro. Ce qui est arrivé avant n'existe plus. Mes parents, mon adolescence chaotique, Camera Silens, l'héroïne, les braquages, les révoltes, Nathalie : terminé. Sectionner, trancher, pratiquer l'amputation pure et simple de mon passé. Pour Loris, c'est différent. Aucun humain ne peut s'amputer de ses enfants. On peut oublier ses parents, ses amis, ses amants, mais pas ses enfants. En abdiquant maintenant, en quoi pourrais-je lui être utile ? L'addition pourrait se chiffrer en une quinzaine, voir une vingtaine d'années derrière les barreaux. Des braquages avec séquestration dans tous les coins de France ne valent pas moins. Au-delà du conflit perpétuel, de la colère et du mal-être, il doit bien exister autre chose. Je veux essayer. L'existence ne peut se résumer à ça.

### *Atterrissage difficile*

Les premières semaines s'annoncent compliquées. K.-O. debout, nous ne savons que faire. Premier coup de poker : demander à Cecilia de garder le sac avec notre fric dans l'appartement de sa famille. Le pari est risqué. Si son père ou son frère tombent dessus et appellent les flics, fin de l'histoire. Originaires de Los Santos, petit village de Castilla y León, région d'Espagne où discrétion et réserve sont des préceptes de vie, les parents de Cecilia ne sont, heureusement, pas du genre à fouiller dans les affaires de leur fille. Le sac de sport gavé de billets finit sa course sous le lit, on n'en parle plus. En nous filant un coup de main, Cecilia prend d'énormes risques, mais elle ne pose pas de questions. Dévoré par l'héroïne, le quartier de la périphérie de Barcelone où elle a grandi la rend immune à la peur du flic comme du délinquant. Évoquer le quartier Polígono Canyelles dans une soirée vous condamne à l'ostracisme pour le reste de la nuit, à l'université, pour le reste de vos études, au boulot, et vous êtes immédiatement marqué du sceau de *charnego*<sup>58</sup>. Appelons ça « solidarité de classe ». Se débarrasser de la 205 GTI n'a rien de difficile. Après un voyage à Valence, elle termine avec 10 000 kilomètres de plus au compteur sur le parking du Corte Inglés. Dès lors, nous allons retrouver les bonnes habitudes de la cavale (avec, cette fois, un mandat d'arrêt international aux fesses) : voyage en train et jeux de rôle. Avec notre allure de rockers nantis,

nous pouvons enfiler sans trop de difficultés la panoplie de managers d'hypothétiques groupes de rock, d'organiseurs de concerts et autres conneries du même genre : attaché-case, lunettes de soleil par tous les temps, santiags et blousons de cuir – l'équipement du parfait manager revenu de tout, plus vrai que nature. Dotés de ce background « rock'n'rollesque », Phil et moi allons prospecter, sur les conseils de Cecilia, les agences immobilières de Salamanque, au nord-est de la péninsule. La ville semble tranquille et fourmille d'étrangers. Notre numéro consiste à nous présenter comme les managers d'un groupe de rock franco-anglais. En pleine phase créative, les musiciens que nous représentons recherchent un endroit où se ressourcer pour composer en toute sérénité les titres de leur prochain album. « Un caprice de star, vous comprenez ? La région est tellement... comment dire... » Une couverture au poil et un rôle dans lequel Phil et moi nous sentons parfaitement à l'aise. Pendant que je m'adresse au responsable de l'agence, Phil intervient en yaourt, me glissant deux ou trois phrases en aparté, auxquelles je réponds systématiquement par *yes of course* pour être certain de ne pas me tromper. Il est l'excentrique, moi le responsable. Et roulez jeunesse ! Pour être honnête, le miracle ne se produit réellement qu'au moment où nous promettons de régler d'avance et en espèces les trois mois du séjour et la caution. Comme à chaque transaction où les intervenants jouent à « Tu me tiens, je te tiens par la barbichette », lorsque les pépettes s'invitent à la fête, les yeux pétillent, les sourires s'élargissent, les petits oiseaux chantent, place aux embrassades et aux tendres câlins. La visite se déroule le jour même. Je me souviens d'un employé au regard d'imbécile coiffé d'un brushing ridicule, d'un court trajet en voiture vers un quartier excentré, d'une maison sans âme et d'un jardin recouvert d'un tapis de feuilles aux couleurs de l'automne. Je me souviens d'un cirque de campagne installé non loin, d'un corbeau mort gisant sur le perron et de l'inévitable odeur de renfermé en pénétrant à l'intérieur du pavillon : « *Oh my God !* Elle est... Elle est... tout à fait charmante, nous la prenons. »

Dotée d'une des plus anciennes et prestigieuses universités d'Europe, la très catholique et conservatrice Salamanque, reconnue comme la ville de la pensée et du savoir, accueille des dizaines de milliers d'étudiants chaque année. Récemment déclarée Patrimoine mondial de l'Unesco, elle reçoit tous les jours des centaines de touristes de toutes les nationalités, attirés par son histoire, l'architecture de ses multiples églises et palais comme de ses deux cathédrales et de ses nombreux couvents. Nous ne sommes pas là pour faire du tourisme, mais la richesse patrimoniale de la Ciudad de Oro nous permet de circuler dans ses rues sans avoir l'air d'épouvantails au milieu d'un champ de maïs. Nous passons inaperçus, et c'est tout ce que nous

souhaitons. Apprendre à parler le castillan devient maintenant une priorité. Dans cette ville universitaire, les *escuelas de idiomas*<sup>59</sup> offrant des cours particuliers aux étrangers pullulent, je n'ai que l'embarras du choix. Je m'inscris à l'une d'entre d'elles, située derrière la Plaza Mayor. Des affiches placardées proposent des forfaits à des tarifs dégressifs. Ayant envie d'obtenir de rapides progrès comme de tromper ces longues journées d'ennui passées à broyer du noir, je me décide pour le cours intensif de quatre heures par jour. Du doigt, je désigne l'affiche correspondante. « *¿ El curso de quatro horas diarias ?* <sup>60</sup> » interroge la jeune fille. *Si, este*<sup>61</sup>, dis-je, pas peu fier d'étaler mon vocabulaire. Une étudiante me donne des cours à raison de deux heures le matin, deux heures l'après-midi, quatre jours par semaine. Durant la classe, pas moyen d'en placer une en français : « *No, no, no, en castellano !* »<sup>62</sup> Le premier mois, les progrès sont époustouffants, n'ayons pas peur des mots. L'immersion linguistique au cœur de la Castille fonctionne à merveille. Cecilia, avec laquelle je communiquais jusqu'alors en « franchougnol », n'en revient pas, j'en suis certain. Néanmoins, un minuscule problème ralentit mon ascension vertigineuse : cette foutue règle sur les accents et ses conséquences sur l'expression orale. Un détail qui ruinera mes espoirs de parler le castillan sans trahir mon origine française. Un accent mal placé lors d'une conversation, une tonique oubliée, et la réponse cingle comme une évidence : « *Eres francés, no* <sup>63</sup> ? » Autant me balader avec un béret sur la tête. Après un début enthousiasmant, l'étudiante chargée de mon apprentissage semble perdre patience :

- *Un ejemplo simple*. Où se trouve l'accent sur *fácil* ?
- Euh... aucune idée... *Perdón, ni idea*.
- *Escuche bien : fácil*.
- *Vamos a ver...* Deux voyelles... Le a ou le i ? Euh... le i, dis-je, triomphant.
- *No, no, no, otra vez... Fác-il*.
- Bon ben le A.
- *Muy bien, ahora repite : fá-cil*.<sup>64</sup>
- Facile.
- Bon, passons à autre chose.
- Ah, vous avez parlé en français !
- *Ya, qué remedio*.<sup>65</sup>

Beaucoup moins académiques, les cours d'espagnol que suit Philippe dans le quartier de Pizarrales, où il se fournit en dope. Située au nord-ouest de Salamanque, juste au-dessus du cimetière, la zone abrite une famille de gitans dont la *matriarca* en personne refourgue de la came. Rien de tel qu'une bonne immersion chez les craignos pour apprendre la langue du pays, mais les progrès de Phil en espagnol m'intéressent moins que sa santé. L'héroïne s'agrippe à lui tel un

acarien hématophage à la recherche de sang chaud. Seuls une solide constitution physique et un appétit gargantuesque lui permettent de tenir le coup. Le bougre peut s'envoyer un gramme de brune puis, dans la demi-heure qui suit, un steak sauce tartare saignant sans broncher. Un tel régime m'aurait expédié *ad patres*, victime d'une hépatite foudroyante, lui, c'est à peine s'il pique du nez. Son comportement autodestructeur m'oblige néanmoins au recul et à la réflexion, sous peine d'être aspiré, à mon tour, dans une spirale de défonce. Pas question de toucher à nouveau à cette saloperie. Étrange situation. Nous pouvons passer des heures à la terrasse d'un café sans échanger un mot, un regard, une observation, que dalle. Silence radio. Didier et Iñaki se sont-ils retrouvés dans la même impasse avec le résultat qu'on connaît ? Peut-être. Quelle importance ? Ils se trouvent dedans, je veux rester dehors et vivre. Nous avions tout prévu, sauf l'essentiel : nous projeter dans l'avenir. Avec plus de deux millions de francs dans les fouilles, nous sommes tout autant largués que lorsque nous traînions nos Doc Martens de punks dégénérés dans les rues de Burdigala, incapables de dépasser le stade du *No future*. Régulièrement, je tente de convaincre Philippe de poursuivre notre route. Avec le pognon et un peu de jugeote, nous pouvons construire autre chose, une autre vie. En vain. Son argument, lorsqu'il ne botte pas en touche, est toujours le même : en voyageant aux quatre coins du monde, il a bien vécu, peu lui importe la suite. Fermez les volets, éteignez les lumières, plus personne ne répond. Le Punky qui était venu me chercher à Bordeaux plein d'entrain, fringant, sûr de lui, se dilue peu à peu sous mes yeux. Un de ces quatre, il va disparaître pour de bon.

À l'automne, Cecilia nous rejoint à Salamanque pour un long week-end de trois jours. Elle nous aide à remettre un peu d'ordre dans le foutoir que deux hommes peuvent laisser derrière eux. Cette maison ressemble au refuge d'un vieux couple de grabataires oublié des services sociaux. Un vrai désastre. Cecilia se présente à Salamanque un de ces matins où l'on regrette amèrement de ne pas vivre sous les tropiques. Un épais brouillard s'étend sur la ville tandis que je vais l'accueillir à la gare routière. Un voile de givre recouvre les pelouses fraîchement tondues dans les parcs et les jardins. Cette feignasse de Phil préfère rester au chaud, sous la couette. Pour ne pas changer les bonnes habitudes – nous vivons dans un pays où rien ni personne n'arrive jamais à l'heure –, l'autocar en provenance de Barcelone se pointe vingt minutes en retard. Cecilia, que je cherche désespérément des yeux, se tient en fait devant moi, à cinquante centimètres en dessous de ma ligne de vision :

— *i Joder, que frió hace*<sup>66</sup> !

— Ah, tu es là, je commençais à me demander si tu n'avais pas loupé



le bus.

— Un conseil, pense un peu à baisser les yeux si tu veux me trouver. Tout le monde ne mesure pas 1,90, *vale* ?

— Entendu, la prochaine fois je m'essaierai à la gènesuflexion si je veux avoir une chance de t'apercevoir. On va boire un café avant de prendre le bus ?

— Café et taxi. *Estoy muerta, me duele todo*<sup>67</sup>, je ne veux plus entendre parler de bus pour aujourd'hui.

La brume ne daigne toujours pas se lever, je ne reconnais la maison qu'une fois devant la structure brinquebalante de notre portail. Grand coup de freins, le taxi s'arrête dans un bruit épouvantable. Le chauffeur nous ouvre les portes, comme si nous étions des gens importants, et repart avec le sourire satisfait de l'hypocrite de base et un pourliche en poche. D'un geste, je glisse les clés dans la serrure, invitant Cecilia à entrer tout en hurlant à Phil que nous sommes arrivés. Épuisée, Cecilia se tient dans le salon, les bras croisés sur sa poitrine frissonnante. Le temps que le radiateur électrique installé en urgence à ses côtés ne remplisse sa fonction, elle reste pétrifiée et n'ouvre plus la bouche, pas même lorsque Phil, encore endormi, s'approche pour la serrer dans ses bras. Le propriétaire n'ayant pas cru bon d'installer un système de chauffage, et l'abruti de l'agence n'ayant pas cru bon nous en informer, nous avons emménagé dans une maison au confort similaire à un refuge de montagne et au prix d'une résidence de prince. Malgré les risques évidents d'hypothermie que nous lui faisons courir, Cecilia semble heureuse de nous retrouver et de passer ces quelques jours dans la ville où elle est née. Emmittouflée dans une couverture sur le canapé du salon, elle se roule un joint, puis un autre, et les fume tous les deux. Phil s'installe dans un des fauteuils les plus kitsch qu'il m'ait été donné de voir, et moi, dans le modèle simili cuir craquelé. Le radiocassette crache l'album *Two Steps From the Move* de Hanoi Rocks, tandis que nous papotons avec la seule amie qui nous reste.

Étudiante en troisième année de journalisme, Cecilia partage ses journées – lorsqu'elle ne se trouve pas en France avec ce cinglé de Gadget ou à Salamanque, en compagnie de deux malfaiteurs en cavale –, entre ses cours à l'université de Bellaterra, et le bar Tío Cuco, propriété de ses parents, où elle bosse quatre heures par jour, sept jours sur sept. Sa toute relative assiduité sur les bancs des amphithéâtres comme ses longues heures passées derrière le comptoir lui donnent le temps de s'adonner à ses deux passions : la littérature et le rock and roll. Sa toute nouvelle carte de presse – elle collabore, depuis peu, avec le magazine *Super Pop* – lui offre le privilège d'assister aux concerts sans déboursier une thune. Son travail ne lui rapporte évidemment pas un rond, elle n'écrit que pour le seul plaisir d'être publiée et de voir en live ses groupes préférés. Destinée à un

public adolescent, le *Super Pop* supporte mal les chroniques sur Suicide, Cramps et de Nick Cave que lui propose régulièrement Cecilia. Son directeur, persuadé d'être à la tête du *Rolling Stone Magazine*, et qui l'encourage en ce sens, ne tardera pas à se faire virer, et Cecilia avec. « *¡ Que viva el rock ! Ouais, d'accord... Vous avez vu la porte ?* » Un cercle d'amis, des études, un boulot à mi-temps, on a connu pire. Bien plus difficile à assumer, la place réservée aux femmes au sein de la société patriarcale espagnole. Dans ce domaine, son pays en est resté au jurassique. Étudiante ou pas, compétente ou pas, le rigide carcan familial cantonne la femme dans les tâches ménagères et subalternes : « Comment ? Tu dois bosser ta thèse ? Va donc faire la vaisselle et repriser les chaussettes de ton frère et on en reparlera. » Vue de France, la situation semble surréaliste, mais le quotidien d'une jeune fille en Espagne se résumait souvent à cela. Sa famille, laquelle la chérissait tout autant qu'elle lui menait la vie dure, vivait cela comme une tragédie, le comble de l'ingratitude. Comment leur fille, pourtant capable de bosser tous les jours dans le négoce familial, se taper la comptabilité dudit négoce, laver, étendre, repasser le linge de toute la famille, pouvait-elle se sentir frustrée de n'avoir que les nuits pour réviser ou ouvrir un livre ? Chez des gens habitués depuis leur enfance à travailler la terre aride de la sierra pour y faire pousser de quoi bouffer, cela dépassait l'entendement. Leur raisonnement tenait en trois points : d'abord le boulot, ensuite les études (en dehors du boulot), sortir et s'amuser restait une activité réservée aux garçons. Évidemment, ça coïncitait. Le seul travail qu'exigeait notre compagnie étant de rouler les joints, on comprenait mieux ses petites escapades ponctuelles.

Le lendemain de son arrivée, Cecilia m'entraîne jusqu'à la librairie Cervantès, à deux pas de la plaza Santa Eulalia. Modérément impressionnée par mes progrès en castillan, elle considère que seule la lecture d'auteurs de langue espagnole me permettra d'enrichir mon vocabulaire. Véritable labyrinthe de livres exposés sur quatre étages, rendez-vous d'étudiants et de lecteurs voraces, la *librería* Cervantès est une référence, non seulement à Salamanque, mais dans toute l'Espagne. Sous la dictature franquiste, il était possible de braver la censure et d'y acquérir des livres interdits par le régime. Elle était le point de passage obligé pour des générations d'universitaires, un bastion de la culture et du savoir. Cecilia me guide jusqu'à l'arrière-boutique, où un escalier en colimaçon nous amène – au prix de quelques efforts, car les marches sont encombrées de livres – au second étage, consacré à la littérature. Sur ses conseils, je m'intéresse sans trop de conviction aux ouvrages de García Márquez, de Borges et de Cortázar. Mon expérience littéraire se résumant à la littérature fantastique, aux romans noirs et à la science-fiction, je souhaite

progresser en castillan, non subir le supplice de la torture. Ma moue dubitative refroidit quelque peu son ardeur : « Le pauvre, il ne comprend vraiment rien ! » Plus amusée que réellement agacée, elle remplace deux de ces auteurs dans les rayons et me met entre les mains les trois tomes d'un classique de la littérature anglaise : *Le Seigneur des anneaux*, de J.R.R. Tolkien. Bien joué, Cecilia. Je passe les semaines suivantes à pourchasser des Orques en compagnie de Gandalf le Gris et d'Aragorn, à participer à moult batailles, à découvrir un monde magique peuplé de créatures ancestrales, le tout sans bouger de mon lit. Le meilleur antidépresseur qui soit. Nullement découragée par mon amateurisme littéraire, elle ajoute subrepticement, une fois arrivée à la caisse, la version en poche de *Cien Años de Soledad* de Gabriel Garcia Márquez. « *Venga, compra este también, confía en mi...* <sup>68</sup> » Ce jour-là, je comprends que ce petit corps de femme dissimule une ténacité patiente, probablement héritée de son ascendance paysanne paternelle. Cecilia obtient souvent ce qu'elle désire. En sortant, elle demande : « *Bueno. ¿ Que hacemos ahora ?* <sup>69</sup> »

— On retourne à Barcelone.

— *¿ Que, ahora ?* <sup>70</sup>

— Non, pas maintenant, mais on ne va sans doute pas s'éterniser ici.

— *¿ No te gusta la ciudad ?* <sup>71</sup>

— Très jolie ville, mais quand même le trou du cul du monde, à part les corridas, il n'y a pas grand-chose à faire, et puis on se les gèle dans cette baraque.

— Et Philippe ?

— Pour lui, ici ou ailleurs, ça ne changera pas grand-chose, tu sais...

— *¿ Pero como os lo vais à montar, una vez ahí ? ¿ Donde vais a dormir ?* <sup>72</sup>

— Dans un premier temps dans des pensions, on a l'habitude, ensuite, faudra louer un appartement.

— *Te van a pedir nóminas...*

— Des feuilles de salaire ? Bah, on en fabriquera, *ya veremos...*

## *Rebondir à Barcelone*

Début décembre, nous sommes de retour à Barcelone. La capitale catalane, comme le reste de l'Espagne, se prépare à une grève générale. Huit millions de travailleurs entendent protester contre la réforme du travail du gouvernement de Felipe González. Une grève qui marquera les esprits, puisque le mercredi 14 décembre 1988, à minuit, même la sacro-sainte télévision cessera d'émettre ses programmes. Au même moment, au milieu de la vieille forêt, la communauté de l'anneau croise

le chemin d'un étrange personnage barbu à l'allure extravagante du nom de Tom Bombadil.

À peine débarqué à Barcelone, je cours m'acheter une machine à écrire Olivetti, petit modèle pas cher. Le projet : me façonner des contrats de concert avec grosse rémunération. Toujours dans le spectacle, j'ai gravi les échelons, devenant le tour manager des Saucisses volantes. J'ai également commandé un tampon encreur au nom d'une société de production française inventée de toutes pièces. La rédaction de trois contrats, à propos de concerts organisés les derniers mois, me prend une petite semaine. Pour avoir vaguement parcouru ceux de Camera Silens, la difficulté ne réside pas dans le contenu des documents, mais dans leur présentation. Le cachet au nom de Troudeballe Productions apposé au bas de la page ajoutait une marque de sérieux incontestable.

Cecilia, journaliste de profession, prend la place d'un Philippe en petite forme pour démarcher les agences immobilières. Nous trouvons un appartement dans le quartier de Pueblo Seco, renseignons les contrats, déposons une caution.

Modestement meublé, mais confortable, le deux-pièces cuisine et salle de bains, que notre rudimentaire radiateur électrique suffit amplement à chauffer, nous change de l'igloo salmantino dans lequel nous venons de passer l'automne. L'appartement se trouve à une centaine de mètres à peine du *Paralelo*, le Petit Paris ; une zone de cabarets, music-halls, théâtres et cafés-concerts en pleine décadence. El Molino, dont le nom et l'architecture s'inspirent du célèbre Moulin Rouge parisien, peine à remplir sa salle de spectacle. Depuis l'apparition des multiplex, les revues avec plumes, strass et paillettes n'intéressent plus grand monde. De l'autre côté de l'avenue Paralelo, la rue Nou de la Rambla traverse le Barrio Chino, où tapineuses et proxénètes se disputent le terrain avec junkies et trafiquants de drogues, puis rejoint Las Ramblas à hauteur de la Plaza Real. Dans la perspective de recevoir les Jeux olympiques, Barcelone se prépare à de nombreux travaux. Dans quatre ans, la capitale catalane aura complètement changé de visage pour devenir la mégapole touristique que nous connaissons désormais.

Bien décidé à rebondir, mais sans savoir ni où ni comment, je passe mes journées de réflexion à fureter chez les disquaires de la rue Tallers. Dans les bacs « importations », je sélectionne les disques en fonction de leur pochette, et je ne les écoute qu'une fois à la maison. Peu m'importent les mauvaises surprises, l'essentiel est de découvrir de nouveaux groupes et, puisque j'en ai les moyens, je laisse mon instinct me guider sans me soucier de la somme à payer. Je deviens rapidement

le client favori d'un bon nombre de disquaires, lesquels, au rythme de mes visites journalières, finissent toujours par me conseiller : « *Que no hombre*, n'achète pas cette merde, jette plutôt un coup d'œil à celui-là, tiens regarde, ça vient de Seattle et ça déchire sa race ! » Le rock indé en pleine effervescence pointe le bout de son museau, des labels indépendants poussent comme les champignons dans une cave à fromage, cette fin des années quatre-vingt est une époque passionnante, qui voit débouler tous les mois une multitude de groupes plus créatifs les uns que les autres. La presse musicale suit le mouvement. Une demi-douzaine de magazines se bousculent dans les kiosques ; l'un d'eux, *Ruta 66*, attire mon attention. Je découvre dans les pages de cette bible des amateurs de rock sous toutes ses formes l'existence des Sonic Youth, des Pixies et des Mudhoney, et je dévore des dossiers complets consacrés à Robert Johnson, Muddy Waters, Howlin' Wolf, Otis Redding et consorts. Non, le rock and roll n'est pas apparu avec Gary Glitter. Depuis Presley, toutes les générations de rockers ont puisé leur inspiration dans le blues et le gospel. Une petite révélation pour le punk inculte que je suis. L'idée de monter une boutique de disques me vient pendant cette période de transition. J'ai peut-être découvert quoi faire ces dix prochaines années.

Le dimanche, lorsque Cecilia, après une dure négociation, est dispensée de travailler dans le bar familial, nous passons la matinée au marché San Antonio. Réservé à l'alimentation et à la vente de vêtements durant la semaine, le marché dominical est entièrement consacré aux collectionneurs de tout poil. Sur le chemin, nous déjeunons d'un café, de quelques croissants et d'un énorme pétard, puis nous allons passer des heures à fouiller les étalages de livres enveloppés dans un nuage de coton. Un vrai moment de détente. J'achète d'anciens numéros de *Ruta 66*, de vieux magazines et des bandes dessinées. Cecilia se charge de la littérature. Le plus souvent, elle disparaît dans la foule et l'on se retrouve, quelques heures après, aux Tres Tombs, le bar où nous avons nos habitudes, pour y déballer toutes nos trouvailles. Il y a quelque temps déjà que Cecilia et moi ne sommes plus tout à fait des amis. Cela nous a pris du temps, mais nous nous sommes rapprochés peu à peu comme si l'on craignait de brusquer l'autre. Aujourd'hui, je n'ai plus peur pour moi, mais pour elle. L'après-midi est consacré à la lecture et à la fumette. Je ne touche plus à l'héroïne, mais je fume des joints du matin au soir et je tourne à la Voll-Damm double malt 7°2, préparant ainsi mon foie à un bel avenir. En début de soirée, Cecilia regagne ses pénates, tandis que Phil et moi regardons, sans aucune trace d'activité cérébrale, les matchs de foot à la télé.

Et puis Philippe tombe malade :

— Qu'est-ce que tu as ?

- J'ai de la fièvre... J'ai mal partout.
- Tu te serais pas envoyé une poussière au moins ?
- Noooooon, j'ai rien pris depuis hier.
- T'es en manque, alors ?
- Ouais, aussi...
- Installe-toi dans le grand lit, j'appelle un toubib.

Le diagnostic du médecin est vague et sans surprise : quarante de fièvre, probablement une grippe, ou une bronchite, sans doute les deux :

- *Claro esta*, le syndrome d'abstinence ne va pas arranger son état.
- Vous pouvez lui prescrire...
- Des antalgiques et de quoi dormir ? Évidemment.
- Mais vraiment de quoi dormir, hein ! Euh... Parce qu'il est plutôt résistant de ce côté-là...

— Je ne vais pas lui prescrire des opiacés, si c'est ce que vous me demandez.

- Non, non, juste du costaud, pour qu'il puisse se reposer.

— *De todas las maneras*, sa place serait plutôt à l'hôpital, si vous voulez mon avis. Si son état ne s'améliore pas, vous savez ce qu'il vous reste à faire.

Philippe finira à l'hôpital, mais pour une tout autre raison.

Les premiers jours sont particulièrement éprouvants. Le manque et la fièvre le maintiennent dans un état de délire permanent ; dans son sommeil il gémit de douleur. Je ne m'absente que pour faire quelques courses, passant le reste du temps à ses côtés. Sa toux m'inquiète. Méthodiquement, matin, midi et soir, je frotte sa poitrine au Vicks Vaporub, remède dont me badigeonnait ma grand-mère au moindre coup de froid. Cela ne pourra pas lui faire de mal et enrayera sans doute sa bronchite. Impossible, cependant, de lui faire avaler autre chose qu'un peu de soupe avec sa dose de somnifère, plus tout un tas de psychotropes et d'antibiotiques. Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi mal en point et regrette de ne pas avoir suivi les conseils du médecin en l'emmenant au plus vite à l'hôpital. Cecilia, tout aussi inquiète, m'appelle tous les soirs pour prendre de ses nouvelles. Néanmoins, au bout d'une semaine, son organisme reprend le dessus, la fièvre baisse, les délires cessent. Son état s'améliore doucement, le plus dur est passé. Un après-midi, je décide de me détendre et m'offre une séance de cinéma en compagnie de Cecilia.

- Ça va aller ? Tu as tout ce qu'il te faut ?
- Ouais, vas-y tranquille, grand, je vais mieux.
- Je ferme à clé de toute façon, à plus tard.

Nous avons pris l'habitude d'aller au Casablanca. Logé en haut du

Passeig de Gràcia, le seul cinéma à proposer des films en version originale. Plutôt mal insonorisé, et franchement inconfortable, sa programmation – constituée essentiellement de films d’auteur – attire un public jeune et averti. Même si l’on en ressort le plus souvent avec un lumbago, le Casablanca ne désemplit jamais. Mieux vaut arriver à l’heure si l’on veut assister à la séance dans un fauteuil. Après avoir visionné les semaines précédentes *Down by Law* et *Arizona Junior*, nous sommes résolus, ce jour-là, à découvrir *Bagdad Café*, le film dont tout le monde parle. Comme d’habitude, la salle est pleine. Personne ne se doute alors que l’œuvre de Percy Adlon restera plus d’un an à l’affiche. Cette session est une authentique réussite et s’achève sous les applaudissements d’un public espagnol toujours aussi démonstratif. Après être passés par l’Andy Capp, le temps de boire un verre, Cecilia décide de me raccompagner ; elle veut prendre des nouvelles de Philippe.

— Dis-moi que je rêve...

Des lueurs clignotantes bleues et rouges éclairent la nuit qui vient de tomber. À une centaine de mètres environ, un attroupement de gens autour des flics et des pompiers. À la sortie du métro, Cecilia et moi assistons hébétés à la scène :

— *¿ Joder, que coño pasa aquí ?*<sup>73</sup>

— Ils sont en bas de chez nous ?

— *No veo bien desde aqui*<sup>74</sup>, mais je crois oui...

— Qu’est-ce qui a bien pu arriver ?

— Philippe ?

— Bordel de merde, ne me dis pas...

— *Espérate aqui*<sup>75</sup>, je vais voir.

— Hé, oh, fais gaffe, tu...

Pas le temps de finir ma phrase que Cecilia s’élance rue Nou de la Rambla en direction de ce qui ne peut être qu’une catastrophe. Je traverse l’avenue Paralelo, j’entre dans le premier bar, je m’assieds à une table face à la baie vitrée et je commence à gamberger. De l’autre côté de l’avenue, le théâtre Apolo et son enseigne de néons rouge, bleu et rose fluorescent. Il commence à pleuvoir, les passants pressent le pas, certains allant jusqu’à courir pour se mettre à l’abri. Au comptoir une espèce de proxo, vêtu d’un manteau de fourrure, fait le beau devant deux tapins. Assis à une table en face de moi, un couple de quadragénaires se regardent dans le blanc des yeux. Je commande deux cervezas. L’averse redouble d’intensité tandis que Cecilia revient en courant. Elle est trempée, ses cheveux noirs lui collent au visage. Je me lève et lui fais signe. Son regard n’indique rien de bon :

— Alors ? Tu es trempée, tu veux mon blouson ?

— *¡ Déjalo !*<sup>76</sup>

— Tiens, je t’ai pris une bière...

- *Bueno, te explico*<sup>77</sup>. Philippe a sauté par la fenêtre.
- QUOI ?
- *Espérate... calma...*<sup>78</sup> Il s'est cassé le pied...
- Il a sauté du premier étage dans la rue ?
- *Nooo*, il est passé par la petite fenêtre de la salle de bains et il a atterri en bas de la cage d'escalier.
- Non, mais, j'hallucine !
- Attends, laisse-moi terminer. La bonne nouvelle, c'est que ce sont les voisins qui ont appelé l'ambulance. Ils se sont montrés... euh... *como decir...* compatissants : Oh ! *pobrete que enfermito está...* patati et patata ! Visiblement, les problèmes liés à la drogue, ils connaissent... Ils se sont montrés aimables... *muy buena gente*.<sup>79</sup>
- Incroyable... Et la mauvaise nouvelle ?
- La police est entrée dans l'appartement.
- Argh ! Mais comment ils ont fait, j'avais fermé à clé ?
- *Ni idea*, les pompiers ont dû passer par la fenêtre et leur ouvrir la porte... *No sé*.
- Et ?
- *Nada*, ils sont partis sans faire de commentaires.
- Putain, heureusement qu'ils n'ont pas fouillé. Ils tombent sur l'argent ou les flingues on est bons comme la romaine, et toi avec nous. Bordel, qu'est-ce que je peux faire pour lui ?!
- *Eso... ¿ Que vas hacer ?*<sup>80</sup>
- Appeler Maïte, la nana qui servait au Chocolate. Elle pourra l'héberger le temps qu'il décroche, elle est dingue de lui. S'il reste ici, il va finir par te foutre dans le pétrin. Je te l'ai pas dit, mais y a deux semaines, il s'est fait ramasser en plein Barrio Chino. Deux jours en garde à vue...
- *i No jodas !*<sup>81</sup>
- Comme je te dis... Apparemment le mandat international n'est pas tombé, les flics l'ont foutu dehors... Un putain de miracle ! Tu sais dans quel hôpital ils l'ont emmené ?
- *En el Hospital del Mar, creo yo...*

Nous n'aurons pas l'occasion de lui rendre visite. Le patient Philippe Rose, hospitalisé pour une déchirure ligamentaire et un tassement des vertèbres, s'échappera, dans la nuit, de l'hôpital et réapparaîtra, dès le lendemain matin, au 155, Nou de la Rambla, ratatiné et boiteux, mais ses yeux bleus brillant de mille étoiles, ses pupilles de la taille d'un grain de poivre.

- Tu es passé par le Chino ?
- Moi ? Non.
- Tu te fous de ma gueule ?
- On est en garde à vue ou quoi !



- Comment va ton pied ?
- Ça fait mal.
- Je m'en doute. C'est cassé ?
- Non, une grosse entorse... Je crois.
- Faut qu'on parle.
- D'accord.

Après avoir assumé ses problèmes avec la came et assuré qu'il ne souhaite plus mettre Cecilia en danger, Philippe accepte de se rendre à Valence afin d'y chercher un appartement. Le but étant toujours et encore de décrocher. Peut-être Maïte pourra-t-elle réussir là où j'ai échoué. Avant de bouger, nous devons récupérer de l'argent chez Pedro, trafiquant de cocaïne et ancien compagnon de cellule d'Iñaki, que ce dernier nous a présenté dès notre arrivée en Espagne. Pourquoi Philippe lui a-t-il laissé cet argent, je n'en sais rien. Les cent mille boules se sont, de toute façon, évaporées, réquisitionnées sur ordre du Basque. Selon Pedro, le pognon doit servir à monter une équipe pour les arracher du ballon. Alors que tous ceux de ma connaissance susceptibles de participer à ce genre d'opération sont morts ou en prison, cette histoire ne tient pas debout. Le trafiquant nous prend pour des andouilles et s'est approprié le blé. Pas question de faire de vague, l'histoire en reste là. Un épisode de plus à mettre sur le compte de la débandade générale.

*Con una guitarra  
Y un par de palillos  
Nació el pasodoble flamenco y cañí  
Y dice la historia que fue a su bautizo  
El sol y la luna y tó el Albaicín*<sup>82</sup>

Tous les samedis, à 11 heures pétantes, un couple de gitans installe orgue et sono à côté de la *pollería*<sup>83</sup> qui est juste sous notre balcon. L'homme se lance dans une furieuse version d'un pasodoble de Manolo Escobar, pendant que la femme sonne à tous les étages, comme si la voix de son compagnon ne suffisait pas à réveiller tout le quartier de Pueblo Seco. Cecilia menace régulièrement de les payer d'une casserole balancée par la fenêtre, et il n'est pas rare d'entendre un des voisins leur suggérer, rondement, d'aller se faire voir ailleurs : « *¡ LÁRGATE YA PESAAAO !* » D'autres, moins irascibles, s'empressent de jeter quelque menue monnaie pour que l'homme et la femme poursuivent plus loin leur tournée matinale. J'aime ce quartier. Depuis le numéro d'équilibriste de Philippe, les voisins, au lieu de nous montrer du doigt, nous saluent chaleureusement : « *¡ Hola ! ¿ Qué tal, majo ? ¿ Está mejor tu amigo ?* »<sup>84</sup> Nous y sommes parfaitement intégrés. À la peine avec ses études, Cecilia s'intéresse à l'idée d'ouvrir une boutique de

disques et nous évaluons ensemble les possibilités qui s'offrent à nous. Barcelone ne semble pas la bonne option, le marché y est saturé. L'été approche, nous projetons un séjour en Castilla y León, dans le village de ses parents, et une visite à Lisbonne, pour y tâter le terrain.

À Valencia Philippe s'est installé dans un beau duplex, moderne et spacieux. J'espère qu'avec l'appui de Maïte, il pourra enfin se ressaisir. Lors de ma première et unique visite dans sa nouvelle résidence, j'amène avec moi quelques grammes de cocaïne. Le produit, tellement pur, manque de m'envoyer à l'hôpital. Je compte sur la coke pour détendre l'atmosphère et lui parler de mon projet de magasin de disques, mais c'est un fiasco. Ma soudaine crise de tachycardie écourte la séance, Punky me file un valium et je pars au pieu.

De retour à Barcelone, je poursuis mes recherches, notant adresses et numéros de téléphone de tous les labels indépendants qui me tombent sous la main comme de leurs distributeurs en Europe et aux États-Unis. Ne connaissant rien au business de la musique, je passe le plus clair de mon temps dans les boutiques de disques à soutirer des informations aux vendeurs. Dans les plus petites, je m'adresse directement aux propriétaires, leur assurant, auparavant, que je désire m'installer au Portugal, et non devenir un possible concurrent. Après avoir acheté deux ou trois disques, je repars parfois avec des infos supplémentaires. Le temps presse. J'appréhende l'avenir et je me demande s'il n'est pas temps de compter l'argent qui me reste. Plus difficiles à écouler, les Pascal flambant neufs supplantent en nombre les Delacroix. À première vue, je possède encore de quoi voir venir.

### *Punky – la chute*

L'homme rétrograde, le moteur rugit, la moto ralentit. Il observe l'entrée de l'immeuble avant de prendre à droite, puis gare sa moto sur le trottoir, juste après l'intersection. Sans prendre la peine d'attacher la bécane, il se dirige vers l'immeuble de son dealer, un édifice de quatre étages du quartier El Pilar, prend une inspiration et sonne à l'interphone 3<sup>e</sup> gauche : « ¿ Quién es ? – Soy yo, el Francés.<sup>85</sup> »

Au troisième étage, l'homme se défait de son sac à dos, en sort un Taurus calibre 38, puis frappe à la porte. Un enfant monte l'escalier. Arrivé sur le palier intermédiaire, il lève les yeux, aperçoit la silhouette et, surtout, le flingue braqué sur la porte : « ¡ PAPI, PAPI ! ¡ NO ABRAS TIENE UN ARMA !<sup>86</sup> » Les cris du gosse résonnent sur les murs sales de la cage d'escalier. Une porte s'ouvre au second : « ¿ QUE COÑO PASA AQUÍ ?<sup>87</sup> » Sans réfléchir, l'homme se précipite au quatrième étage, puis grimpe à toute vitesse la dernière portion d'escalier, qui

mène sur le toit. La porte métallique est ouverte. Dehors, il marque un temps d'arrêt, tente de se repérer, puis se lance en direction de la rue où se trouve garée la moto. Au bord de l'immeuble, un balcon. L'homme se laisse pendre des deux mains, lâche prise et atterrit sur des pots de fleurs. Une douleur aiguë transperce sa cheville droite et remonte jusqu'à l'entrejambe. Sans hésiter, il s'agrippe à la gouttière, enjambe le balcon, et glisse quatre mètres plus bas, avant de retomber sur le bitume, les mains en sang. La police, alertée, quadrille déjà le quartier. Partout, le hululement sinistre des sirènes retentit. L'homme se glisse alors sous la première voiture garée juste avant qu'une patrouille, gyrophare allumé, ne remonte la rue dans sa direction. Meurtri, mais à l'abri, l'homme pense pouvoir s'en sortir. Il peut attendre jusqu'à demain matin s'il le faut. Les flics finiront bien par décamper. Il se trompe. Depuis son balcon jonché de pots en terre cuite brisés, une femme indique aux policiers la voiture où est caché le fugitif : « *AQUI EL COCHE BLANCO... ¡ EL COCHE BLANCO !* <sup>88</sup> » Nerveux, les deux agents de la Policía Nacional se positionnent et dégainent, puis ordonnent à l'homme de se glisser sur le sol hors du véhicule. Le lendemain, le journal *Levante* titre : « *FRANCÉS EN FUGA ARRESTADO EN VALENCIA* <sup>89</sup> ».

— Eh, c'est pas Philippe, là ?

— Hein, quoi, où ça ?

— Là... dans le journal, regarde : « Fin de cavale pour le Français ». Philippe Rose, c'est lui, non ?

— Merde...

Le hasard a voulu que Cecilia trouve le journal sur le comptoir du bar de l'hôtel, alors que nous sommes à Formentera pour la fin des vacances. L'odeur résineuse des pins mêlée à l'air iodé marin embaume le village de Es Caló, où nous résidons. Décidément, cette île ressemble à l'idée que je me fais du paradis. Cette impression ne va pas durer. Le temps de terminer l'article du journal régional et je redescends sur terre, expédié à grands coups de pied au cul du nuage où je me trouvais un instant plus tôt. Mon dernier ami vient de tomber, cette fois je me retrouve seul pour de bon. Incompréhension et colère : « Pourquoi n'a-t-il pas voulu m'écouter ? Pourquoi, bordel, a-t-il été braquer un dealer, s'il avait assez de pognon pour s'en foutre dans les veines jusqu'à en crever ? Pourquoi Iñaki voyageait-il en France alors que nous avions convenu d'être prudents ? Nous avions tous les atouts dans les mains et maintenant Didier, Iñaki et Punky se retrouvent au ballon. Tu comprends quelque chose, toi ? » Cecilia me regarde sans rien dire. Elle a déjà compris que nos vacances se terminent.

Dès notre retour à Barcelone, Cecilia décide d'arrêter ses études et de m'accompagner au Portugal. La perspective de monter une boutique

de disques la motive et lui permettra de voir du pays. Nous préparons notre voyage. Dans un premier temps, je m'adresse à une clinique de chirurgie plastique pour virer ces tatouages de taulard qui ornent mes mains et le coin de mes yeux. Mieux vaut ne pas attirer l'attention en Lusitanie. Ensuite, nous devons déménager le plus vite possible de Pueblo Seco et nous installer, les quinze derniers jours, chez les parents de Cecilia. Nous projetons, avant de passer la frontière, un séjour à *Los Santos*, village de Castilla y León d'où est originaire Cecilia. Je dois récupérer les armes enterrées l'été dernier. L'endroit choisi semble destiné à la culture de fraisiers. Il ne manquerait plus qu'en allant aux fraises, un paysan du coin tombe sur deux flingues dérobés en France et fasse le rapprochement avec le seul français passé par le village au cours des trois derniers siècles. Pas question de prendre le début du moindre risque pouvant impliquer Cecilia. Les armes, comme ma carrière criminelle, finiront enterrées, près du *rio Tormes*, non loin du pont Romain, à Salamanque. Cecilia et moi voyageons au Portugal séparément : moi avec le sac contenant le fric, Cecilia dans un wagon à l'autre bout du train.

### *Lisbonne, second souffle*

*Eu canto o fado p'ra mim  
Abre-me as portas que dão  
Do coração pra fora  
E a minha dor sem ter fim  
Que está naquela prisão  
Sai da prisão, vai-se embora<sup>90</sup>*

Capable d'arracher des larmes à une statue, le fado, une musique imprégnée de mélancolie, est la première chose qui vient à l'esprit lorsque l'on parle du Portugal. La *saudade* – souvent associée au fado – sentiment indéfinissable, mélange de douce tristesse et de souvenirs disparus, saisit vite l'amateur de Fado, mais n'a rien de très réjouissant. Amália Rodrigues, à vrai dire, nous donne à tous deux de méchantes poussées d'allergie. Fort heureusement, le Portugal ne se résume pas à ces deux clichés. Nous constatons, dès notre arrivée, qu'une des deux chaînes publiques diffuse chaque semaine un épisode du *Monty Python's Flying Circus*, tandis que sur l'autre, on peut assister aux aventures du drôlissime Blackadder de Rowan Atkinson, en version originale s'il vous plaît. La radio nationale passe en boucle la dernière compilation de Lloyd Cole and The Commotions (preuve de bon goût) et tous les soirs le John Peel local, Antonio Sérgio, consacre

une heure d'émission au rock indépendant. L'hebdomadaire *Blitz* se charge brillamment de l'actualité musicale, démontrant dans chaque chronique leur indépendance face à la musique *mainstream*. En fin de compte, même si le fado est sans doute la musique la plus triste au monde, les Portugais ne manquent ni d'humour ni d'esprit rock and roll.

L'administration portugaise, par contre, aussi hermétique qu'un traité de philosophie en mandarin, va nous réserver un accueil semé de pièges que ses fonctionnaires semblent créer de toutes pièces au fur et à mesure de notre progression. La libre circulation des personnes et des marchandises n'ayant pas encore été inventée, les obstacles à surmonter transforment chaque démarche en parcours du combattant, avec son lot de situations inextricables : pour obtenir le document A, il faut le certificat B, pour obtenir celui-ci, le justificatif C est exigé, et pour ce dernier, le document A était finalement réclamé. Revenez nous voir lorsque vous aurez compris, et débrouillez-vous. Cecilia, à laquelle incombent les corvées administratives, voit sa patience mise à rude épreuve et sa consommation de dopes augmenter considérablement. Lorsque notre boutique est enfin montée, son inauguration prend des airs de victoire. Peu importe la suite, nous avons déjà gagné.

Lisbonne, comme le reste du Portugal, vit à son rythme, loin des bouleversements du nord de l'Europe. La chute du Mur de Berlin, la guerre des Balkans, rien ne semble altérer le train-train quotidien de ses habitants. Il se peut que la guerre civile en Angola donne lieu à des conversations animées Praça da Figueira, où opposants et partisans du président dos Santos s'affrontent verbalement autour de la statue de Dom João I<sup>er</sup>, mais, au moindre rayon de soleil, les Lisboètes laissent les palabres pour filer se dorer la pilule sur les plages de Cascais ou d'Estoril, et le doux ronron reprend.

Nous habitons à São João d'Estoril dans la dépendance d'une grande bâtisse, propriété de Dona Linda et du Senhor João. Durant l'hiver, les murs de notre petit logement suintent d'humidité, mais le budget « boutique » nous oblige à économiser. Le sac de sport qui contenait l'argent est devenu bien trop grand, il s'est vu relevé de ses fonctions par une minuscule sacoche contenant à tout casser 150 000 francs. Le reste s'est volatilisé : voyage, loyer, drogue et fiesta. La cavale coûte cher, bientôt, nous n'aurons plus un rond. Le magasin, au moins, est acquis. Situé au cœur de Lisbonne, dans le centre commercial du Rossio, à deux pas de la place du même nom, nous lui avons même trouvé un nom : Torpedo. Le logo : un type coiffé d'un chapeau, pointant son flingue sur les futurs clients clin d'œil à la bande dessinée de Bernet et Sanchez mettant en scène un gangster des années trente, Lucas Torelli alias Torpedo. À l'intérieur, les meubles fabriqués sur mesure sont installés, les étagères posées, cette drôle de machine

qu'on appelle « fax » est prête à fonctionner, il ne manque plus qu'à réceptionner les vinyles et ces foutus CD (un nouveau format sournoisement inventé par l'industrie du disque pour me compliquer la tâche au moment des commandes). Importer du matériel au Portugal en 1990 implique de passer par les douanes, ce qui *grosso modo* revient à payer une société de bons à rien pour qu'elle réceptionne la marchandise à l'aéroport puis la laisse moisir dans un de ses entrepôts. Si vous voulez qu'ils livrent le matériel, le travail est facturé au prix d'un aller-retour Lisbonne-Porto en limousine avec chauffeur. La profession a un nom : *despachante aduaneiro*<sup>91</sup>. Il n'existe pas de sot métier, mais celui-ci frôle le vol à main armée. La fonction va en prendre un coup dans les mirettes, puisqu'un an après, l'Europe ouvre ses frontières, ce qui donne lieu dans tout le pays à des manifestations de glandeurs patentés réclamant du travail à rien foutre. Oubliés Bakounine et la révolution anarchiste, me voilà devenu entrepreneur néo-libéral : « Au boulot, les feignasses ! » Rapidement calmée par de copieuses subventions de l'Union européenne, la colère des professions douanières fait place à l'apathie, le derby Benfica-Sporting monopolise l'actualité, le Portugal et sa capitale peuvent de nouveau ronronner.

Le jour de l'ouverture, tout est prêt. Nous n'arrivons ni trop tôt ni trop tard. Ouvrir à dix heures du matin nous semble raisonnable. En page impaire du *Blitz*, une publicité annonçant l'inauguration d'une boutique spécialisée à Lisbonne. Sans attendre, Cecilia glisse le *Superfuzz Bigmuff* de Mudhoney dans le lecteur de CD. « Touch Me, I'm Sick » retentit dans la boutique, la voix de Mark Arm réveillerait un mort. Je baisse le son, puis me colle à la confection de mini-catalogues : plier, agraffer, ranger, plier, agraffer, ranger. Anxieux, mais sûrs de notre travail, nous attendons le premier appel. Dring ! Cecilia prend les choses en main, répondant avant la deuxième sonnerie : « *Allô, Torpedo, o que você deseja ?* »<sup>92</sup> Nous allons vérifier si notre apprentissage du portugais dans une école privée nous amène au-delà du sempiternel « *A donna Olinda faz um bolo na cozinha enquanto o seu marido arranja o carro na garagem.* »<sup>93</sup> »

— Mais où elle est, votre putain de boutique ?

— *Centro comercial do Rossio, loja 210.*

— J'appelle d'une cabine, je ne trouve pas la foutue *loja* !

— Vous voyez le grand hall en bas ?

— *Sim !*

— Vous prenez les escaliers qui se trouvent sur la droite. Nous sommes juste à côté d'une boutique angolaise.

— *O que ?!*

— Une boutique de produits de beauté... Nous sommes à côté.

— *Está bem... até já !*

— Pas mal ton accent, dis-je à Cecilia.

— *Calla*<sup>94</sup>, on a un client.

Un grand escogriffe au look psychédélique se pointe accompagné du sosie de Poison Ivy<sup>95</sup>. Il s'appelle Luis, elle s'appelle Ondina. Coupe de cheveux à la Brian Jones, Luis porte une chemise à fleurs sous un gilet en cuir noir, un pantalon de cuir noir également, et il a une bague à chaque doigt imitant l'œil humain. Il trimbale tout un tas de poches en plastique pleines de disques, de livres et probablement de pilules qui rendent la vie plus facile. Luis a l'air un peu fou. Ondina est plus straight. Cecilia nous présente :

— Cecilia et Gilles.

— Cecilia et Jim, répète Ondina.

— Non, Gilles.

— Jil ?

— JIM ! martèle Luis, de manière à ce que ce soit bien clair et qu'Ondina comprenne enfin.

— Cecilia et Jim, c'est bien ce que je disais, conclut Ondina.

Je révisé aussitôt mon jugement à propos d'Ondina, lui réservant une place de choix dans la catégorie des complètement givrés. Ma liste est longue, elle et son compagnon s'y trouvent en bonne compagnie. Pour être franc, leur douce folie arrange plutôt mes affaires. À partir d'aujourd'hui, me voilà rebaptisé Jim, je suis anglais, peut-être même écossais. Une nouvelle identité gagnée à peu de frais. Luis a l'air enchanté, il adore Mudhoney. Nous parlons de Sub Pop et de Nirvana, le groupe qui monte. Ondina glousse d'extase devant notre matériel, Cecilia lui répond d'un rictus aimable suggérant moins d'emphase, plus de dépenses : « Bon, tu vas m'acheter un disque ou tu penses hennir bêtement toute la journée ? » Des gens rentrent, tout le monde se connaît. Luis salue les uns, Ondina les autres : « *Até que enfim, uma boa loja de disco* !<sup>96</sup> », s'écrie l'un d'entre eux. Cecilia acquiesce tout en restant concentrée. Un autre coup de fil, notre première commande. Un client de Castelo Branco a lu notre annonce et nous prend six vinyles d'un coup : *Repeater* de Fugazi, *Up in It* des Afghan Whigs, *Doolittle* des Pixies, *Bleach* de Nirvana, *Hairway to Steven* des Butthole Surfers et *Dial 'M' for Motherfucker* des Pussy Galore. Cecilia prépare le matériel, le glisse dans une poche en plastique avec le nom et l'adresse du gazier, puis me regarde : « Ça commence à sentir bon. » Britta, notre voisine, déboule à son tour. Sourire aux lèvres, elle se dirige vers Cecilia et l'enlace affectueusement : « Alors, ça marche ? » Adorable Britta. Elle décide de rester et de nous filer un coup de main. À 11 heures, la boutique est pleine. Ce qui signifie six personnes à l'intérieur.

Un jeune type en costard cravate nous achète *Against The Grain*

des Bad Religion et *Lights... Camera... Revolution !* des Suicidal Tendencies, deux nouveautés sorties cette année et notre première vente dans la boutique ! J'ai du mal à imaginer le gars, cheveux au vent, sur une piste de skateboard, mais il paraît sûr de son achat. Alors qu'en France, un fan de Slayer porte les tifs jusqu'en bas des reins et des baskets moisées, au Portugal, le skater hardcore peut travailler dans une banque et sentir l'after-shave. Ne jamais se fier aux apparences.

Vers une heure, l'affluence baisse. Au bord de l'hypoglycémie, je sors avaler à toute bringue un *caldo verde* revigorant suivi d'un délicieux *bacalhau* à Brás, puis je retourne à la boutique. J'y retrouve un Luis exalté, affirmant d'un ton péremptoire à notre voisine angolaise simplement venue se présenter que Neil Young était bel et bien le premier artiste grunge de l'histoire :

— Euh... Luis, désolé d'interrompre, mais elle est où, Cecilia ?

— *Oh yeah ! She ran away...*

Une pile de disques portée à bout de bras, le souffle court, Cecilia réapparaît, triomphante :

— Je l'ai eu, JE L'AI EU !

— Putain, mais qu'est-ce que t'as foutu ?

— Quoi, putain ?! Regarde ce qu'il nous avait volé, *el hijo puta* : six disques, d'un coup ! Hop !

— Fais gaffe aux voleurs, tu sais pas sur qui tu peux tomber...

— *i Y una mierda !* Pas un seul junkie du Polígono peut se vanter de m'avoir volée, ce n'est pas aujourd'hui qu'ils vont commencer.

— Ouais ben, mieux vaut perdre trois disques que la santé.

— Six disques !

— Écoute-moi de temps en temps, tu veux ?

L'épisode déclenche une discussion à propos de l'insécurité grandissante. Luis, décidément très en verve, mène les débats. Fernando, un fan d'Elliot Murphy fraîchement débarqué de Nantes, hausse les épaules : « Bienvenue au Portugal, mon pote. » Pas plus dangereuse qu'une autre capitale européenne, Lisbonne ne cache cependant pas sa misère. La prostitution infantile s'exerce souvent au grand jour. Des gamins bouffés par la colle à rustine déambulent dans le centre commercial à la recherche d'une raclure pouvant leur donner trois ronds. Si vous êtes sensibles, mieux vaut éviter les chiottes publiques à l'étage, le spectacle est déprimant. À Lisbonne, ni braquage ni grand banditisme, mais des hordes d'ados à peine sortis de l'enfance vous désossent un touriste en un tournemain. Pas plus hauts que trois pommes, les mômes déboulent par dizaines et dépouillent la victime, avant de se disperser et de recommencer plus loin. Les employés des services sociaux – si la fonction existe – ne doivent plus compter les



heures sup'.

La fin d'après-midi, au moment où lycéens, étudiants et fonctionnaires quittent leur lieu de travail, correspond au deuxième coup de bourre de la journée. Les commandes par correspondance se succèdent. Avec six paquets sous le bras, je me dirige vers le bureau de poste de Praça dos Restauradores. Demain, nos clients satisfaits recevront leurs commandes contre remboursement. Rapide et efficace. Au retour, je m'arrête à la Bimotor, les big boss du milieu musical : des boutiques dans tout le pays, dont trois à Lisbonne. Celle-ci se trouve juste derrière notre centre commercial. Quatre bonshommes derrière le comptoir : un spécialiste de chaque genre. Du sérieux. Tous les lundis, des nouveautés importées du Royaume-Uni et des États-Unis, impossible de rivaliser avec des concurrents pareils. Il faudra taper ailleurs. Je m'avance à l'intérieur et tombe nez à nez avec... Luis :

— Alors, me dit-il, on vient espionner ?

— On boxe pas dans la même catégorie, eux et nous. Mais dis-moi, tu passes toutes tes journées dans les boutiques de disques ?

— *Básicamente, sim*. Normalement, je squatte la Contraverso, tu connais ?

— De nom, j'y suis jamais allé.

— C'est Travessa da Queimada au Bairro Alto. Avant votre arrivée, c'était chez eux que je commandais mes disques.

— Ça veut dire qu'à partir de maintenant tu vas les commander chez nous ?

— Tu sais, j'en achète tellement... Pour en revenir à la Contraverso, ils sont surtout tournés vers la musique électronique. Mon truc à moi, c'est guitares, pédale Fuzz, ampli à fond.

— J'ai cru comprendre, oui... Bon, faut que j'y aille.

— Hé, Jim ! *Espera...* Tu sais que je m'appelle Luis Futre.

— Tu me l'apprends...

— Ça vient du français « foutre »... Mais bon, tu t'en fiches, toi t'es anglais.

— Écossais, Luis, écossais.

— Mais tu connais pas la meilleure ?

— Non, mais j'ai hâte de savoir...

— Paulo Futre, l'international Portugais qui joue en ce moment en Espagne, à l'Atlético de Madrid, n'est ni plus ni moins que mon cousin ! Qu'est-ce que t'en dis ?

— J'en ai le souffle coupé... Et tu t'entends bien, avec ce fameux cousin ?

— Non ! En fait... il me hait.

De retour à la boutique, je surprends Cecilia en train de fredonner « Tell Me When It's Over », un vieil air du Dream Syndicate, alors

qu'elle s'affaire aux dernières commandes. Il est 8 heures, le moment de fermer boutique.

— Cecilia ?

— Si, dis-moi.

— Tu te rends compte que je boucle la première journée de travail de ma vie !

— Tu veux une médaille ou quoi ? Tiens, prends un carton, il reste des commandes à préparer.

Depuis l'ouverture des frontières aux marchandises, Cecilia voyage régulièrement en Angleterre. Au moins une fois tous les deux mois. Afin d'économiser la taxe de surcharge, elle se débrouille pour que le matériel, au retour, ne dépasse jamais le poids accordé aux passagers. Les CD débarrassés de leurs boîtes ne pèsent presque rien, elle peut en rapporter des centaines. Lors de son premier voyage, sans même parler un mot d'anglais, elle nous a dégoté un distributeur au poil. Un Breton exilé en Britannia. Le hasard fait bien les choses, le *Frenchie* baragouine le castillan, Cecilia le français, tout devient plus simple. Jean-Pierre, que ses collègues appellent JP (prononcer « Jépi »), bosse pour un Japonais à la Rhythm, une boutique de Camden Town. Le type possède plusieurs boutiques au Japon. JP se charge des achats, du stockage et de la mise en boîte avant d'exporter le matériel à l'autre bout du monde. À la cool, JP ne voit aucun inconvénient à nous en réserver quelques miettes et à nous les envoyer au Portugal. Grâce à ses multiples contacts, nous accédons à toutes les nouveautés, éditions limitées, picture-disc uncut et shaped, vinyles colorés, CD promos, digipack simple ou gatefold, etc.

Notre clientèle se régale. Celle-ci se divise en quatre catégories : le compulsif, le sportif, le collectionneur et l'emmerdeur. Le premier dispose d'un arsenal de cartes Gold Premier à faire pâlir un Saoudien. Souvent jaloué, voir déprécié des autres catégories, il bénéficie dans notre ranking du statut de VIP (vous avez dit lèche-bottes ?). Le deuxième ne désire qu'une chose : être le premier à posséder le dernier album des Marvelous Monkeys sorti à Londres il y a une demi-heure. Sans pitié pour ses rivaux, il agite sous leur nez ses nouvelles acquisitions. Le troisième, vouant un culte à un seul et même artiste, lui dédie un autel qu'il a installé dans l'armoire de sa chambre à coucher chez papa et maman. Nous l'appelons le friki. Il est rapidement frustré et sujet à des crises d'anxiété, et son obsessionnelle dévotion relève souvent de la psychiatrie. Quant au dernier, il prend la boutique pour un auditorium, veut tout écouter et n'achète jamais rien. Les plus beaux spécimens vous demandent de garder les disques un mois durant et ne reviennent que pour vous signaler qu'ils ont changé d'avis : « Tu vois... Je vais plutôt écouter celui-ci... Tu vois... c'est plus

dans mon style... » Inutile d'expliquer ici la place qui leur est réservée dans notre ranking : « Tu vois le style de la porte ? » Évidemment, il existe de nombreuses sous-catégories : l'emmerdeur collectionneur, le sportif compulsif, le collectionneur sportif à tendance compulsive, et autant de variantes qu'il existe d'adjectifs : pathétique, boulimique, irritable, sympathique, névrosé, etc. Il serait injuste de ne pas mentionner également les clients dits normaux. Ceux-ci, polis, aimables, achetant seulement ce qu'il faut pour assouvir leur passion, existent aussi, bien que moins drôles et en nombre limité.

Les premières années, le succès est au rendez-vous. Même si l'enthousiasme de nos clients se dilue avec le temps et l'ouverture d'autres boutiques d'importations, chaque voyage à Londres donne lieu, au retour de Cecilia, à une foire d'empoigne tragico-burlesque :

- Ça c'est à moi...
- Non c'est à moi...
- Mais je l'avais réservé...
- Quoi ? T'en as qu'un ? Aaaaargh !

Francisco, dit « Xico », un jeune métalleux, travaille à présent avec nous. Client assidu depuis l'ouverture, Xico se présente un jour avec une proposition : « Vous y connaissez rien au métal, laissez-moi prendre les choses en main... Vous le regretterez pas. » L'argument tient debout. Pourtant convaincu du fort potentiel commercial du genre, ses multiples courants me rendent dingues au moment des commandes. Et même si je considère le métal comme une tumeur métastatique du rock and roll, l'authentique sauvagerie des fans mérite mieux dans notre boutique. Xico tombe à point. Il me teste :

- Tu connais Burzum ?
- Euh, non, c'est quoi... Une marque de lessive ? Un insecticide ? Un produit décapant, peut-être ? Un art martial en Papouasie-Nouvelle-Guinée...
- Mais non, putain ! C'est le projet de Count Grishnackh, un Norvégien... Le nouveau black metal !
- Bouh ! Ça fait peur... Combien j'en prends ?
- 50 CD, 50 LP.
- Quoi ! Tu veux nous ruiner ?
- Fais-moi confiance, grand chef.

Kristian Vikemes, alias Count Grishnackh, unique membre de Burzum, se trouvait depuis peu en prison. Accusé d'avoir mis le feu à quatre églises et d'avoir oublié son couteau dans le bide d'un rival, notre ami Kristian, surnommé Varg – le Loup –, se trouvait à l'avant-garde d'une nouvelle scène païenne originaire de Scandinavie. Le bouche-à-oreille, tout comme ses démêlés judiciaires, l'ont hissé au rang d'idole chez les fans de black metal. Derrière lui, toute une flopée

de groupes le suivent, inspirés pour la plupart de la première vague black metal des années quatre-vingt. Complètement à la ramasse, l'industrie du disque est encore hors-jeu. Elle ignore qu'une déferlante se prépare à embraser le monde de ce métal extrême. Avec Xico aux commandes, notre boutique est l'une des premières à se spécialiser dans la distribution exclusive de psychopathes satanistes aux noms tout droit sortis d'un conte de Lovecraft : Darkthrone, Mayhem, Behemoth, Immortal, Dark Funeral, Dimmu Borgir... À ce rythme, nous allons bientôt avoir besoin des services d'un exorciste.

### *Pour la gloire*

Ils sont partout. En civil, en uniforme, en voiture ou à pied. Français, espagnols ou portugais, j'en vois partout. Deux types dans une bagnole immatriculée en France ? Des flics. Un homme planté devant notre boutique ? Un flic. Un regard de travers ? Encore un flic. Depuis Bordeaux et ce braquage foireux à Nantes, où Didier et moi les avions littéralement collés aux fesses, je les sais capable d'autant de discrétion qu'un bonobo en rut dans un magasin de porcelaine. Seuls les rastas en poste 24 sur 24, qu'il pleuve ou qu'il vente, place du Rossio, échappent à ma vigilance. Ceux-là, rabatteurs dans le commerce de drogues douces et dures, craignent autant les autorités que moi et il nous arrive même de leur refourguer des originaux de Studio One contre de l'herbe angolaise. Mais lorsque ce client me reconnaît un jour et s'en va raconter à qui veut l'entendre l'histoire de Jim da Torpedo, membre d'ETA militaire, chanteur et braqueur, mon palpitant s'emballe comme un oiseau en cage. Cecilia, adepte acharnée du « moins, c'est mieux », résume la situation d'un seul mot, d'un seul : « *i MIERDA !* »

Fraîchement débarqué de France, le petit homme d'origine portugaise, pas vraiment méchant, mais horriblement curieux et bavard, m'envoie valser dans les cordes à la première question, sonné comme un boxeur après un uppercut à la pointe du menton :

- T'es le chanteur de Camera Silens, toi ?
- Moi ? Pas du tout... Qui c'est, Camera... Euh... Hein ? Quoi ?
- Mais si... *Pour la gloire. Eh ! Eh ! Pour la gloire... C'est toi !*
- Qu'est-ce que tu me chantes là, amigo, c'est pas moi du tout ! Je m'appelle Jim, je suis écossais.

— Ouaaaaaiis... d'accooooord... Écossais... Hi hi !

Aussitôt, l'image de notre bonhomme jeté au fond du Tage, ses petits petons scellés dans un bloc de béton armé, défile en boucle dans mon esprit malfaisant. L'autre solution est de faire appel à Touré, mon

ami sénégalais, capable de pratiques innommables avec ses ossements de babouins, il saura transformer un Franco-Portugais trop curieux en mouche à merde.

— Bon et bien, guuuuudbye l'Écossais... Hi hi !

— Oui, c'est ça, au revoir l'ami.

L'histoire parvient aux oreilles du patron du Palladium, l'un de nos concurrents. Ce faux-cul notoire ne nous appréciant guère, s'empresse de la divulguer en y ajoutant quelques détails croustillants du style : « Torpedo est un repaire de terroristes, ils préparent un attentat, n'allez surtout pas acheter de disques chez eux. » La rumeur poursuit son chemin jusqu'au Bairro Alto chez un autre concurrent, Contraverso, puis nous revient comme un boomerang par l'intermédiaire de Tó-Zé, collectionneur compulsif et sportif (statut : VIP ++): « Tu sais qu'on raconte par là que tu es un membre d'ETA ? » Un long borborygme entre rire nerveux et crise de toux sèche est tout ce qu'il obtient comme réponse. Cecilia vient à mon secours sans attendre en agitant le dernier album de Tindersticks sous le nez de notre client préféré : « Tó-Zé... regarde... Un album époustouflant, une pure merveille, olé ! » Celui-ci dégaine aussitôt sa carte de crédit et oublie l'affaire, mais le mal est fait. Bienvenue à Paranoland.

Les jours suivants, tous les voyants de mon système nerveux passent au rouge. Peu importe que l'histoire rocambolesque d'appartenance à ETA soit aussi crédible qu'une formation des Beatles avec Steve Jones à la guitare, l'état d'alerte maximale est décrété. Cela signifie, en gros, agir comme d'habitude, mais la trouille au ventre. Cecilia, les nerfs à vif, doit subir une ultime simulation d'interrogatoire, pour le cas où les choses tourneraient mal : « Tu n'es au courant de rien, tu as monté la boutique avec l'argent que ton père t'a prêté et même si les flics te pressent de dire le contraire, tu maintiens cette version, point barre. » Jouer au chat et à la souris avec la police n'a aujourd'hui plus rien de drôle. La prison ne m'effraie pas, mais j'ai peur pour Cecilia : « Parce qu'un jour ou l'autre ça va nous tomber sur le coin de la gueule... Autant être prêts. » Cette peur panique va m'accompagner les vingt prochaines années et finira par me bouffer de l'intérieur au point que je flirterai avec la folie dans les moments les plus difficiles. Par chance, Internet n'existe pas encore et la rumeur finit par s'éteindre d'elle-même. Luis m'en touche à peine deux mots, pour souligner le grotesque d'une rumeur inventée de toutes pièces, selon lui, par le type du Palladium, qui nous déteste ouvertement. La notoriété internationale de Camera Silens étant, à l'époque, quasiment nulle, personne ne peut décemment croire que ce grand Britannique puisse être un braqueur ou un terroriste à la solde d'une organisation basque et, encore moins, le chanteur d'un groupe français. Bref, nous sommes saufs... pour cette fois.

Le 6 février 1994, premier et unique concert de Nirvana au Portugal. Cecilia et moi y allons surtout pour voir les Buzzcocks. Le groupe emmené par Pete Shelley assure la première partie. Le monde à l'envers. Depuis quand les légendes ouvrent-elles les concerts ?

Le concert a lieu au Pavilhão Dramático de Cascais, plein à craquer pour l'occasion. Personne ne veut manquer le concert où il faut être. Notre petit statut de boutiquiers nous ouvre les portes de la jet-set rock and roll de Lisbonne, il faut parler, opiner, saluer... Ce n'est plus un concert, mais un rendez-vous mondain, manquent plus que le thé et les petits gâteaux. Avec un public pareil, pas étonnant que Kurt Cobain nous fasse une dépression. Mais où se cachent les punks ? Tiens, j'en vois un : Big John Duncan accorde une guitare sur le coin de la scène. Qu'est-ce qu'il fout ici ? Va-t-on assister à un show surprise des Exploited ? Non, merde ! Il est devenu technicien de Nirvana. Le gros John recyclé en roadie, pas croyable ! Suis-je le seul à l'avoir reconnu ? Qui ça... Le gros tatoué ? Chai pas... Jamais vu. Oui ! Je m'appête à glisser une banalité de plus à un client dont les goûts musicaux m'échappent totalement, quand les Buzzcocks montent sur scène. *I Don't Know What To Do With My Life...* C'est parti pour une demi-heure de cacophonie. Les guitares vont et viennent, la voix tourbillonne, le batteur semble jouer une autre partition. Jamais le son d'une première partie n'aura subi pareil massacre. Le type de la sono rattrape le coup juste avant « Promises ». Il ne nous reste que « Harmony in My Head » et « Even Fallen in Love » à savourer. Terminé. Ils n'auront même pas joué « Fast Cars ». Concert de merde. Je commence à faire la gueule.

— *¿ Que pasa ?* demande Cecilia.

— Je boude, le son est vraiment trop naze.

— Oh, c'est moi qui devrais bouder, je ne vois strictement rien...

— Ça va, ça va... j'ai compris le message.

10 h 00 : Nirvana entre en scène.

10 h 01 : Je prends Cecilia sur mes épaules.

10 h 02 : CRAC ! Mes lombaires explosent.

10 h 03 : La douleur est intense, je peux à peine marcher.

10 h 05 : Cecilia et moi sommes assis en tribune. Sans doute aurions-nous dû commencer par là.

— *Ya ves*, on aurait dû commencer par là.

— Tu lis dans mes pensées, toi... C'est pas possible.

— Regarde, ils ont un autre guitariste.

— Laisse-moi voir... Je connais ce mec...

— C'est Pat Smear, intervient un érudit assis à nos côtés.

— Pat Smear... Pat Smear...

— FODA-SE<sup>97</sup> ! Le guitariste des Germs !

— Ouiiiiii ! Putain ! Si ça sent pas le groupe en quête de crédibilité, ça... j'y connais rien.

— Pourquoi tu dis ça ? demande l'érudit, un collectionneur compulsif de type paranoïde.

— Bah ! Les Buzzcocks en première partie, Big John technicien guitare et Pat Smear second guitariste... On voit le groupe qu'a vendu vingt millions d'albums qui veut se racheter une crédibilité punk avec les vieilles gloires du genre, quoi !

— *Calla*, me chuchote Cecilia. C'est un client... Un friki de Nirvana, genre parano.

— C'est justement ce que je pensais. T'es une vraie médium, y a pas à dire.

— Pas médium... Télépathe, du grec *tele*...

— Ouais, bon... regarde un peu le concert, tu veux. Tu viens de me bousiller les reins, ne recommence pas avec le cerveau.

Pour me démolir le cerveau, j'ai bien assez de Nirvana. Leur dernier album, *In Utero*, est une bouse. Quant au son du Pavilhão Dramático, il est au mieux désastreux, au pire criminel. Un coup à se choper des acouphènes pour le restant de ses jours. Quand je pense que les Buzzcocks et les Damned rament depuis vingt ans... Et puis un beau jour, MTV décide de diffuser en boucle Nirvana, The Offspring et Green Day : Bing ! Jackpot ! Ils raflent la mise sous le nez des vieux punks. Soixante millions de disques vendus à eux trois. Sans être déshonorants, et quoi qu'en dise la presse, ils n'ont tout de même pas révolutionné le genre ! Les Stooges et les Ramones, oui ! Quelle injustice ! Ce concert commence à me gonfler sérieusement. À en juger par la tronche que tire Kurt Cobain, je ne suis pas le seul à me faire chier. Le contraste entre l'artiste et les fans est saisissant. Le premier, introverti, cache son regard derrière sa tignasse blonde à la manière d'un premier communiant. Les seconds se livrent à une joyeuse et virile session de moshing devant la scène. D'un côté, la génération MTV et Coca-Cola, de l'autre, le poète maudit. Un truc ne colle pas. Le batteur, par contre, tape comme un sourd, comment s'appelle-t-il déjà ? Dave Grohl... Ouais ! Je lui préfère Rat Scabies, mais bon... il assure. « Smells Like Teen Spirit » arrive au moment où j'allais proposer à Cecilia de foutre le camp. On se déchaîne dans le mosh pit. Toute la salle reprend le refrain : *With the lights out / It's less dangerous / Here we are now / Entertain us...* Le délire. J'ai dû écouter ce morceau quatre mille cinq cents fois en deux petites années. Je ne peux plus le supporter. Cecilia présente le même type d'irritation crispée quand elle entend « Roxanne », de Police. L'équivalent d'ongles crissant sur un tableau en ardoise. Une arme dont je me sers pour mettre un terme aux conflits ménagers : « Gilles, t'as pas fait la

vaisselle ! – *Roooooooooxanne, you don't have to put on the red light...* »  
Fin de la discussion.

Cette fois, c'est fini ? Non ! Il manque les rappels. Il faudra m'expliquer un jour à quoi sert cette comédie. Les artistes font semblant de s'en aller : « Oh non, pas déjà ! » Place aux cantiques : « Ohé... Ohé... revenez... Ohé ! » Pathétique. Pourquoi s'égosiller si de toute façon ils ont prévu de revenir ? Vous ne me croyez pas ? Prenez un groupe en concert, débrouillez-vous pour consulter leur setlist. Sous la mention « Rappel », toute une liste de morceaux (en général des reprises), la der des ders étant leur chanson emblématique, le hit intemporel. Tout le tralala avant et après n'est qu'un rituel, comme se laver les mains avant de passer à table. Justement, les revoilà. Le groupe vient accompagné, cette fois, d'une violoncelliste, Lori Goldston. Ambiance intimiste. « Jesus Don't Want Me for a Sunbeam », une adaptation d'un titre des Vaselines, démarre à la vitesse d'un koala scotché à son arbre. Ne te presse surtout pas, Kurt, nous avons tout notre temps. Je regarde ma montre. Dans le même registre, « The Man Who Sold the World » a au moins le mérite de faire sourire Cecilia. David Bowie, elle aime. Je lui aurais préféré « Suffragette City » ou – soyons fous – « Rebel Rebel ». Virez-moi cette violoncelliste bordel de merde ! Ce sera pour une autre fois. Le reste du rappel a des airs de marche funèbre. Seul un *Blew* électrique relève le niveau, clôturant un concert étrangement poussif. Nous sortons. Une pluie fine accompagne la foule jusqu'à la gare. Sur le trajet, les commentaires vont bon train : « Quel concert... Quelle énergie... Quel groupe ! » Je me garde bien de donner mon avis sur la prestation du groupe de Seattle et sur la santé mentale de leur leader. Deux mois plus tard, Kurt Cobain se tire une balle dans la tête et entre dans la légende.

Rude semaine de boulot à la foire du disque de Porto. Trois journées de quatorze heures à bosser, des milliers de visiteurs. Charger, décharger, recharger et encore décharger. Des centaines de CD vendus, des centaines de CD achetés. Sans parler du stock de vinyles et de CD pirates échangé avec des Allemands contre une poignée de rééditions de vieux classiques de rockabilly qui se morfondaient dans les bacs depuis Mathusalem. Pas de frais de transport, du bon travail ! Je suis éreinté. Cecilia également. Une bonne nuit de sommeil nous remettra d'aplomb.

Le lendemain, impossible de bouger. Une poussée de fièvre et des cauchemars m'ont réveillé en pleine nuit. J'ai dû choper une mauvaise grippe. Rien de grave, mais je culpabilise. Cecilia doit se taper tout le boulot : « Délègue à Xico... Qu'il travaille ce gros feignant », lui dis-je avant qu'elle parte. Elle se marre.

Quinze jours après, j'éprouve des difficultés à respirer. Le trajet de



la chambre jusqu'à la cuisine suffit à me couper le souffle. Les suées nocturnes prennent des proportions inquiétantes, comme si l'on profitait de mon sommeil pour me jeter une pleine bassine de flotte à la figure. Appelé en urgence, le toubib diagnostique une grippe qui aurait dégénéré en pneumonie. Il me prescrit des wagons d'antibiotiques. Dans une semaine, si je ne vais pas mieux, aux urgences, à l'hôpital ! Ben voyons...

Au bout d'un mois, plus aucun doute, c'est bien lui. J'ai eu beau fuir et courir comme un dératé, cet enculé de sida me tient maintenant plaqué au sol :

— Bouge plus, connard, je t'ai eu !

— Et maintenant ?

— Et maintenant quoi ? Tu vas crever et on jettera ton cadavre sans nom dans la fosse commune avec les indigents et les criminels de ton espèce. Mais avant ça, tu vas en chier ! »

Vaincu, anéanti, j'en suis arrivé à la fin. Mes jambes, pareilles à deux bouts de corde à nœuds, ne peuvent plus me porter, d'ailleurs je ne les sens même plus. Neuropathie périphérique. Ni chaud, ni froid, ni douleur... Rien.

— C'est donc ça, la mort... On ne sent plus rien ?

— Sois patient... tes poumons, comment vont-ils ?

— Ils me brûlent.

— Tu vois ? Ne sois pas si pressé, cela ne fait que commencer.

### *La mort en face*

Nous habitons maintenant au Lavradio, petite commune ouvrière de l'autre côté du Tage, à côté d'une usine chimique à l'aspect sinistre. Les rebuts gazeux s'échappant de ses hautes cheminées vous donnent l'impression de vivre au milieu d'un élevage de bovins. Des explosions ponctuelles, toujours précédées de hurlements de sirène, vous mettent les nerfs en pelote jusque tard dans la nuit. Cependant, le loyer n'est pas cher et si le vent souffle dans la bonne direction, nous pouvons profiter du jardin et de ses quelques fleurs. Cecilia s'occupe donc de tout : tenir la boutique, faire le ménage et les courses, préparer les repas. Sans ses soupes de légumes et de volaille qu'elle mixe soigneusement, je serais probablement mort : « Avale ça... Ne laisse rien, ça va te faire du bien ! » J'ingurgite la mixture comme le taulard ses cent pompes journalières, mélange de souffrance et d'abnégation. Il faut s'accrocher ou partir. Six mois après les premières sueurs nocturnes, mon grand corps émietté ressemble à une feuille morte.

Cecilia décide d'agir, ou, plutôt, d'en parler.

Grâce à nos amis Britta et Paulo, j'obtiens un rendez-vous dans le service des maladies infectieuses et tropicales de l'hôpital Santo Maria. Tiago, le frère de Paulo, m'attend aux urgences : « Mon chef est d'accord pour te prendre en charge, à la seule condition que tu acceptes de passer le test du sida. En cas de refus, l'hospitalisation sera inutile puisque nous ne pourrons pas te soigner efficacement. Tous les symptômes indiquent clairement une infection au VIH. » À ce stade, je n'ai plus aucune raison de refuser, je peux à peine respirer. Moins d'une semaine après notre rencontre, je me retrouve alité dans une chambre de l'hôpital, relié jour et nuit à une bouteille d'oxygène.

Le service des maladies infectieuses se trouve au dernier étage de l'aile gauche de l'hôpital. Là encore, des blouses blanches et des malades, et l'odeur entêtante de la mort qui ne saurait tarder. Dans ce service, on meurt beaucoup. Le sida n'ayant pas épargné le Portugal, un deuxième étage en construction se prépare à recevoir les nouveaux patients. En attendant, les malades s'entassent dans le couloir central, le service est bondé. Dans les chambres de gauche se trouvent les mourants : de longues silhouettes filiformes allongées à moitié nues dans la chaleur de l'été. La tournée matinale des médecins ne les concerne plus. Sur la droite, de la vie et encore un peu d'espoir, surtout pour les quelques patients atteints d'une simple salmonellose ou d'une infection bénigne ; pour les autres, le compte à rebours a déjà commencé.

Ce matin-là, été 1995, un groupe de médecins s'approche de mon lit. Solennel, le chef du service me demande de les suivre. Tous viennent de la médecine militaire. Sérieux, ils portent les cheveux en brosse courte, en accord avec leur ancienne fonction. Le cortège défile dans le couloir jusqu'à la salle de réunion où l'on me fait entrer et asseoir sur une chaise. L'air grave, ils se postent devant moi, puis le chef du service m'annonce la nouvelle : « Le test est positif. » Ce doit être le moment où les patients s'effondrent, car il me propose dans la foulée des anxiolytiques. Pour être honnête, la nouvelle me laisse de marbre, je m'y attendais. Seule Cecilia occupe mes pensées. Le médecin prenant mon apparente passivité pour de l'abattement me regarde l'air sincèrement désolé. Une fois dans ma chambre, mon voisin de gauche, la peau repeinte en jaune par une hépatite fulminante, m'interroge dans un râle : « *Então francês...* sida ? » Il se rendort aussitôt. L'infirmière me tend un comprimé de 50 milligrammes d'hydroxyzine. Dix minutes après, je plonge dans un sommeil obscur plombé de cauchemars et d'hallucinations.

Deux semaines après, je suis cliniquement rétabli, le médecin m'autorise à quitter l'hôpital. Cependant, devant l'apparition de

nouveaux symptômes et une fièvre persistante, il me conseille d'aller au plus vite à l'hôpital Garcia de Orta, dans la commune de Almada, dont dépend ma résidence actuelle. Le courrier récapitulatif précise :

« Patient avec VIH + VHC – Hospitalisé pour une pneumonie à PCP.

Taux d'oxygène dans le sang : normal.

Traitement : Bactrim 800/160 – 1 comprimé/jour.

Se plaint de troubles de la vision. Examens nécessaires. »

## *Noir c'est noir*

Ma chambre se trouve au fond du service d'infectiologie. L'aide-soignant prend les commandes du fauteuil roulant et démarre au pas de course. Nous traversons le long couloir en zigzaguant entre les obstacles. À cette heure, l'étage est en pleine bourre : soins aux malades, petits-déjeuners, etc. Nous prenons l'ascenseur jusqu'au service d'ophtalmologie. De nouveau un interminable couloir jusqu'à une porte où attendent d'autres patients. Je repère rapidement un collègue de mouvoir. Sa tête paraît gigantesque tant son corps est menu. Un courant d'air pourrait lui briser une guibolle. Revêtu d'une simple combinaison de toile fine et de couche-culotte, il attend les yeux fermés :

— Ça va ?

— À ton avis, je respire la santé ?

— Pas vraiment, non. Tu sais pourquoi il faut être à jeun pour voir l'ophtalmo ?

— Le protocole sans doute...

— Ils commencent à me les briser avec leur protocole, j'ai la dalle, moi.

— Te plains pas. Tant que tu as faim, c'est que t'es pas encore mort. Moi, je peux plus rien avaler. Ils me nourrissent avec des sondes.

Une infirmière me demande de lever la tête puis me glisse quelques gouttes dans les yeux. L'opération se répète toutes les vingt minutes. Une heure après, je comprends pourquoi nous sommes venus en fauteuil roulant. Je n'y vois plus rien.

— Monsieur Jim Ballet ? C'est à vous !

— Je veux bien, mais...

— Ne vous inquiétez pas, je vais vous guider.

Dans une salle exiguë, je distingue trois ou quatre blouses blanches. On me place sur une chaise face à un appareil de ceux qui vous collent la chiasse rien qu'en les regardant.

— Le menton bien en place, monsieur Ballet... Voilà comme cela... Voyons voir... Hum... On le voit... clairement... Regardez-moi ça...

— *ENA PÁ !*<sup>98</sup> s'exclame le premier d'entre eux.  
— *Estou a ver... estou a ver !*<sup>99</sup> s'emporte un autre.  
— *Veja isso !*<sup>100</sup> Il est en train de lui bouffer la rétine, s'enthousiasme le troisième.

Mais arrêtez de jacter, bordel ! Qu'est-ce que vous avez trouvé ? Un élevage de scorpions microscopiques, une colonie de bactéries tueuses, on est au zoo ou quoi ?

— Euh... De quoi vous parlez ?

Pas de réponse. On se concerte. On s'interroge. On émet des hypothèses. On observe. On se congratulerait presque. On est en présence d'un fait nouveau, d'une pathologie rare. Faut diagnostiquer, innover, improviser, proposer un traitement (de cheval, l'affaire est grave). Puis d'un seul coup, on se souvient du patient qui se désagrège lentement sur sa chaise. Dans pas longtemps, faudra le ramasser à la petite cuillère.

— Voilà, c'est terminé. Vous pouvez vous lever, monsieur Ballet.

Putain de sadiques !

— Vous allez m'expliquer, docteur ?

— Bien sûr, bien sûr ! Alors voilà...

Il s'agit d'un virus opportuniste répondant au doux nom de cytomégalovirus. Si un jour j'écris un roman d'heroic fantasy, c'est le nom que je donnerai au dragon sanguinaire qui ingurgite une demi-douzaine de nourrissons au petit-déjeuner avant de se lancer dans un vaste projet de dévastation du monde. Cette saloperie me dévore les yeux. Le traitement consiste à m'envoyer du Ganciclovir en intraveineuse durant quinze jours, puis à suivre un traitement prophylactique jusqu'à ce que mon système immunitaire retrouve son état initial, c'est-à-dire jamais. L'œil gauche semble d'ores et déjà perdu. Celui-ci ne me servira plus qu'à pleurer. Il faut sauver l'autre. Je me souviens alors de l'histoire du photographe Robert Mapplethorpe, ami de Patti Smith, mort du sida, et de ses derniers jours, qu'il a passés dans l'obscurité, complètement aveugle.

À ce stade, le constat est simple et sans équivoque : Cecilia se retrouve au Portugal avec une boutique de disques qui perd de l'argent tout en devant se coltiner un malade – recherché par Interpol – dont les cellules CD4 ne sont plus qu'un lointain souvenir.

Et le pire pouvait encore arriver.

— Tu as fait le test ?

— *Si.*

— Combien de temps avant de savoir ?

— *Uma semana mas o menos...*<sup>101</sup>

— Putain !

— Ne t'en fais pas. On a pris des précautions.

— Des précautions, tu parles ! On ne sait pas comment se transmet cette merde.

Les rumeurs les plus folles courent à ce propos. Pour la grande majorité de la population, le sida est encore au mieux une énigme. Personne ne semble capable de se mettre d'accord ni sur la façon dont il est arrivé ni sur la manière dont il se transmet. Les complotistes s'en donnent à cœur joie, accusant tour à tour l'ex-KGB et la CIA d'avoir sciemment propagé le virus. L'extrême droite raciste désigne les Africains, coupables à leurs yeux de pratiques zoophiles avec des singes. La société s'enlise dans la peur, il lui faut des coupables. Quant au malade, il représente – et sur ce point tout le monde semble s'accorder – un danger pour les autres, mais également pour ses proches. Contagieuse et pas qu'un peu, la personne infectée doit prendre mille et une précautions pour protéger les siens.

La responsable du service infectiologie de l'hôpital Garcia de Orta, le docteur Maria João de Matos Aguas, jeune femme énergique et autoritaire qui ne mâche pas ses mots, m'éclaire un jour : « Le sang et le sperme, monsieur Ballet... Le sang et le sperme ! Vous utilisez un préservatif, oui ? Eh bien, continuez ! » Qu'importe, je deviens dingue. À la moindre égratignure, Cecilia a l'obligation de ne pas s'approcher de moi à moins de cinq mètres. Allez donc essayer de vivre en couple avec pareille malédiction sur les épaules. Allez donc essayer de vivre tout court ! J'ai l'impression d'être une bombe à retardement biologique. La possibilité de me rendre à la justice est alors évoquée, longuement, à plusieurs reprises... Sans traitement, autant mourir en prison et foutre la paix à Cecilia.

Le résultat du test a sans doute changé le cours des événements :

- J'ai rien... *nada de nada*<sup>102</sup>.
- T'es sûre ?
- Bah, regarde ! C'est écrit là, avec mon nom.
- *VHC : négatif – VIH : négatif*
- Soulagée ?
- *i Joder !*
- Moi aussi ! (Sourire.)

### *Too punk to die*

Comment et pourquoi ai-je survécu ? Je crois pouvoir avancer trois raisons.

Cecilia, évidemment. Une raison de me battre et de me raccrocher à la vie. Cecilia, me réveillant la nuit pour avaler ces satanés

médicaments de la taille d'un demi-pouce. Cecilia, m'obligeant à manger alors que mon œsophage, infesté de candidose, refuse les aliments. Cecilia, qui aurait pu m'envoyer valdinguer sans que je puisse lui en vouloir ne serait-ce qu'une seconde. Cecilia, évidemment.

Le système de santé portugais. Hospitalisé à trois reprises, je n'ai jamais reçu la moindre facture, ni fait l'objet de la moindre enquête, demande de papier ou autre. Un malade, un nom, cela suffit. Au rythme d'une vingtaine de comprimés par jour, le coût que je représente en médicaments s'élève à des centaines de milliers d'escudos (plus ou moins 2 000 euros) mensuels. Aucune discrimination ni remarque blessante... *i Nada !*

La chance. Mon pied gauche a dû piétiner un nombre incalculable de merdes pour en arriver là. Pas de doute là-dessus.

1995, Internet arrive dans les foyers portugais. Je passe mon temps sur catie.ca, un site canadien d'informations sur le sida. Nous ne parlons pas d'un de ces blogs à la mords-moi-le-nœud, qui vous conseille des huiles essentielles pour atténuer les effets secondaires de la zidovudine (AZT<sup>103</sup>), non. Site communautaire fondé par des malades et des spécialistes de la santé, Catie met en ligne des infos sérieuses et pointues sur les progrès en matière de traitements. De plus, les précieuses informations présentent l'avantage d'être rédigées en français. J'apprends l'existence de nouvelles molécules approuvées aux États-Unis, mais pas encore en Europe : le 3TC (lamivudine), DDI (didanosine), D4T (stavudine), DDC (zalcitabine). D'autres molécules agissant à une étape différente de la prolifération du virus sont également découvertes : le SQV (saquinavir), RTV (ritonavir) et IDV (indinavir). Autant de noms barbares résonnant comme le coup de fil *in extremis* avant l'exécution : « Chers malades, votre recours en grâce est accepté. » Le résultat des essais cliniques annonce un bouleversement sans précédent dans la lutte contre le fléau. Pour la première fois, le mot « trithérapie » apparaît sur l'écran de mon Intel 486DX flambant neuf. Je trépigne d'impatience tout en maudissant ces foutus Européens toujours en retard d'un temps que les malades ne peuvent se permettre de gaspiller : MAGNEZ-VOUS LE CUL, LES RONDS-DE-CUIR, ON S'EN BRANLE DE VOTRE PAPERASSE, QUANT AUX EFFETS SECONDAIRES, ON A DÉJÀ TÂTÉ DE L'AZT, NOUS, MESSIEURS... Les plus nantis organisent des voyages aux États-Unis pour s'approvisionner en médocs. Les plus démunis attendent, s'accrochant au peu de vie qui leur reste avec les griffes du désespoir. En fouillant dans ces pages, je découvre le rôle important des antioxydants sur l'organisme de sujets affaiblis par de multiples infections opportunistes. Une étude démontre que l'apport régulier de vitamines A, B, et C et de deux sels minéraux (sélénium et zinc) augmente significativement l'espérance de vie des malades. À

partir de maintenant, j'en fais une consommation régulière. Selon le docteur, nous avons encore à attendre deux longues années avant l'arrivée des trithérapies au Portugal.

— Qu'à cela ne tienne ! Quitte à devenir une putain d'encyclopédie médicale sur pattes, je trouverai le moyen de rester vivant.

— *Mais quelle arrogance ! Regarde-toi, tu as l'air d'une brindille de bois mort.*

— Je reprendrai du poids. Cecilia m'aidera.

— *Tu as peur, n'est-ce pas ?*

— Va te faire foutre !

Le docteur Maria João de Matos Aguas terrorise les junkies séropositifs. Ils l'appellent la sorcière. Lorsqu'elle apparaît au bout du couloir de l'hôpital de jour, tous se mettent au garde-à-vous et attendent. Silence absolu. Son regard noir balaie alors l'assemblée : « Vous, n'avez rien à faire ici... Untel, je vous ai vu hier... Quant à vous, vous m'emmerdez... Tous les trois, dehors ! » Penauds, les trois exclus repartent comme ils sont venus, ne se permettant de maudire l'« emmerdeuse » qu'une fois hors de portée de celle-ci, c'est-à-dire à l'autre bout du parking (sait-on jamais). Le docteur de Matos Aguas n'a pourtant rien d'une sorcière. Ultra compétente et plutôt aimable (pour peu que vous respectiez son statut), elle sait contourner le règlement pour sauver la peau d'un malade : en l'occurrence, bibi.

— Vous savez, monsieur Ballet, que de nouveaux traitements sont maintenant disponibles.

— Oui, docteur.

— Vous savez encore que nos critères de sélection pour l'obtention du traitement sont basés sur la charge virale ainsi que sur le taux de cellules CD4 des malades.

— Oui.

— Comme nous ne pouvons encore bénéficier de tous les médicaments désirés, les malades ayant une charge virale supérieure à 200 000 copies/ml et un taux de CD4 inférieur à 200/mm<sup>3</sup> vont être traités en priorité. Vous entrez donc dans cette catégorie. Votre charge virale étant de... Voyons voir... Ah oui, quand même... Et le taux de CD4... Hum... Bon... Je vous passe les détails, mais nous sommes dans l'urgence absolue. Question : vous travaillez, monsieur Ballet ?

— Oui, je tiens une boutique avec ma compagne.

— Sécurité sociale ?

— Euh... c'est-à-dire que la boutique est au nom de ma compagne et que... Bon...

— Je vois... Si l'on veut résumer votre situation... vous n'existez pas.

— Eh bien, à vrai dire... En gros... Oui, c'est un peu ça.

— Un peu beaucoup même, mais ce n'est pas grave. Je vous mets sur la liste. On se débrouillera.

— Salut, cousin ! Tu connais ce morceau, là, qu'on voit sur MTV... Le chanteur top dingue hallucinos, là... Comment qui s'appelle... Le groupe c'est Miniprix... Minicri... quelque chose comme ça... Derrière, que des crashes de bagnoles... Bim et bam, en veux-tu en voilà. Ouarf !

— Ministry ?

— Ouais, c'est ça ! Tu l'as ?

Sans répondre, je glisse le CD dans l'appareil... « *Was ding a ding dang my dang a long ling long...* » Tel un dragster top fuel boosté au nitrométhane, « *Jesus Built My Hotrod* » traverse le cerveau de l'énergumène, court-circuitant au passage quelques neurones dopaminergiques. « *Ding dang a dong bong bing bong, thicky thought of a gun...* » Pris d'une soudaine crise de tremblements, il défie à présent les lois de la gravité, sautant de gauche à droite, d'avant en arrière... « *Why, why, why, why, why, baby...* » L'erreur serait d'attendre la montée en puissance du solo, minimaliste, mais efficace (trois notes jouées au sécateur), et qu'il finisse la tête dans la vitrine... « *I wanna love you !* » Je coupe le son :

— C'est bon ? Tu le prends ?

— Ouaaaaarf !

Premier CD vendu de l'après-midi, premier frappadingue.

Autre style, autre genre, mais tout aussi barjot, le suivant se radine avec six CD dans leurs respectifs boîtiers transparents antivol :

— Tu me les prends ? Ils sont tout neufs.

— Je vois... Comment tu t'es débrouillé pour les sortir avec le boîtier ?

— *Ena Pa...* Mon pote me les lance par une fenêtre du deuxième étage du Virgin Megastore. *Estos filhos da puta*<sup>104</sup>, z'ont carrément oublié de coller un portique dans les chiottes.

— Astucieux. Combien t'en veux ?

— *1 000 escudos cada*<sup>105</sup>.

L'occasion est trop bonne. Je les prends tous sans discuter le prix : les revendrai 2 000... Une doublette vite fait bien fait. Le petit plus d'adrénaline me remonte le moral. Sur l'échelle du braquage de la Brink's, ça reste du broutage de pâquerettes, mais les souvenirs remontent, les sensations reviennent... Un peu.

Juste après notre sortie de prison, Iñaki et moi écumions les grands magasins armés de mini pinces coupantes. CLAC ! Aucune alarme ne nous résistait. Notre spécialité : le polo Lacoste et les chaussettes Burlington. CLAC ! CLAC ! Nous revendions le stock à Mimile. 1 000 balles par jour, cela valait mieux que d'aller trimer sur un chantier. Avec Nathalie, nous allions acheter montres et sacs de marque au marché des contrefaçons de Vintimille en Italie. Nous les



refourguions ensuite aux prostituées, non loin de la rue Saint-Remi. Valable une seule fois. Lorsqu'au bout d'un mois, le julot voyait la dorure de sa Rolex virer couleur ferraille, mieux valait ne pas traîner dans le quartier.

Des clients entrent. Je suis claqué. La montée de speed n'aura duré qu'une minute. Je devrais pourtant sauter de joie, la trithérapie fonctionne : charge virale indétectable / CD4 à la hausse : « Tu devrais être heureux, tu reviens à la vie », me lançait, il y a peu, une amie. « Mais bien sûr ! Vous dansez, mademoiselle ? N'essaie même pas de comprendre, mon amie... Et sois gentille... ferme-la ! » Plus de nouvelles de Luis, d'Ondina, de Fernando, de Tó-Zé, pas plus que des clients de la première heure. Fini, les importations et les voyages en Angleterre, nous ne travaillons plus qu'avec de l'occasion. Les marges sont supérieures, mais le boulot moins passionnant. Sauf évidemment lorsque, comme aujourd'hui, un fils à papa se pointe à la boutique avec les vinyles de son daron. Une trentaine de disques allant du très moyen au franchement mauvais, tous d'une banalité affligeante : Scorpion, Bon Jovi, Def Leppard, Yes, Supertramp... Un Led Zeppelin (soupirs). Puis l'incroyable se produit, le moment unique, du jamais-vu en dix ans de carrière. Quatre perles rares. Quatre originaux de la scène krautrock. Ni plus ni moins que le *Tanz Der Lemminge* de Amon Düül, le *Ege Bamyasi* de Can, le *Seligpreisung* de Popol Vuh et, le plus incongru de tous, le premier album des Neu ! (prononcer « noï »), reconnaissable à sa pochette blanche frappée du nom du groupe en rouge incarnat. Valeur approximative du lot : 120 livres sterling. Mais comment ces petits bijoux ont-ils atterri dans ce ramassis de médiocrités ? Comment une personne dotée de toutes ses facultés mentales peut-elle passer de Def Leppard à Neu ! Du calme, le fiston n'a aucune idée de ce qu'il tient entre les mains. Les disques sont à lui, les quatre autres doivent appartenir à la collection du papa. Un cas de figure habituel, auquel il convient de faire face en procédant de la façon suivante : (1) déployer la panoplie du type blasé, voire légèrement dégoûté, (2) laissez l'adversaire mariner dans son jus une bonne minute, au moins, (3) haussez les épaules tout en posant la question :

— Combien t'en veux ?

— Chai pas !

Il est foutu, reste plus qu'à l'achever.

— Bon, écoute... Des Supertramp, des Bon Jovi, j'en ai plein la boutique. Mais comme les disques semblent en bon état, je te prends la pile pour... bon... Allez... 6 000 escudos.

— Génial !

Je sais, c'est horrible. Disons un dixième de point sur l'échelle du braquage de la Brink's (nouveau système de valeurs permettant

d'évaluer mon état de conscience morale à partir d'aujourd'hui). En résumé, je n'en ai rien à glander.

Le plus terrible, c'est de voir Cecilia travailler pour une maison d'édition madrilène spécialisée dans les revues techniques. Traduire de l'espagnol au portugais le *Manuel de l'opérateur des fraiseuses verticales* est loin d'être passionnant. Réaliser un publiereportage sur une fabrique de bouchons en liège, encore moins. Le salaire, par contre, n'a rien à envier à la pelleuse hydraulique Caterpillar 315BL, en couverture d'*Engins et Camions* du dernier trimestre. Du lourd et du costaud : 200 000 escudos mensuels. Bien supérieur à ce que nous rapporte la boutique à l'heure actuelle.

La direction ayant annoncé la fermeture du centre commercial pour restructuration de la gare Rossio, tous les boutiquiers sont priés de dégager. Une grève des loyers a donc été décidée via la plateforme « RÉSISTONS ! SAUVONS NOS COMMERCES ! », dont les représentants défendront nos intérêts ce soir en direct au journal de 20 heures. La décision, prise à l'unanimité par nos confrères, ne pouvait de toute façon pas mieux tomber pour notre petit négoce. En l'état actuel, Torpedo se trouve complètement ruiné. Le bras de fer pourrait se prolonger encore plusieurs mois, le temps de nous remettre d'aplomb (ou pas). En attendant, la riposte de la direction sous forme de climatisation bloquée sur - 40 °C risque fort de m'envoyer à l'hôpital pour la quatrième fois en deux ans. Quoi qu'il arrive, notre aventure portugaise semble arriver à son terme. Amen.

### *Cecilia n'est pas là*

Partout dans le monde, les célébrations du nouveau millénaire monopolisent les écrans de télévision. Plus que jamais, la comédie pyrotechnique en mondovision nous déverse son flot de couleurs dégoulinant de bonne humeur baveuse. Anticipées depuis des années, les cérémonies, dont la plupart sont spectaculaires, marquent le début d'une nouvelle ère. Ces événements propices à une réflexion sur les enjeux planétaires menaçant l'espèce humaine n'empêchent nullement l'aviation russe de bombarder consciencieusement la Tchétchénie et des inondations meurtrières de ravager le Venezuela. Qu'importe, le 31 décembre, six milliards d'êtres humains attendent dans l'allégresse le passage vers le second millénaire. Allongé sur le lit dans un état comateux, les yeux rivés sur l'écran de la télé, j'espère, pour ma part, que le tant redouté bug informatique plongera le monde dans un chaos sans fin. À ce stade, parler de dépression relève de l'euphémisme.

Avant l'arrivée des trithérapies, la situation était claire : j'allais

mourir, je devais donc m'y préparer. Lorsque, devenu une sorte de végétal en souffrance, ma vie n'aurait plus eu aucun sens, Cecilia m'aurait aidé à franchir le cap : « Tu achètes un gramme de poudre à Touré et on en parle plus. » Elle était d'accord : « Je te laisserai pas crever à l'hôpital », m'avait-elle affirmé, sûre d'elle. Mais avec des CD4 autour de 300/mm<sup>3</sup> et un virus parti se planquer dans les ganglions lymphatiques, il faut dorénavant réapprendre à vivre, le combat continue. Combat pour qui ? Combat pour quoi ? Je n'en sais plus rien. L'interféron me démolit le cerveau, je n'arrive plus à penser clairement.

Cecilia n'est pas là. De retour à Barcelone dans l'objectif de reprendre ses études, elle m'attend dans la capitale catalane pour faire le point. Longuement suggérée, discutée, remise en question puis à nouveau évoquée, la possibilité de nous installer dans la *Ciudad Condal* afin de travailler dans le bar familial me laisse pour le moins circonspect. Exigeant et peu intéressant, le boulot ne ressemble en rien au commerce de la musique : Va falloir trimer dur, mon gars ! L'autre possibilité, c'est une cellule poisseuse à la prison Saint-Michel. Mon pauvre encéphale se met péniblement en marche. Pas trop vite, manquerait plus que je nous fasse une méningite... Ha ha ! Je délire... La fièvre qui remonte... Bon, concentre-toi : prison ou Cecilia ? Euh... Capable de bosser ? Pas vraiment... Pourquoi ? Chai pas... Comment ? Aucune idée. C'en est trop : Et puis merde ! On verra bien. Minuit. À la télévision, un couple d'imbéciles, sourires sponsorisés par une marque de dentifrice, smoking et nœud papillon pour monsieur, robe du soir écarlate pour madame, s'embrasse sous une pluie d'étoiles scintillantes. L'Europe bascule à son tour vers le deuxième millénaire. Je sens que je vais vomir.

Récurrents, trois rêves me replongent dans un Bordeaux déformé. J'erre sur les boulevards à la recherche d'un endroit où dormir. Rejeté de tous, je finis par me rendre au parc industriel de Pessac, dans la maison de mes parents. Le logement de fonction est occupé par une autre famille de fonctionnaires. La porte est fermée. Je la fracture. Réveil. Une autre version me place face à mes responsabilités, Didier, Iñaki et Nathalie comme protagonistes. Les deux premiers me reprochent de ne pas avoir levé le petit doigt pour les sortir de prison, la mère de Loris, d'avoir failli à mon devoir de père. Le rêve me poursuit alors que j'ignore qu'ils sont tous trois morts depuis longtemps. Plus cocasse, l'ultime scénario se déroule quelques heures avant un concert de Camera Silens. Personne ne semble s'apercevoir que je me trouve dans l'incapacité de tenir ma place. Ne gardant aucun souvenir des morceaux, des paroles, ni de la plus insignifiante ligne de basse, je me réveille au moment de monter sur scène, avec l'impression d'avoir fait le plus atroce des cauchemars.

Des premiers mois à Barcelone, début 2000, je me souviens de la sécheresse culturelle ressentie après une décennie lusitaine riche en découvertes et en relations humaines. Plus qu'il ne parle, l'Espagnol aboie, grogne, vitupère, surtout s'il s'agit de football. Sur notre lieu de travail, les hurlements des clients me font penser à une chorale de mulets psychopathes sur les gradins d'un stade de foot. Une vraie calamité.

Construit durant la période pré-démocratique, afin de reloger les habitants des nombreux bidonvilles que comptait Barcelone, le Polígono Canyelles abritait une première génération d'immigrés de l'intérieur – honnêtes travailleurs issus des régions pauvres de la Péninsule constituant une main-d'œuvre bon marché – et une seconde génération, sacrifiée aux affres du chômage, de l'héroïne et de la délinquance. Un classique de notre société occidentale, en somme. Achievé alors que le dictateur nain et efféminé (*dixit* son collègue d'ascendance germanique) allait nous avaler son bulletin de naissance (en 1975), le quartier fut longtemps considéré comme un repaire de *charnegos* moitié brigands moitié analphabètes par la population autochtone du centre-ville. Les chauffeurs d'autobus, tout comme ceux des taxis de la ville de Barcelone, refusaient catégoriquement de s'aventurer à l'intérieur de la cité, le métro n'existant pas encore. Marginalisés, les habitants se mobilisèrent à grand renfort de manifestations, de blocages sauvages des avenues et du périphérique, de batailles rangées et autres joyeusetés. Après divers mouvements de protestation, la population a obtenu de la mairie qu'un immense espace vert soit créé, qu'une ligne de métro soit construite, et qu'en règle générale, le Polígono Canyelles cesse d'être considéré comme un furoncle purulent sur le cul doré du bourgeois catalan. Ils travaillaient, ils votaient, ils avaient des droits.

La délinquance, à notre arrivée, se trouve en nette régression. L'héroïne étant passée par là, la plupart des délinquants juvéniles sont au cimetière ou en prison pour vingt piges. Les survivants, reconvertis dans les métiers du bâtiment, profitent allègrement du boom économique que connaît l'Espagne en cette première décennie du nouveau millénaire : on construit tout et n'importe quoi, partout et n'importe comment, avec pour résultat un taux de croissance de 5 % (atteint en 2000) du PIB espagnol. Les plus résistants, quant à eux, investissent dans le très lucratif trafic de cocaïne avec un taux de croissance de 100 % en progression constante. D'une manière ou d'une autre, l'argent coule à flots.

Ouvert en 1976 par Juan et Isabel Miguel Rodriguez, parents de Cecilia, El Tío Cuco conserve le même mobilier et la même clientèle

depuis vingt-cinq ans. Bar-restaurant aménagé comme une cantine militaire, l'endroit semble s'être figé dans le temps, résistant tant bien que mal au passage des modes. Une dizaine de tables en formica disposées en rang d'oignons se partagent l'espace avec un billard, deux machines à sous, un long comptoir en inox et un aréopage hétéroclite de clients forts en gueule, de maçons débraillés, de bikers énervés, de balayeurs en tenue de travail vert fluo, de rockers à la banane grisonnante, de retraités curieux de tout, ancrés dans le présent, signe de grande sagesse, de cinglés, de trafiquants en tout genre, de ménagères dépensières, de voleurs, de caissières, de dentistes, de flics en civil et en uniforme, et même de convoyeurs de fonds au Colt 38 réglementaire, fourgon blindé garé juste devant le bar, le temps d'un apéro. *¡ SALUD !*<sup>106</sup>

C'est l'été. Une famille de sangliers, attirée par l'odeur douceuse de fruits pourris que dégagent les containers à ordures organiques, s'aventure dans le parc Josep Maria Serra Martí, là où, chaque mardi, se déroule le marché en plein air de Canyelles. Chassés de la chaîne montagneuse de Collserola par la canicule et la faim, la laie et ses quatre marcassins déambulent à leur aise, non loin de la fontaine à eau, à la recherche d'un peu de fraîcheur et de nourriture. Désert à cette heure, le quartier, comme le reste de l'Espagne, croule sous le manteau rouge incandescent de ce bon vieux soleil. Tout en longeant l'allée bordant le parc, j'observe la laie et sa progéniture s'appliquer à la destruction systématique d'un massif de fleurs, puis je me dirige vers le bar où Cecilia m'attend. Aussi accueillant qu'un four allumé, El Tío Cuco compte pour seul client un ludopathe bien décidé à laisser sa paie dans une des deux machines à sous. Il est 14 heures : sur Radio 3, *El Ambigú*, Diego Manrique.

— La relève !

Coup d'œil panoramique. Pas un seul verre à laver, pas la moindre cuillère à essuyer. Comme à son habitude, Cecilia me laisse un comptoir astiqué, une cuisine et des chiottes javellisées, 100 mètres carrés de sol balayé, savonné et rincé.

— T'aurais pu me laisser quelque chose à faire.

— T'auras bien assez de travail avec lui.

— Qui c'est ?

— Las Vegas *himself*.

— Merde !

De dos, en équilibre instable face à la *tragaperra*<sup>107</sup>, l'homme, taille moyenne, brun, tics nerveux aux yeux et aux mains, effectue une rotation étonnamment souple pour une personne en état d'ébriété, me salue puis retourne à ses affaires.

La machine hurle : Bonus ! Avance ! Jouez ! Gros lot !

— *Combien de medianas*<sup>108</sup> ?

— Cinq. Je t'ai noté ça quelque part... Tiens voilà... Non, six en fait.  
— Ça promet... Argent ?  
— Il a joué dans les trois cents euros, il ne devrait pas tarder à demander une avance.  
— Alors ?  
— T'inquiète, la cagnotte va finir par tomber. On se retrouve ce soir, courage !

Facteur le matin, joueur pathologique l'après-midi, joueur pathologique complètement bourré une bonne partie de la soirée, Juanito Las Vegas enfille inlassablement les pièces d'un euro dans l'orifice de la Corsaire, sa machine préférée, de lundi à lundi, dimanche et jours fériés inclus. Pas de repos pour les guerriers. Et, pour ce qui est de jeter l'argent par les fenêtres, Juan est un authentique chef de guerre. Attachant, dans le bon et dans le mauvais sens du terme, vêtu en été d'une immuable chemise à manches courtes bleu turquoise et d'un pantalon beige. Son absence totale de muscle oblige son squelette à de véritables prouesses pour le maintenir debout, Juanito sait se montrer extrêmement pénible lorsque la chance lui tourne le dos (ce qui lui arrive plus ou moins tout le temps).

— Gilles ! Avance-moi dix euros !  
— *i Ya empezamos*<sup>109</sup> ! Qu'est-ce qu'on a dit, hier ?  
— Tu sais combien j'ai mis dans la machine ?  
— Tu réponds pas à ma question...  
— 600 euros ! 600 euros de ma poche, là... jusque dans TA machine, là-bas.

Les yeux exorbités, il indique d'un doigt rageur l'endroit où se trouve son unique compagne, l'amour de sa vie, la belle, la merveilleuse, l'incomparable... Oui, mais, à bien y penser... Pas assez rémunératrice, pas assez généreuse, franchement dégoûtante même, lorsqu'elle se refuse à lui, cette ingrate, cette raclure, CETTE FOUTUE traîtresse DE CORSAIRE DE MERDE qui oublie toujours de filer des ronds lorsque Juan se retrouve irrémédiablement fauché.

— Bon, primo, on se calme. Deuzio, ce n'est pas MA machine, 70 % du pognon qu'elle avale s'en va *prestissimo* dans les poches de *l'État espagnol*. Les impôts... Tu connais, Juanito ? Tertio, tu n'as pas joué 600 euros, *en rêve*. Quarto, je réponds à ta place : hier nous avons décidé qu'on ne te prêtait plus d'argent, tu étais d'accord... Tu t'en souviens, Juanito ? Je pourrais rajouter un quinto : tu es tellement bourré que tu as oublié comment jouer, à ce rythme le jackpot pourrait tomber dans un mois... au mieux. Sexto, tu me fais chier. Séptimo...

— *Joder*, Gilles si j'ai 50 bonus à jouer... Regarde, *coño* !  
— Parle à mon cul, ma tête est malade. Bon, tiens... 20 euros, et essaie de te concentrer, bordel, sinon, j'éteins la machine et tu reviens

demain avec l'argent.

— *Dame una mediana.*<sup>110</sup>

— C'est parti !

Et ainsi de suite, à intervalles réguliers, jusqu'à ce que la machine, la diablesse, la bougresse, succombe après moult préliminaires – la générosité de Juan, en ce sens, n'est plus à prouver – et lâche le ô combien mérité jackpot : *Ding ! Ding ! Ding !* Moment chansonnette, lumières épileptiques, écran numérique hystérique : 80 euros la mise simple, 120 euros pour la double, *DOS CIENTOS QUARENTA* euros pour la triple : une mise d'homme, de macho, de la trempe de notre Juanito, ni plus ni moins. *Bling ! Bling ! Bling !* Concert de piécettes dégringolant dans le réceptacle. Le joueur lambda, croulant sous le poids de la culpabilité, placerait ses deux mains sous l'avalanche de pièces afin d'en amortir le choc, s'épargnant ainsi les commentaires des quelques clients présents dans le bar. Pas Juanito. Le boucan, c'est sa récompense, sa médaille. Il est le vainqueur triomphant de l'homme sur la machine, tout le monde doit savoir. Un psychanalyste y verrait sans doute un problème remontant à l'enfance, la maman de Juanito, Œdipe et les femmes en général. Tandis que Radio 3 diffuse l'équivalent radiophonique d'un shoot de morphine pure, Ramon Trecet et son très soporifique « Dialogo 3 », je fais part de mon analyse de bazar avec Manolo, la cinquantaine grisonnante, de retour chez ses parents après un divorce mal négocié, à l'issue duquel il a perdu, dans l'ordre, sa femme, son logement, ses deux enfants, la moitié de son salaire (pension alimentaire), sa dignité (sa femme le trompait), l'appétit et la plupart de toutes ces petites choses qui rendent la vie plus agréable (sauf le foot et la bière). Pour couronner le tout, un petit problème d'acide mal digéré dans sa tumultueuse jeunesse le rend parfois incohérent et sourd comme un pot ; « Tour de piste et ovation pour Manolo, deux oreilles et la queue, olé ! »

Nez plongé dans un journal sportif entièrement consacré au Fútbol Club Barcelona, Manolo lève des yeux vides et amorphes. Il entend une voix lui parler, mais ne sait d'où elle vient. *HEÉ MANOLO ! TU M'ÉCOUTES ?* Bonne touche, contact établi, son regard s'illumine, coup d'œil à gauche et à droite suivit d'un rot puissant et sonore, le débat est lancé :

— *¡ Ya esta !* Le Barça a recruté Eto'o, Deco et un *paisano tuyo* : Giuly... *Les vamos a dar por el culo al Madrid*, tu vas voir... *Ya te digo !*<sup>111</sup>

— Certes, Manolo, certes... Mais *quid* de la psychanalyse freudienne, dans tout ça.

— *¿ Qué ?*

— Freud, dans tout ça...

— Non, pas de Fred cette année, *lo siento*. J'ai la liste des recrues sous les yeux... Voyons voir... Pas de Fred, je suis catégorique. Qui c'est, ce Fred au fait, un Hollandais ?

— Mais non, on parlait de Juan à l'instant... Tu te souviens... ses problèmes et tout et tout...

— Ah ouais... *Joder*, tu m'embrouilles... Tu veux parler du docteur Maboul, là ? Freud, c'est ça ? Fous-moi la paix avec ça, tu veux. *i Yo que se de maricones y de la madre que los parió a todos !*<sup>112</sup> Le Barça vient de recruter Samuel Eto'o pour 27 millions d'euros, et toi, tu viens m'emmerder avec des histoires de branquignols. Que Dieu me pardonne, mais j'en ai rien à foutre. Le Barça, je veux bien écouter, les dingues et les dégénérés : rien à branler. Donne-moi une bière, il fait soif. Et pas une chaude comme la dernière... On n'est pas en Angleterre ici, la bière, en Espagne, se boit fraîche *i amigo mio* !

— Je peux te confier un truc, Manolo ?

— *Claro que si hombre i el qué ?*

— Je supporte le Real Madrid...

En Espagne, le barman astucieux peut s'offrir une polémique à peu de frais. N'importe quelle idiotie vous passant par la tête peut servir à lancer un débat. Peu importe que ledit débat soit inintéressant ou surréaliste, l'important, ici, est de créer des liens entre ses fidèles clients et de se divertir. Pour cela, le barman astucieux aura toujours à portée de main un journal récent ouvert à la page politique, des faits divers ou des sports et prendra en compte le contexte sociopolitique du quartier où il œuvre. À propos de la tension endémique entre l'Espagne et la Catalogne, le barman astucieux n'aura pas la mauvaise idée de pester contre ces salauds de Catalans dans un bar du quartier de Gracia, tout comme il prendra soin de ménager le Real Madrid s'il se trouve à œuvrer à l'intérieur du Polígono Canyelles. Pour les cas plus délicats, la sagacité devra s'imposer. Dans les domaines où le consensus semble général (dans les débits de boissons, j'entends), il pourra se lâcher en parlant à sa guise de l'immigration galopante, de la peine de mort pour les délinquants, de la pluie et du beau temps, de ces connards de Français, du réchauffement climatique (il n'y a plus de saisons), des femmes (toutes des harpies insupportables), des homosexuels (tous des tarlouzes insupportables), de la météo (il n'y a plus de saisons), de la peine de mort pour les immigrés, les Français, les femmes, les homosexuels, et monsieur Météo. User et abuser d'amalgames, de raccourcis faciles, ambiance garantie. Astucieux, mais également prévoyant, le barman saura se munir d'un bon stock de boules Quies en silicone, une trop longue exposition aux atrocités entendues ci et là pourrait bien lui faire perdre la raison. Dans ce cas précis de dialogue de sourds avec un fou à lier et un ludopathe, le barman astucieux préconise un reset sauvage de la conversation, suivi



d'une retraite en souplesse vers la cuisine ou le débarras, le plus loin sera le mieux.

— *¡Que maricón ! ¡No me lo creo !* <sup>113</sup>... JUAN ! LE FRANÇAIS SUPPORTE LE REAL MADRID !

— ET MOI LE MÁLAGA CLUB DE FÚTBOL... ET J'EMMERDE TON BARÇA ! *BONO... AVANCE... JOUEZ !... GROS LOT...*

— Bon... Euh... Je vous laisse méditer là-dessus, j'ai une cuisine à nettoyer, moi...

Nous habitons à présent un appartement de l'avenue Mare de Deu de Montserrat, dans le quartier El Guinardó, situé au pied du Monte Carmelo. En automne, lorsque le *Platanus Hispánica* face à notre fenêtre se débarrasse de son abondante frondaison mordorée, rouille, ocre ou brune, nous pouvons contempler la tour Agbar, formidable suppositoire s'érigeant vers le ciel, et au loin, la mer. Nous avons emménagé dans ce spacieux meublé haut de plafond, aux murs délavés, niché au deuxième étage, avec le peu de possessions qu'il nous restait de notre vie au Portugal. À savoir : une petite collection de vinyles d'une centaine de pièces, un poster sérigraphié des Rocket From The Crypt signé Coop, un autre poster de Helios Creed par l'artiste Frank Kosik, un troisième des New-Yorkais Sonic Youth, toujours de Kosik, une sérigraphie du Jardin des délices de Jérôme Bosch, deux photos, dix cartons contenant un bon millier de livres appartenant pour la plupart à Cecilia, un exemplaire du tout premier catalogue de Torpedo et notre Pepa : un berger allemand noir et feu, 30 kilos de chair, de poils, d'yeux brillants d'amour, de douceur et de beauté. Depuis notre rencontre, Cecilia et moi ne sommes jamais restés plus de deux hivers au même endroit. Nous ne pouvions imaginer habiter les quinze prochaines années, le même appartement ; c'est pourtant ce qui est arrivé, partagés entre les luttes quotidiennes sur notre lieu de travail, les études de Cecilia et mes visites plus ou moins espacées à l'hôpital Clinic.

Sans couverture sociale, sans papiers d'identité, mes rendez-vous à l'hôpital de jour prennent, à chaque voyage, l'allure d'un coup de poker (menteur) : va-t-on me recevoir ? Vais-je avoir accès aux médicaments ? Aux analyses, échographies, et à tous ces soins et examens qui rythment la vie d'un malade ? Les médecins ne posent aucun problème, mais franchir la barrière administrative devient de plus en plus difficile. À chaque visite impromptue, les deux jeunes femmes chargées des tâches administratives me laissent filer jusqu'au personnel médical sans me poser de question, mais lors de visites programmées, un garde-chiourme menaçant m'attend de pied ferme :

— M'avez-vous apporté votre carte de santé cette fois, monsieur

Ballet ?

— Non, j'ai oublié de faire les démarches.

— Vous vous foutez de moi ?

— Pas du tout, mais j'ai fait une encéphalopathie au Portugal et depuis, je perds la mémoire (mensonge éhonté).

— Eh bien, vous allez voir, ce n'est pas compliqué. Il vous suffit d'aller à la mairie de l'arrondissement où vous habitez, de vous y enregistrer, puis de vous inscrire à nouveau dans le Centre de soins dont vous dépendez. Tout le monde a droit une carte, monsieur Ballet, vous allez donc me faire le plaisir de vous y rendre aujourd'hui avant que votre encéphalopathie ne s'aggrave brusquement (en clair, ne me prends pas pour une conne ou tu retournes te soigner dans ton pays).

Comment amadouer une employée dont le poste comme le salaire dépendent directement de l'argent reversé par la caisse d'assurance-maladie à la trésorerie de l'hôpital ? Autant essayer d'attendrir un rebelle tchéchène sur le sort d'un prisonnier russe, Convention de Genève à la main : mission impossible. Selon elle, mon comportement irrationnel risque d'amener son employeur à la banqueroute. Fin de la discussion. La Catalogne m'offrant une carte de Sécu gratuite, pourquoi ne pas tout simplement la demander ? Bon... Comment vous expliquer ? Eh bien voilà... Euh... *i Nada !* Aucune chance ! Pas d'autre solution que ressortir ma vieille vraie fausse carte d'identité deux fois caduque (date de prescription : 1998, format cartonné totalement obsolète), retoucher la date, me présenter à la mairie du Guinardó et attendre tranquillement qu'on me passe les menottes.

— Pas question ! s'exclame Cecilia. J'ai fait des recherches sur le Net, apparemment une simple photocopie de la pièce d'identité suffit pour s'enregistrer.

— Il me faudrait un modèle, Photoshop, on imprime et on tente le coup.

— Tu trouveras un modèle sur le Net, mais tu sais pas te servir de Photoshop. Combien te reste-t-il de médicaments ?

— J'en ai pour un mois, j'ai donc un mois pour apprendre.

— Quinze jours pour apprendre et quinze jours pour la terminer.

— Exact.

— Bon, voyons voir ce qu'il nous faut... Le contrat de location, les trois dernières factures de gaz, d'eau ou d'électricité, un papier signé sur l'honneur comme quoi je t'héberge...

— Besoin d'un scanner pour la photo... Et Photoshop, bien entendu.

— Ça coûte une blinde, télécharge la version allégée, gratuite, un mois d'essai.

— En avant !

Prétextant une hospitalisation en urgence qui rend impossible tout

déplacement de ma part, Cecilia se présente seule à la mairie du district Horta-Guinardó, papiers en main. Bidouillé avec les moyens du bord, le nouveau modèle de carte, au nom de Didier Ballet, photocopié *recto verso*, paraît crédible. La police de caractères est aux normes, ma signature, celle du sous-préfet et la photo, parfaitement scannées, seul un employé zélé muni d'une loupe peut déceler quelques imperfections. Si ce dernier veut jouer au flic, l'adresse elle-même appartient à un Didier Ballet vivant en région parisienne. Par contre, les clés de sécurité et les algorithmes formant le code MRZ (machine-readable zone), sortis du chapeau en même temps que le lapin, auraient consterné n'importe quel faussaire digne de ce nom. Mais il ne s'agit que d'une photocopie, après tout.

Comme de coutume, Cecilia use de son meilleur catalan pour s'adresser au fonctionnaire de mairie. Dans des cas comme celui-ci, le castillan reste fortement déconseillé. Le russe, l'anglais, l'allemand, le chinois : aucun problème ; le français : à la rigueur ; un dialecte bantou : pourquoi pas ; le castillan : ça démange aux entournures, ça provoque de l'urticaire, des allergies, ne cherchons pas à comprendre, c'est comme ça. Cecilia n'en mène pas large. Faux et usage de faux pourrait lui valoir de sérieux problèmes. Nonobstant, l'employé se montre aimable tout en restant dans son rôle. Il réunit la documentation, la classe et l'agrafe avant de rentrer les données dans un nouveau logiciel (30 minutes chrono), puis de remettre (enfin) à Cecilia un certificat d'inscription au registre des étrangers communautaires résidents en Espagne, établi au nom de Didier Ballet. Le premier pas vient d'être accompli. J'obtiens de ce fait le droit à une assistance médicale. Il faut encore convaincre un fonctionnaire de l'Institut national de la sécurité sociale de mon indigence (sans travail / revenu inférieur à 423,70 euros), puis, document scellé en main, se rendre au CAP de Guinardó, terminer les démarches. Cecilia me retrouve au bar, le soir du deuxième jour, elle exulte :

— C'est plié, dans un mois tu reçois ta carte... *¡Joder !* Je suis lessivée.

— Personne n'a tiqué ?

— Personne ! J'ai bien fait un petit numéro de pleurnichage au cas où... Mais bon, c'est passé.

— Ça tombe bien, l'hôpital vient d'appeler...

— *¿ Y qué ?*

— J'ai la rate qui s'dilate, j'ai le foie qu'est pas droit, j'ai le...

— *Y qué, joder !*

— Deuxième traitement à l'interféron...

— *Coño, otra vez !* Ils te l'ont retiré il y a... combien déjà ?

— Cinq ans.

— Ça marche pas et ça te laisse sur les rotules... C'est de la folie !

— Un an de traitement, interféron plus ribavirine, 50 % de réussite vu le génotype. Je peux refuser, mais bon, on me donne une carte... Autant que je me batte.

### *Mon pauvre ami !*

Inscrite à la faculté de traduction et d'interprétation de Bellaterra depuis 2001, Cecilia est sur le point de terminer ses études lorsque j'entame mon deuxième traitement pour l'hépatite C. Certaines épreuves ayant été ajournées pour cause de travail intensif au bar, il lui reste plusieurs matières à valider avant l'obtention du diplôme, qu'elle aurait dû décrocher depuis longtemps si l'assiduité aux cours n'avait pas représenté la moitié de la note finale. Elle travaille, elle étudie, et elle se retrouve malgré tout pénalisée. Après six années d'efforts, ce n'est pas le moment de flancher. Si Cecilia doit montrer plus de constance à la faculté, je vais devoir ajouter quelques heures de travail au compteur :

— Mais comment on va faire ?

— Te bile pas, j'assure.

Quel bel exemple de présomption masculine... La première piquouse me cloue au lit avec quarante de fièvre, le cerveau réduit à l'état d'instrument de douleur. Ce violent mal au crâne accompagné de spasmes me rappelle les symptômes d'une attaque cérébrale. Mon organisme se rebelle furieusement contre l'intrusion d'un corps étranger et n'a aucunement l'intention de se laisser faire. La bataille dure toute la nuit. Au matin, la douleur s'apaise :

— Comment tu te sens ?

— Comment dire...

— J'imagine... Aujourd'hui, repose-toi, on fera le point ce soir.

Lors du deuxième essai, je prends la précaution d'avaler 1 000 mg de paracétamol une heure avant et je dors correctement. Le lendemain, je suis au travail. Dans un état désastreux, mais au travail. Je me demande, au cours de ces six mois de traitement, comment nos clients trouvent le moyen de rentrer, de s'attabler et de commander dans un établissement tenu par le sosie de Freddy Krueger. Personne ne semble se rendre compte de mon long et lent dépérissement. Au sujet de ma perte de cheveux, on me questionne : « T'as été chez le coiffeur, pas vrai ? Tu as bien fait, ça te va très bien. » À propos de ma perte de poids : « Ta femme te donne donc rien à manger ? Mais il faut te nourrir, mon grand ! Ha ha ! » À propos de ma somnolence plus ou moins constante : « J'en connais un qu'a encore fait des galipettes avec maman, hier soir... Hé hé ! » Et ainsi de suite. Je n'ai, par contre, jamais à subir la moindre remarque blessante. Six mois après le début

du traitement, soit cent quatre-vingts jours qui me paraissent des années, des crises de panique, de plus en plus fréquentes, m'obligent à me précipiter hors du bus qui m'amène au travail (lorsqu'elles ne m'empêchent pas de sortir de notre appartement). C'est d'ailleurs avec deux bonnes heures de retard que je me présente à l'ultime visite de contrôle avec l'hépatologue, l'heure du bilan :

— Alors, comment vous sentez-vous, Didier ?

*Merveilleusement bien, je vais mourir, mais ça va...*

— Le moral n'est pas bon, mon pauvre ami, pas vrai ?

— Franchement docteur, je crois que je deviens fou.

— Ne vous en faites pas, je vous prescris des antidépresseurs.

*Une camisole de force ou, à défaut, une euthanasie seraient plus adéquates, mais bon...*

— Au sujet de votre dernière analyse, les résultats, bien qu'encourageants, ne sont malheureusement pas suffisants. Votre charge virale avant traitement était de quatre millions sept cent vingt mille copies, elle est dorénavant de soixante mille copies. Comme vous pouvez vous en rendre compte, elle a considérablement baissé, mais devrait être, à l'heure qu'il est, indétectable. Donc, nous suspendons le traitement.

*Alléluia !*

— Je sais, c'est décevant. Mais vos efforts n'ont pas été vains. Votre foie a été soulagé durant ces six mois, il vous remerciera un jour. De plus, je ne vous cache pas que des traitements bien moins agressifs seront bientôt sur le marché...

— À un prix défiant toute concurrence... Oui, j'en ai entendu parler, docteur.

— Ils seront effectivement très onéreux, mais d'ici là, nous verrons bien.

Coup de fil à mon père. Le premier depuis seize ans. La voix tremblante et le verbe hésitant, il tarde à me reconnaître, croit à un canular, il me pensait mort : « Comme ta mère, d'un cancer, oui... Pardon ? Oui, elle a beaucoup souffert, comme Nathalie... Oui, Nathalie est morte aussi... Loris ? Je n'ai plus de nouvelles, tu ne savais pas tout ça ? » Non, je ne savais pas. Je lui parle de ma sœur en espérant qu'elle est vivante, mon pauvre vieux ne mérite pas de se retrouver seul parmi les morts. Toute une vie à bosser, et au moment de prendre sa retraite, tout le monde y passe. « Michèle va bien, elle a divorcé... Non, elle a quitté le Chili... Carcassonne, oui... Pablo va bien, oui. » Long silence. Nous ne savons que dire. Je voudrais le prendre dans mes bras, mais je ne peux pas. Alors, je parle rugby, du Tournoi des Six Nations, il aimait ça, avant. Aujourd'hui, il s'en fout, il est seul.

Le lundi 15 septembre 2008, c'est avec un plaisir non feint que

Cecilia, moi et une poignée de marxistes de comptoir apprenons la faillite de Lehman Brothers, quatrième banque d'investissement américaine avec 639 milliards de dollars d'avoirs. « L'ogre capitaliste se casse la gueule, je vous l'avais bien dit... Ah ! Ah ! Ah ! » Le jour même, Wall Street plonge vertigineusement, entraînant dans son sillage les places boursières mondiales. Selon un effet domino, les banques européennes, touchées de plein fouet, tombent les unes après les autres. Apparemment, ces coquins de banquiers se revendaient les crédits hypothécaires à haut risque. Au comptoir, des rires hautement révolutionnaires se font entendre : « La crise est globale ! Ah ! Ah ! Ah ! » Fin du deuxième acte.

Janvier 2009 : la bulle immobilière *made in Spain* n'en finit plus d'exploser. Un colossal feu d'artifice de millions de travailleurs pointant au chômage s'étend sur tout le pays (6 202 700 de chômeurs, record atteint en 2013), de familles jetées à la rue (695 121, selon le Conseil général du pouvoir judiciaire). Des centaines de projets immobiliers restent inachevés. L'aéroport Central-Ciudad Real et celui de Castellón Costa Azahar ne verront jamais la queue du moindre avion, l'aquarium de San Fernando, celle du moindre mammifère marin (1 milliard et demi d'euros à eux trois). L'Espagne, exsangue, agonise. Au comptoir du Tío Cuco, plus personne ne semble avoir le cœur à plaisanter.

## Tiago

C'est dans ce marasme économique que nous décidons d'avoir un enfant. Pour être honnête, Cecilia me le propose et je réponds « oui ». Elle m'aurait demandé de me jeter de la tour Eiffel, j'aurais accepté sans discuter. Depuis la mort de Pepa, mon encéphalogramme ne montre aucun signe d'activité notable. Le peu de volonté dont je dispose reste essentiellement consacré au travail, à la lecture (un peu), aux jeux vidéo (énormément) et à tenter de rendre Cecilia heureuse. J'aurais pu trouver une demi-douzaine d'arguments sérieux pour m'opposer à ce projet. À quoi bon. Cecilia connaît nos problèmes et le seul fait de la voir sourire à nouveau efface mon pessimisme chronique. En Espagne, la Sécurité sociale prend en charge les couples désireux d'avoir un enfant par fécondation *in vitro*. Il nous est concédé trois essais, comme les trois vœux d'Aladin. Rendez-vous est pris dans le service de procréation médicalement assistée de l'hôpital Clinic, où je suis également suivi pour le VIH. Cette première visite ne peut plus mal se passer :

— Nous avons un problème, et j'ai bien peur que le problème, ce soit

vous, dit le médecin en s'adressant à Cecilia. Vous n'êtes pas sans savoir qu'à partir de quarante ans, les femmes peuvent certainement faire de grandes choses, mais en ce qui concerne la procréation, cela devient beaucoup, mais alors, beaucoup plus difficile. La Sécurité sociale ne prend en charge que les femmes en deçà de quarante ans. Je suis désolé.

— Mais je n'ai que trente-neuf ans, docteur.

— Certes, mais nous ne pouvons que vous placer en liste d'attente, et les délais varient de six à dix-huit mois... voire plus. Vous aurez, malheureusement, dépassé la limite d'âge lorsque votre tour viendra. Encore une fois, je suis désolé. Néanmoins, l'hôpital Clinic vient de créer un département privé de procréation médicalement assistée : la FIV Clinic. Voici la carte. Allez-vous renseigner, si vous avez de l'argent, tout reste encore possible.

De l'argent, nous n'en avons point. Plus un rond, raides ! Dévasté par la crise, le Polígono Canyelles est sous perfusion économique, les finances du Tío Cuco empestent le sapin et la clé sous la porte. Le robinet à crédit définitivement fermé, les nouveaux riches retrouvent leur statut de besogneux au chômedu. Une nouvelle classe de miséreux en est réduite à fouiller les poubelles. Seule la maigre pension des retraités subvient aux besoins des familles et ce sont eux qui forment à présent le gros de notre clientèle. Ironie du sort, un banquier prénommé Jesús nous remettra dans la course à la procréation. Client habituel du bar depuis sa création en 1976, Jesús le bien-nommé connaît Cecilia depuis l'enfance. Lorsque, pleine d'espoir, Cecilia se présente un matin que j'imagine être de printemps ensoleillé et lui soumet sa demande de prêt hypothécaire, notre doux Jesús n'hésite pas une seconde :

— Combien te faut-il ? 5 000... 10 000 ?

— Eh bien, 10 000 euros serait parfait, au cas où nous aurions besoin d'une seconde tentative.

— *i Estupendo*<sup>114</sup> ! Voilà ce que je te propose...

Endettés jusqu'au cou, mais ragaillardis par un avenir en bleu ou rose, empli de berceuses, câlins, areuh areuh, Pampers, biberons et tout le toutim, Cecilia et moi allons poser notre candidature à la FIV Clinic. Moderne, soigneusement meublée, les murs décorés de dessins d'enfant, la salle où l'on nous fait attendre contraste avec l'austérité du service des consultations externes, pourtant dans le même édifice. Deux jeunes femmes en état de grossesse avancée éveillent en nous une saine émulation non exempte d'une certaine inquiétude, en ce qui me concerne : vais-je voir un jour Cecilia exhiber ce même ventre rond et cette expression fatiguée de bonheur ? À l'accueil, une troisième jeune femme présente son nouveau-né au personnel administratif, constitué

exclusivement de femmes ; « Qu'il est mignon... Oui, n'est-ce pas ? Trop adorable... Un vrai petit ange... » Visiblement, la clinique obtient des résultats. L'adorable petit chou, qui, soit dit en passant, ressemble plutôt à un joueur de rugby au sortir d'une mêlée riche en marrons, en est la preuve irréfutable. Aimable et pédagogue, la gynécologue nous explique en détail les différentes étapes du processus. Dans un premier temps, Cecilia doit subir un examen médical. Si tout est conforme, une préalable stimulation ovarienne – sous forme d'injections sous-cutanées qu'il me revient d'administrer – sera nécessaire. Le traitement consiste en une première phase de blocage, une seconde de stimulation et une dernière de déclenchement de l'ovulation. Un graphique détaillant en temps et en nombre les injections successives nous sera remis. La ponction des ovocytes, comme le transfert d'un maximum de trois embryons, s'effectue en hôpital de jour. Mon travail se limite à fournir un échantillon de sperme trente-six heures avant la ponction :

— Comme vous le voyez, vous serez à peine sollicité. Dans votre cas, il ne s'agira que d'une petite corvée. Le gros du travail, votre compagne l'accomplira. Elle compte sur vous pour la soutenir, n'est-ce pas, Cecilia ?

Je passe sous silence la quasi-certitude que la « petite corvée » dont elle me parle pourrait représenter un travail de titan dans l'état où je suis, et je laisse à Cecilia le soin de poser LA question :

— Quelles sont nos chances de réussite, docteur ?

— De l'ordre d'une chance sur trois. Tout dépend de la qualité des embryons. Nous les notons de A à D, de la meilleure qualité aux embryons de moindre potentiel. Mais soyons clairs : trois embryons de qualité A peuvent aboutir à un échec, comme trois embryons de qualité C peuvent nous donner des triplés.

— Pourquoi se limiter à trois embryons ? Avec cinq embryons, nos chances d'avoir un enfant seraient mathématiquement supérieures et...

— Avec douze embryons, également, et Cecilia pourrait mettre au monde des quintuplés, voire des sextuplés. Vous aimeriez voir Cecilia mettre au monde des quintuplés, monsieur Didier ?

OUI ! Tant qu'à faire des enfants, autant en faire beaucoup. Cinq ? Ça me plairait bien...

— Non, évidemment, docteur.

— Nous nous limitons au transfert de trois embryons, pour éviter, autant que possible, les grossesses multiples.

Les parents contraints d'en passer par la fécondation *in vitro* peuvent croire à raison que, s'ils parviennent à surmonter les obstacles, leur rejeton sera l'enfant le plus désiré, le plus choyé, le plus aimé au monde. La tâche leur semble si ardue, les complications si nombreuses, le coût en temps et en argent, les illusions et désillusions d'une telle



dimension tragique qu'on ne peut les blâmer de leur fichu égocentrisme. Qu'importe la frustration de millions de couples stériles n'ayant pas accès à la FIV. EUX seuls connaissent la douloureuse attente, EUX seuls souffrent. Cecilia et moi sommes dans cet état d'esprit : NOUS contre le reste du monde.

Notre première tentative se solde par un échec. Nous avons pourtant réuni un trio d'embryons gagnant. Un superbe A et deux B non moins superbes. Bon, juste un peu moins. Vu notre grand âge, et compte tenu du double lessivage, séchage plus repassage qu'avaient dû subir mes pauvres spermatozoïdes, la performance n'était pas négligeable. Loin de nous avouer vaincus, nous reprenons notre place sur le ring, prêts au combat, dès que Cecilia est jugée apte à reprendre son traitement de cheval (aux hormones). Le bas-ventre moucheté de marques rouge sang, elle mène la danse, et trouve le moyen de m'encourager lorsque j'hésite à lui injecter une énième dose d'Ovitrelle 250 g. Malgré ses efforts, cette deuxième tentative échoue aussi.

Trois longues années, quatre tentatives, une seconde clinique de PMA, un autre prêt hypothécaire et une opération des trompes plus tard, petit bonhomme Tiago naît, le 19 août 2011 : trois kilos cinq cents grammes de peau fripée, d'yeux bridés ; adorable trognon de chou, mi-gremlin mi-Hobbit. À ce moment-là, notre existence bascule dans la crainte et l'angoisse (un autre genre d'angoisse, terrible celle-là). Une vraie grosse effrayante frousse de tous ces périls qui guettent nos petits marmots à chaque minute de leur nouvelle vie. Se lever la nuit à tour de rôle pour observer sa petite poitrine monter et descendre devient une habitude. La mort subite du nourrisson, vous en avez entendu parler ? S'il dort sur le ventre, on le retourne délicatement. S'il pleure, il est forcément malade. Si à l'école il est victime de harcèlement ? Et si le père du petit con est un putain de Cosaque psychopathe, qu'est-ce qu'on fait ? On casse la gueule au même et on tue le père, pas de quartier !

Rapidement, on se rend compte que les autres parents agissent de la même manière. Une mère chétive peut parfaitement cacher une louve sanguinaire. « Regarde celle-là, une boule de poils à quatre pattes a fait pleurer son bébé, elle va le mordre à la gorge. » Combien de temps ça dure ? D'après mes renseignements, toute la vie. Nos amis sont unanimes sur ce point.

— Tu ne vas jamais cesser de te faire du mouron pour le chérubin, colle-toi bien ça dans le crâne. Quand il aura dix-huit ans, tu auras le cœur brisé parce que sa petite amie vient de le larguer. Tu passeras tes nuits à attendre dans le fauteuil qu'il daigne revenir d'une de ses virées nocturnes. À la moindre somnolence, au moindre rire imbécile, tu examineras ses pupilles et tu lui feras les poches. Tu vas en chier pendant toute sa scolarité, et tu vas en chier deux fois plus à

l'adolescence. Et si tu meurs pas rapidement, tu en chieras, quand, arrivé à l'âge adulte, ton chérubin, ton fils adoré, la prune de tes yeux, CE MONSTRE D'INGRATITUDE, oubliera de venir te rendre visite un de ces week-ends de Pentecôte tristes et pluvieux, où les vieux dans ton genre se sentent à jamais abandonnés.

Et si je te disais que je me couperais un bras pour revenir en arrière et vivre ça avec mon grand garçon, hein ?

### *Les indignés sont dans la rue*

En réponse à la crise sociale, politique et économique qui assomme le pays depuis 2008, los Indignados descendent dans la rue le 15 mai 2011, bien décidés à ne plus en bouger. Dans tout le pays, de multiples assemblées populaires se forment, mettant en place les bases d'un nouveau parti politique. Durement frappé par la crise, l'arrondissement de Nou Barris qui inclut treize quartiers, dont le Polígono Canyelles, s'organise à son tour. Plus que jamais mobilisés, un nombre considérable d'habitants du quartier (dont Cecilia) participent aux assemblées. En mars 2014, les indignés se groupent en parti politique : Podemos et se choisissent comme leader un enseignant en science politique habitué des plateaux télé : Pablo Iglesias. Simultanément, et cette fois en réaction à la montée des partis indépendantistes, une nouvelle formation politique voit le jour en Catalogne. Conduit par Alberto Rivera, jeune juriste au passé phalangiste, Ciudadanos entend mener la lutte contre la corruption au niveau national, et, à l'instar de son concurrent Podemos, mettre fin à l'hégémonie des deux principaux partis politiques espagnols : le Parti populaire et le Parti socialiste. Ces deux leaders, jeunes et charismatiques, deviennent le symbole du renouveau politique. Ils pourraient mettre fin au bipartisme en vigueur depuis la transition démocratique espagnole. Rien que ça.

Grâce à sa décoration un tantinet kitsch, le Tío Cuco attire depuis quelques années l'œil d'agences publicitaires. Ce matin-là, Cecilia remarque un trio de hipsters nonchalants déambulant tête en l'air dans la me et les interpelle :

- Vous venez pour le bar ?
- Le Tío Cuco, c'est bien ici ?
- Eh bien, c'est écrit sur la porte en tout cas...
- Ah oui, c'est vrai (rires gênés). Vous êtes la propriétaire ?
- Mes parents sont les propriétaires, je me contente de tenir le bar avec mon mari.
- Nous avons une proposition à vous faire...

— Je vous écoute.

— Nous travaillons pour la société Producciones del Barrio et plus précisément pour « Salvados », le programme de Jordi Évole, vous le connaissez, je suppose ?

— Vous rigolez ? Toute l'Espagne connaît Jordi Évole et « Salvados » !

— Nous sommes à la recherche d'un bar populaire dans le quartier de Nou Barris et celui-ci semble convenir parfaitement.

— C'est pas vrai !

— Si... Jordi a l'intention d'enregistrer le prochain « Salvados » ici même, si vous acceptez notre proposition, bien entendu.

— Oui... Euh... Et quel sera l'invité ?

— Les invités, voulez-vous dire. Jordi pense organiser un débat entre Pablo Iglesias et Alberto Rivera...

— *i JO-DER !* Gilles ? Viens ici, faut que je te dise un truc...

Le Polígono Canyelles ayant voté massivement pour l'un et l'autre parti aux dernières élections, la présence de ces deux leaders politiques pourrait provoquer une secousse sismique sans précédent dans un quartier laissé pour compte par la classe politique depuis les premières années de la transition. Imaginez Jean-Luc Mélenchon et Marine Le Pen venir tailler le bout de gras dans une cité HLM de la périphérie de Marseille avec Laurent Delahousse comme modérateur, le tout diffusé sur une chaîne de grande audience :

— Putain ! Ça va faire un boucan d'enfer. Mais ils comptent nous payer ou on bosse pour la gloire, là ?

— Tu plaisantes ? 1 000 euros la journée. Une journée de tournage, plus une journée de préparatifs : 2 000 euros dans nos fouilles. Sans parler de la pub, t'imagines ?

J'imaginai surtout m'éloigner le plus loin possible durant ces deux journées : les caméras et moi, nous n'étions pas en très bons termes.

— Et toi ?

— D'après leur plan, je vais devoir me coller derrière le comptoir durant tout l'entretien. Ça ne m'enchant pas des masses, mais à la guerre comme à la guerre. Ils auront même besoin de clients figurants, rémunérés eux aussi.

— Tu as pensé à quelqu'un ?

— Paco le syndicaliste, sans doute... César le Teddy Boy et sa mère... Pas Juanito...

— Hum... non, vaut mieux pas... Pas Manolo, non plus, il pourrait en étrangler un ou deux, trop risqué.

— Trop risqué. Autant inviter un Hells Angel...

— ... ou l'autre illuminé du Sentier lumineux.

Journaliste, metteur en scène et auteur comique ayant commencé

sa carrière sous le nom de El Follonero<sup>115</sup>, Jordi Évole s'essaie avec « Salvados » au journalisme d'investigation sérieux. Ce soir, il conduit un débat entre les deux jeunes loups du paysage politique espagnol : à sa gauche, l'homme à la queue-de-cheval, Pablo Iglesias, à sa droite (très, très à droite), l'homme au costard Hugo Boss, Alberto Rivera. Avant d'entrer dans le vif du sujet, une habile mise en scène place, après un voyage en voiture, les trois intervenants à hauteur du carrefour marquant l'entrée du quartier. Le reste du trajet s'accomplit à pied. Bain de foule, poignées de main, acclamations. À ce moment précis, les deux politiciens arborent le même genre de regard qu'un missionnaire découvrant une tribu d'indigènes à poil au milieu de la pampa. Chacun tente à sa manière d'établir le dialogue : « Moi, honnête politicien... Terminé voler dans caisse de l'État... Si toi content, toi, voter pour moi. » Le présentateur jubile.

À l'intérieur de l'établissement, Cecilia est présentée aux deux hommes, puis, toujours selon le scénario préalablement écrit, leur sert *un café con leche*. Taquin, Jordi Évole en profite pour leur demander s'ils ont une idée du prix d'un café au lait. Pablo Iglesias hasarde : « 80 centimes, peut-être ? » Ce que Alberto Rivera conteste : « Mais non, bien plus... 1,20 euro, euh... au moins... Enfin, je crois. » Bref, ni l'un ni l'autre n'en ont la moindre idée, et, plus amusant, tous deux semblent s'en foutre éperdument : « Inflation... déflation, mais qu'est-ce qu'on s'en branle, parlons des questions qui intéressent nos concitoyens, nom d'une pipe ! » Les cinq millions de téléspectateurs (record d'audience battu) ont dû trouver cela très instructif. D'ailleurs, le commentaire le plus répandu dans notre clientèle de fins analystes politiques, le matin suivant la retransmission du débat, sera : « Seraient même pas foutus de donner le prix d'une bouteille de rouge, ces deux cons ! »

Après trois heures de tournage, Cecilia, dépitée, déserte le comptoir pour rejoindre le reste de l'équipe télé, installée tant bien que mal dans le débarras. Ambiance morose. Entre fûts à bière et bouteilles de pinard, tous s'accordent sur ce point : Alberto Rivera, plus incisif, pourrait parfaitement se bouffer une demi-douzaine de Pablo Iglesias tout en sautant à la corde, et sans risquer l'indigestion. Le lendemain, les sondages leur donnèrent raison : Alberto Rivera est déclaré vainqueur du débat, tandis qu'El Tío Cuco vit son jour de gloire en première page de la presse nationale. Dans une chronique du *Periódico de Catalunya*, Jordi Évole évoque même « *el espíritu del Tío Cuco* », lequel aurait permis à un néoconservateur à la limite de la droite extrême et à un quasi-révolutionnaire bolivarien de débattre sans en venir aux mains.

Après un ultime fibroscan où j'explose mon record personnel de cirrhose départ allongé, mon médecin me déclare apte à prendre un énième cocktail de molécules dans le but d'éradiquer l'hépatite C de ce qui ressemble de moins en moins à un foie, et de plus en plus à une pierre fossile. Coût du traitement pour un malade : 60 000 euros, négociations en cours. Pourtant, le Departament de Salut de la Generalitat de Catalunya n'attend pas la fin desdites négociations avec les différents groupes pharmaceutiques pour mettre à disposition des services de santé les médicaments. Tandis que dans les autres régions autonomes d'Espagne l'attente des malades se prolonge, le docteur me tend la précieuse ordonnance accompagnée d'une dernière recommandation : « Ne les perdez surtout pas, monsieur Didier, un seul de ces comprimés coûte 500 euros. » Cecilia encourt cinq ans de prison si la fraude vient à être découverte, les conséquences pour Tiago peuvent être désastreuses. Depuis la crise économique de 2008, les caisses de la Sécurité sociale sont vides, les contrôles plus fréquents, plus question de tergiverser, je dois foutre le camp, rentrer en France à la fin de mon traitement.

Tiago ne se rendra compte de rien, ou presque. Si au cours des derniers mois il y a eu des moments difficiles, nous agissons de manière à le préserver. Nous l'avons préparé à mon départ. Je dois retourner en France y refaire mes papiers, cela prendra du temps. Tout juste âgé de trois ans, il s'est retrouvé confronté à la mort de son grand-père Juan. Premier coup dur. Comment expliquer à un enfant que sa mère allaite encore la mort, la perte, tous ces bouleversements qui viennent d'ores et déjà bousculer sa vie ? Il faut improviser, lui raconter une histoire : une belle histoire pour effacer sa tristesse. Dans le cas de mon départ, l'histoire se contente de paraître crédible. Ne demande-t-il pas souvent : « Pourquoi c'est toujours maman qui fait les papiers ? Pourquoi c'est maman qui va toujours à la banque ? » Eh bien voilà, ton père doit s'en aller, justement parce qu'il a besoin de refaire ses papiers s'il veut s'occuper dorénavant des tâches administratives. Inutile de dramatiser ou d'avoir recours à de grossiers mensonges. La vérité est juste un peu plus compliquée. Nous sommes donc sur le point d'en finir. Jamais je n'avais pensé à ce moment, je n'en avais même pas rêvé. En tout cas, pas de cette manière. Il m'arrivait souvent de penser à la mort, de me la représenter. Mais se rendre, même si nous en avons souvent parlé, restait du domaine de l'abstrait. Va-t-on me prendre pour un fou ? À huit petites années de la prescription, ce n'est pas à exclure. Huit petites années... Lorsque l'on a passé vingt-huit ans en cavale, cela représente une éternité et je suis fatigué. Mentir, faire semblant, se cacher jusqu'à se sentir invisible.

NOUS sommes fatigués. Cecilia est lasse, elle aussi. Elles sont loin les années d'insouciance. Je préfère expliquer à mes enfants : « J'ai fait des conneries, mais je vais les payer », plutôt que de continuer à assumer un passé qui ne me ressemble plus. Je ne suis plus en colère et je n'aspire qu'à vivre en paix. La justice comprendra-t-elle ? Qu'importe, grâce à ce dernier traitement et une espérance de vie allongée, Cecilia et moi sommes tombés d'accord : c'est le moment ou jamais.

Je m'approche du lit de Tiago et le regarde dormir. Petits yeux fermés, petits poings fermés, petites jambes musclées pareilles à des cuisses de poulet, suave odeur d'urine et de savon Nenuco, juste ce qu'il faut de grassouillet, mais sans plus, il est parfait. Loris aussi était beau, tous les enfants sont beaux. Lorsqu'on en a un, on les voudrait tous. Mais où était donc toute cette marmaille avant la naissance de Tiago ? Aucune idée. Je ne les voyais pas. Complètement invisibles, les marmots. Aujourd'hui, je ne vois plus qu'eux. Le monde est rempli de petites créatures innocentes, de pères et de mères, et je ne m'en rendais pas compte. Il m'arrive même d'échanger quelques mots avec des parents dans l'autobus, dans le métro, dans la rue, au travail... partout. « Il est mignon, quel âge a-t-il ? Trois ans ? Sacré morceau, dites donc... Le mien ? Il vient de fêter ses quatre ans au mois d'août, vous vous rendez compte ? Oui, ça passe vite. » Trop vite.

Et qu'est-ce qu'on va faire maintenant, mon p'tit canard, hein ? Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire ? Maman et moi, on est fatigués de raconter des salades... Drôlement fatigués, tu comprends ? Et puis, un jour tu me poseras des questions. Normal, non ? Et qu'est-ce que je vais bien pouvoir te dire ? Non, non, on va faire autrement. Je vais m'absenter cinq toutes petites années. Avec un peu de chance, ce sera un peu moins... Disons deux petites années. Les gens ne sont pas aussi horribles qu'on le dit, tu sais ? Ils comprendront. Lorsque je reviendrai, tu auras... Voyons voir... Sept ou huit ans, neuf grand maximum... Toute la vie devant toi. Et comme je ne suis presque plus du tout malade, je pourrai encore te filer un sacré coup de main, pas vrai ? Et puis avec un peu de chance, tu retrouveras un grand frère, rien que pour toi... Pas sûr, hein ! Il doit être salement en colère, le frangin. Lui aussi, j'ai dû le laisser... Il y a longtemps... Trop longtemps. Elle est pas facile la vie, mon p'tit gars, elle est belle, mais pas facile... Pas facile du tout. Va falloir t'accrocher. Mais on va t'aider. Maman va t'aider. D'ailleurs, de quoi t'as besoin, à ton âge ? De maman, bien entendu. Papa, on s'en fout un peu, à quatre ans. Rien de tel que maman, et une belle histoire pour s'endormir le soir, je me trompe ? Mais toi, tu vas t'en sortir, je le sens. Tu te rappelles quand maman et moi, on se

chamaillait et que tu t'es placé entre nous, tes deux petits bras tendus pour nous séparer ? Comment un petit bonhomme comme toi peut-il se montrer plus mûr que deux adultes comme nous ? Tu nous as donné une sacrée leçon ce soir-là. Très bon signe. Tu seras quelqu'un de bien. Mais qu'est-ce que je vais devenir lorsque je n'aurais plus de couches à changer, de fesses pleines de merde à nettoyer, de bains à donner, de petits petons à chatouiller, d'histoires à raconter, de berceuses à chanter ? Ça va me manquer, tu sais. Non, tu sais pas et c'est bien mieux comme ça. T'as aucun problème... Zéro... Rien... Que dalle. Dors, mon bébé.

# **ANNEXES**



## Souvenirs de plaidoirie

*Cour d'assises de Haute-Garonne,*

*6 juin 2018,*

*M<sup>e</sup> Christian Etelin*

Le parcours, c'est-à-dire au fond l'histoire de Gilles Bertin fait penser à cette formule d'Oscar Wilde : « Il est des moments où il faut choisir de vivre sa propre vie pleinement, entièrement, complètement, ou traîner l'existence dégradante, creuse et fausse que le monde nous impose. »

Il y a eu, il y a trente ans de cela, la rage de vivre en marge d'un monde ennuyeux et absurde, l'excitation des sens dans la déglingue, le délire, la drogue et sa suite, où la mort devient de plus en plus proche.

Il y a eu ce moment d'une génération qui pensait que le monde était à refaire et qu'il fallait s'en séparer, tel le bateau ivre de Rimbaud, « Planche folle, [...] qui troua[it] le ciel rougeoyant comme un mur [...] / Fileur éternel des immobilités bleues ».

Et puis est venu le temps du regret de l'Europe aux anciens parapets, où le bateau ivre revient vers une eau calme, comme « la Flache / Noire et froide où vers le crépuscule embaumé / Un enfant accroupi [...] lâche / Un bateau frêle comme un papillon de mai ».

Et cet enfant c'est Tiago, ce fils de sept ans pour lequel Gilles Bertin a décidé de prendre le risque d'être privé de sa liberté pour retrouver sa dignité d'homme libre, dans la vérité d'un passé avec lequel il ne s'agit plus de tricher pour que son fils ait un avenir.

On a pu dire que « avec le temps, va, tout s'en va / On oublie le visage [...] L'autre qu'on adorait, qu'on cherchait sous la pluie ».

Mais non, le passé tout entier nous suit à chaque instant, il frappe à la porte du présent et le temps perdu se retrouve.

Victor Hugo avait raison, « Lorsque l'enfant paraît, [...] son doux regard qui brille / Fait briller tous les yeux, / Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être, / Se dérident soudain ».

À voir Tiago paraître, Gilles n'a plus voulu de la souillure d'un passé camouflé.

Il ne s'agit plus de faire du passé table rase pour refaire le monde. Il s'agit, pour parler comme Albert Camus, d'« empêcher que le monde se défasse ».

Ne pas voir cela, c'est ne pas vouloir comprendre ce qui est au cœur de la démarche de Gilles Bertin et qui lui donne tout son sens.

Trente ans après les faits qui lui sont reprochés et la mort des principaux acteurs qui les ont commis avec lui, tant le spectre du sida hante cette extraordinaire affaire, quatorze ans après un premier procès qui s'est déroulé dans un délai absolument déraisonnable, Gilles Bertin n'avait plus rien à craindre de sa clandestinité. Il pouvait attendre tranquillement la prescription de sa condamnation prononcée par défaut en 2004.

M. le procureur général vous dit que le temps n'a pas effacé les faits et que pour cette raison, Gilles Bertin doit subir l'enfermement carcéral au moins pendant 5 ans.

M. le procureur général me fait penser à Javert poursuivant inlassablement, comme par mission, Jean Valjean devenu monsieur Madeleine, afin d'obtenir son emprisonnement comme s'il n'avait pas changé, comme s'il n'était pas devenu tout autre, comme si son devenir n'était que néant, alors que précisément, l'homme est cet être particulier qui est ce qu'il devient.

C'est un honnête homme au sens où l'entendait Montaigne que l'accusation veut voir incarcéré ce soir, un homme pour qui l'authenticité et le souci de la vérité sur lui-même sont essentiels pour pouvoir regarder son enfant et lui transmettre les valeurs qui font une tête bien faite et non pas seulement bien pleine.

Gilles Bertin est l'exemple vivant de l'inutilité de la prison pour faire d'un délinquant un honnête homme.

Il a vécu par deux fois l'épouvante d'une mort certaine et prochaine et depuis trente ans, il a su faire de sa vie un long fleuve tranquille où le respect d'autrui s'impose dans un monde où ce qui est de mise consiste à passer à côté des autres sans les voir.

Gilles Bertin ne demande pas à la société aujourd'hui d'oublier ce qu'il a fait et donc ce qu'il a été.

Il lui demande de tenir compte de ce qu'il est devenu, en souhaitant qu'elle puisse oublier que la sanction ne se réduit pas nécessairement à la souffrance de l'incarcération.

Pourquoi faudrait-il, et quel sens cela pourrait avoir de lui imposer un enfermement abolissant ce qu'il a été pendant trente ans ?

Pourquoi faudrait-il lui imposer l'indicible prison, dont Pierre Goldman a si bien parlé quand il écrivait : « Est-ce qu'on peut dire la prison [...] le silence [...] les larmes lentes et secrètes dans la nuit [...] la détresse, la fierté aussi, [...] est-ce qu'on peut dire l'attente et le temps, [...] est-ce qu'on peut dire la terreur de l'absence progressive du désir ? »

## **Playlist**

### **(par Jean-Manuel Escarnot)**

Au début des années quatre-vingts, Gilles fait ses premières gammes de bassiste sur les trois accords rageurs de l'intro de « Fast Cars » des Buzzcocks.

Entassé dans leur turne bordelaise, la bande de prolos punk bouffe de la vache enragée en écoutant « Holidays in The Sun » des Sex Pistols, « Gabba Gabba Hey ! » des Ramones, « Sex and drugs and rock and roll », de Ian Dury and the Blockheads et « The Fall of Captain Sensible » des Damned.

Dans la mouvance des militants séparatistes basques où gravite Iñaki, l'hymne officiel c'est le « Carrero Blanco » des Soak.

Le répertoire des premiers concerts de Camera Silens compte en tout et pour tout quatre compositions, « Semaine rouge », « Réalité », « Camera Silens » et « Squat », et deux reprises : « Borstal Breakout » de Sham 69, et « Rockers » des UK Subs.

Parálisis Permanente, Siniestro Tota et Brighton 64 accompagnent la cavale de Gilles, Didier et Iñaki dans les Asturies, tandis que dans les bars de Gérone résonne « Tiempos Nuevos Tiempos Salvajes », du groupe de rock local Illéales. Retour clandestin en France quelques mois plus tard et pogos endiablés au festival de Tournefeuille où les tenants du punk français, Kambrones, Parabellum et La Souris déglinguée partagent la scène avec les Barcelonais de Los Decibelios.

À Paris, le trouillomètre à zéro dans le taxi rempli du matériel acheté pour le casse de la Brink's, Gilles, Didier et Iñaki écoutent sans broncher les tubes disco à la radio : « I Should Be So Lucky », de Kylie Minogue et « Nothing's Gonna Stop Us Now », des Starship.

Le partage du butin est un pur moment d'extase version reggae avec « The Harder They Come », de Jimmy Cliff.

Plein aux as, Gilles prend la tangente sur l'air de « Fight for your Right to Party », des Beastie Boys.

Dans les bars de Lloret del Mar, la jeunesse largue les amarres sur des airs de Pedro Pubill Calaf. À la nuit tombée, une escouade de DJ bombarde le dance floor des reprises version électro du « Born to Be Wild », des Steppenwolf. Sur le même tempo, ils mettent le feu avec le « Sun King » des Cult, et le très gothique « Temple of Love » des Sisters of Mercy. À l'aube, la smala insomniaque poursuit sa transe sur « A Question of Time » des Depeche Mode, suivi du saignant « Love

Like Blood » des Killing Joke. La dernière salve s'achève sur un hymne à la folie des hommes, le cruel « War Dance » encore et toujours interprété par des Killing Joke jamais aussi proches de la démence. Au petit matin, la mélodie de « All Night Long » de Peter Murphy apaise enfin les corps et les esprits survoltés.

À Lisbonne, Gilles et Cecilia inaugurent leur magasin de disques sous les bons auspices d'une chanson des Mudhoney, « Touch me I'm Sick », l'un des titres de l'album *Superfuzz Bigmuff*.

Au Pavilhão Dramático de Cascais de Lisbonne, le 6 février 1994, les Buzzcocks, emmenés par Pete Shelley, sont en première partie du seul concert que fera Nirvana au Portugal. Accompagnés de la violoncelliste Lori Goldston, ces derniers reprennent une version intimiste du « Jesus Don't Want Me For a Sunbean » des Vaselines. En suivant, leur version de « The Man Who Sold the World », de David Bowie, a le mérite de faire sourire Cecilia. Le reste du set reprend poussivement les classiques du groupe phare de la scène grunge : « All Apologies », « On a Plain », « Scientless Apprentice », « Heart-Shaped Box ». Parmi les roadies, Gilles reconnaît Big John Duncan, le guitariste des Exploited ! Et sur scène, le second guitariste des Nirvana n'est autre que Pat Smear, le guitariste des Germs.

Pendant l'écriture de ce livre, Gilles a écouté de la musique soul.

## **Copyrights**

Sex Pistols, « Holidays in the Sun ». Paroles : Sex Pistols (Paul Cook, Steve Jones, Sid Vicious, Johnny Rotten) © Warner/Chappell Music, Inc., Universal Music Publishing Group, BMG Rights Management US, LLC.

Ian Dury and the Blockheads, « Sex and Drugs and Rock and Roll ». Paroles : Ian Robins Dury, Charles Jeremy Jankel © Sony/ATV Music Publishing LLC, Warner/Chappell Music, Inc.

Beastie Boys, « Fight for Your Right (To Party) » [Bats-toi pour tes droits (à t'éclater)]. Paroles : Rick Rubin/Adam Horowitz/Adam Yauch. © Universal Music Publishing Group.

## **Remerciements**

Merci à Sylvie, pour m'avoir gentiment cédé son ordinateur.

À Josy, pour m'avoir hébergé une année entière.

À Corinne Lakhdari et toute l'équipe d'Act Up Sud-Ouest, pour leur précieuse aide.

À Pierrette et Jésus pour l'amour qu'ils ont donné à Loris.

À Trap et Pop.

## Notes

<sup>1</sup> Un fils de pute vendu à Madrid !

<sup>2</sup> Tourne à gauche et tu le verras après le tournant !

<sup>3</sup> Sex Pistols, *Holidays in the Sun*. « Des vacances pas chères dans la misère d'un autre peuple / Je ne veux pas de vacances au soleil / Je veux aller au nouveau Bergen Belsen / Je veux voir des lieux historiques / Car maintenant j'ai un bon petit pactole. »

<sup>4</sup> Le Pays basque.

<sup>5</sup> Skinhead.

<sup>6</sup> La ferme et profite !

<sup>7</sup> Arrêtez de cracher, fils de pute ! Respectez les stars et fermez vos gueules !

<sup>8</sup> The Blockheads, *Sex and Drugs and Rock and Roll*. « Sexe, drogue et rock and roll / C'est tout ce dont mon cerveau et mon corps ont besoin / Sexe, drogue et rock and roll / Sont vraiment extrêmement bons. »

<sup>9</sup> Service d'action civique.

<sup>10</sup> Chauffoir est le nom donné aux cellules pouvant accueillir quatre détenus.

<sup>11</sup> Terme de taulard. Une bite chauffante est une résistance électrique chauffante.

<sup>12</sup> « Carrero Blanco, ministre de la marine / Avait un rêve, voler et voler / Jusqu'au jour où l'ETA militaire / Réalisa son rêve / Il vola, vola, Carrero, vola / Jusqu'à toucher les nuages / Ah, Carrero ! »

<sup>13</sup> Vite ! Vite !

<sup>14</sup> « Nationaliste » en basque.

<sup>15</sup> Punk oï ! ou Street punk : genre musical dérivé du punk rock ciblant la classe ouvrière. Groupe phare : Sham 69.

<sup>16</sup> Merde, en espagnol.

<sup>17</sup> Joint.

<sup>18</sup> Le truc avec toi.

<sup>19</sup> Compatriote.

<sup>20</sup> Enfin.

<sup>21</sup> Point final.

<sup>22</sup> Raquette de bois utilisée dans l'une des variantes de la pelote basque.

<sup>23</sup> C'est sûr, ils sont basques.

<sup>24</sup> Tu le vois pas ? Rasta de merde !

<sup>25</sup> J't'entends, bâtard !

<sup>26</sup> Vivre vite.

<sup>27</sup> Putain de bordel de merde !



28 On est fous ou quoi ?

29 Picoletto : membre de la Guardia civil, la Police espagnole.

30 Amis pour toujours.

31 Coupe de cheveux punk qui consiste à dresser ses cheveux, à l'aide de gel ou de savon, dans le style d'un hérisson.

32 Paysan inculte.

33 Vive l'ETA militaire !

34 Groupes antiterroristes de libération, commandos paramilitaires espagnols ayant comme objectif la lutte contre ETA.

35 Joli boulot, putain !

36 J'ai rien dit.

37 Dieu merci !

38 À qui le tour ?

39 Attentat qui eut lieu le 17 septembre 1986, le dernier d'une série revendiquée par le « Comité de solidarité avec les prisonniers politiques arabes et du Proche-Orient ».

40 Comment dit-on ?

41 Compris ?

42 Le gars.

43 Tout se complique.

44 Tu te tais, s'il te plaît ? Qu'est-ce que je disais ?

45 Putain !

46 T'as compris ?

47 Ça va ?

48 Beastie Boys, *Fight for Your Right (To Party)*. « Tu te réveilles en retard pour l'école – tu veux pas y aller, mec / Tu demandes à ta mère “S'il te plaît ?” – mais elle dit toujours “Non” / T'as raté deux cours et t'as pas fait tes devoirs / Mais ta prof sermonne la classe comme si vous étiez une bande de cons / Bats-toi pour ton droit de t'amuser. »

49 Gato Perez, *El Ventilador*. « Le secret de la machine / C'est le ventilateur / Que camelots et marins / Apportèrent des Caraïbes et d'Équateur / Ils assemblèrent rumba et flamenco / Et lui donnèrent une nouvelle saveur / Au rythme des gitans. »

50 « Bon, à quelle heure tu termines, que je passe te chercher ? »

51 « Quand la nuit se referme / Les yeux sont déchaînés / Alors je t'entends fredonner / Toute la nuit. »

52 « Mais carrément, mec, carrément ! »

53 Que dit-il ?

54 Un peu fatigué.

55 Oui ? On peut savoir ce qui se passe ?

56 OK. Prends la clé.

57 Batteur des Clash.

58 Terme catalan péjoratif désignant les migrants économiques venant d'autres parties d'Espagne.

59 Écoles de langues.

60 Le cours de quatre heures par jour ?

61 Oui, celui-ci.

62 Non, non, non, en espagnol.

63 Tu es Français, n'est-ce pas ?

64 Un exemple simple / Pardon, aucune idée / Écoute bien = facile / On va voir / Non, non, non, encore une fois... / Très bien, répète maintenant.

65 Je n'ai pas le choix.

66 Merde, quel froid il fait !

67 Je suis morte, j'ai mal partout.

68 Achète aussi celui-ci. Fais-moi confiance...

69 Et nous, on fait maintenant ?

70 Quoi, maintenant ?

71 La ville ne te plaît pas ?

72 Comment allez-vous faire une fois là-bas ? Où allez-vous dormir ?

73 Merde, qu'est-ce qu'il se passe, ici ?

74 Je vois mal, d'ici.

75 Attends ici.

76 Laisse tomber !

77 Merci, je t'explique.

78 Attends... calme-toi...

79 Comment dire... / Le pauvre qui est malade, là... / Très gentils.

80 Que vas-tu faire ?

81 Fais pas chier !

82 Manolo Escobar, *Pasodoble te Quiero*. « Avec une guitare / et une paire de baguettes / naquit le pasodoble flamenco et manouche / et l'histoire raconte qu'à son baptême / se rendirent le soleil et la lune et tout le quartier de l'Albaicin. »

83 Marchand de poulets rôtis.

84 Salut ! Comment vas-tu ? Tu vas mieux l'ami ?

85 Qui est là ? C'est moi, le Français.

86 Papa ! Papa ! N'ouvre pas, il a une arme ?

87 Qu'est-ce qui se passe ici ?

88 Là, la voiture blanche... La voiture blanche !

89 Français en cavale arrêté à Valence.

90 Amália Rodrigues, *Fado da Saudade*.

91 Commissionnaire en douane.

92 Allô, Torpedo, que puis-je pour vous ?

93 Madame Olinda fait un gâteau dans la cuisine pendant que son mari répare la voiture dans le garage.

94 Tais-toi.

95 Guitariste des Cramps.

96 Enfin, un bon magasin de disques !

97 MER-DE !

98 Ouh là là !

99 Je vois... je vois !

100 Regarde ça !

101 Une semaine plus ou moins.

102 Rien de rien.

103 Première molécule apparue contre le VIH dont la notice décrivant les effets secondaires pouvait atteindre le mètre cinquante...

**104** Ces fils de putes.

**105** 1 000 escudos chacun.

**106** Santé !

**107** Machine à sous.

**108** Nom commun donné à une bouteille de bière en Catalogne, équivalant un tiers de litre.

**109** Ça commence !

**110** Donne-moi une bière.

**111** Ça y est ! Le Barça a recruté Eto'o, Déco et un de tes compatriotes : Giuly... On va leur en foutre plein la gueule à Madrid, tu vas voir... Comme je te dis !

**112** Qu'est-ce que j'en ai à branler de ces tarlouzes et de ce nom de Dieu de bordel !

**113** Quel enfoiré ! J'arrive pas à y croire !

**114** Parfait !

**115** Fouteur de merde.